

DE GRUYTER

André Haudricourt, Alphonse Juilland

ESSAI POUR UNE HISTOIRE STRUCTURALE DU PHONÉTISME FRANÇAIS

JANUA LINGUARUM. SERIES PRACTICA

**ESSAI POUR UNE HISTOIRE STRUCTURALE DU
PHONÉTISME FRANÇAIS**

JANUA LINGUARUM

STUDIA MEMORIAE
NICOLAI VAN WIJK DEDICATA

edenda curat

C. H. VAN SCHOONEVELD

INDIANA UNIVERSITY

SERIES PRACTICA

115



1970

MOUTON

THE HAGUE · PARIS

ESSAI POUR UNE HISTOIRE STRUCTURALE DU PHONÉTISME FRANÇAIS

par

ANDRÉ HAUDRICOURT et ALPHONSE JUILLAND
C.N.R.S. STANFORD UNIVERSITY

AVEC UNE PRÉFACE D'ANDRÉ MARTINET

Seconde édition révisée

1970
MOUTON
THE HAGUE • PARIS

© Copyright 1970 in The Netherlands.
Mouton & Co N.V., Publishers, The Hague.

No part of this book may be translated or reproduced in any form by print, photoprint, microfilm, or any other means, without written permission from the publishers.

LIBRARY OF CONGRESS CATALOG CARD NUMBER: 69-19118

Printed in The Netherlands by Mouton & Co., Printers, The Hague.

La future science du langage doit chercher à atteindre un stade qui unisse les deux méthodes, synchronique et diachronique, dans une communauté organique et fasse ressortir avec toute la netteté voulue l'interdépendance du système et du mouvement.

W. von Wartburg, *Problèmes et Méthodes de la Linguistique*, p. 123.

On ne saurait poser des barrières infranchissables entre les méthodes synchronique et diachronique. Si l'on envisage le système en linguistique synchronique, les éléments du système de la langue du point de vue de leur fonction, on ne saurait non plus juger les changements subis par une langue sans tenir compte du système qui se trouve affecté par lesdits changements.

Premier Congrès des Linguistes Slaves, *Manifeste, TCLP I*, p. 2.

L'histoire de la langue, si l'on veut en faire, ne doit pas se confiner dans l'étude des changements isolés, mais chercher à les considérer en fonction du système qui les subit.

Premier Congrès International des Linguistes, *Actes I*, p. 85.

PRÉFACE À LA PREMIÈRE ÉDITION

Il y a près de vingt ans, paraissaient à Prague les *Remarques sur l'évolution phonologique du russe* de Roman Jakobson. Cet ouvrage, si neuf à tant d'égards, aurait demandé, pour être pleinement compris et apprécié, un public linguistique habitué aux nouvelles perspectives dégagées par la théorie phonologique. Or, contemporain, ou presque, des premières manifestations officielles du groupe qui devait former l'Ecole de Prague, cette première application des points de vue phonologiques à l'étude de l'évolution d'une langue venait trop tôt dans un monde où les propositions les plus élémentaires de la nouvelle doctrine se heurtaient trop souvent à l'incompréhension et à l'apathie. Avant de reprendre le combat sur le terrain diachronique, il fallait tout d'abord convaincre les linguistes de la légitimité du point de vue fonctionnel et structural appliqué à l'étude des états de langue. Puis, en dépassant l'enseignement de Ferdinand de Saussure, il convenait de montrer qu'une structure linguistique porte en elle-même une partie des causes qui doivent contribuer à son propre renouvellement. Pour reprendre, après M. Jakobson, l'analogie saussurienne entre la langue et le jeu d'échecs, il fallait rappeler que le joueur, lorsqu'il déplace une pièce, ne le fait pas au hasard, mais qu'il se laisse déterminer par la structure du jeu avant le coup et par ce qu'on pourrait appeler la «fonction» du jeu d'échecs, la mise échec et mat de l'adversaire.

Pour légitimes que soient de telles comparaisons, il faut se garder cependant de les pousser trop loin: le joueur d'échecs a pleinement conscience du but à atteindre et de la nature des moyens à mettre en oeuvre pour y parvenir. La communauté linguistique, tout comme les individus qui la composent, se préoccupe en général assez peu de modifier la structure de son outil linguistique de façon à mieux atteindre son but qui est la compréhension mutuelle. Ou, si des interventions conscientes se manifestent, ce n'est guère que sur le plan du lexique, jamais semble-t-il sur ceux de la grammaire ou de la phonie. En matière de sons, c'est, comme le disait Grammont dans le cas particulier de l'assimilation, la loi du plus fort qui joue. Seulement, et c'est ce que les prédécesseurs de la phonologie avaient fort mal aperçu et ce dont ils ne tenaient guère compte, la force d'une unité phonique dépend essentiellement de l'importance du rôle qu'elle assume dans l'économie de la langue, de la façon dont sa nature lui permet d'assumer ce rôle, et finalement des soutiens qu'elle peut trouver auprès des autres unités de même type dans

l'accomplissement de sa mission différenciatrice. En un mot, ses chances de survie dépendent directement de sa fonction.

Sans sous-estimer l'importance des causes externes d'évolution phonique, il convient donc, chaque fois qu'est en jeu le sort d'une opposition phonologique, de déterminer son degré d'utilité dans la langue, ses qualités phonétiques sur les deux plans acoustique et articuloire, et son degré d'intégration au système.

Le degré d'utilité d'une opposition, c'est un examen approfondi du lexique et de la morphologie qui doit le révéler. C'est ce que les phonologues appellent son rendement fonctionnel. Toutes choses égales d'ailleurs, une opposition dont le rendement fonctionnel est considérable se maintiendra mieux qu'une autre moins utile à l'économie de la langue. C'est là un élément important, mais qui peut fort bien ne pas être décisif si l'opposition considérée ne trouve pas, par ailleurs, les soutiens nécessaires. Les langues peuvent en effet assez rapidement se prémunir par des extensions sémantiques ou des reclassements morphologiques contre les dangers que fait courir à la compréhension mutuelle l'effacement imminent d'une opposition phonologique.

Les qualités phonétiques d'une opposition dépendent le plus souvent du degré de compatibilité des éléments qu'elle met en oeuvre pour se réaliser: deux articulations vocaliques voisines sont acoustiquement beaucoup mieux différenciables si elles se combinent avec le relèvement du voile du palais que si la colonne d'air doit se partager entre le nez et la bouche. Il y a là tout un domaine de recherches auquel la plupart des phonéticiens n'ont guère prêté attention jusqu'à présent, parce qu'ils oublient trop souvent le fait linguistiquement essentiel que les unités phoniques du langage servent à la différenciation des signes.

La plus ou moins complète intégration d'une opposition à la structure est sous la dépendance des rapports qu'entretient cette opposition avec les autres oppositions du système: si le trait articuloire qui distingue un phonème d'un autre est, par ailleurs, largement utilisé dans la langue pour distinguer d'autres paires de phonèmes, il sera plus difficile de l'éliminer, puisque cette élimination aurait, pour la compréhension, des conséquences beaucoup plus graves que s'il ne servait qu'à distinguer deux phonèmes isolés. Notons, en outre, que les enfants qui apprennent la langue, auront plus d'occasions de l'entendre et de s'exercer à la reproduire.

Aux avantages que présente l'extension d'une même articulation distinctive à de nombreuses paires de phonèmes, s'opposent les désavantages phonétiques signalés ci-dessus, lorsque cette articulation supplémentaire se combine, acoustiquement et musculairement, de façon assez défectueuse avec l'articulation commune aux deux phonèmes qu'il s'agit de distinguer. Il y a là antinomie entre une tendance à l'économie des moyens mis en oeuvre par la création de nouvelles unités qui combinent des articulations préexistantes, et une autre tendance à éliminer les éléments qui ne contribuent qu'imparfaitement au fonctionnement satisfaisant de la langue. En d'autres termes, l'union ne fait la force que si les individus qui s'unissent arrivent à collaborer utilement.

Doit-on parler ici de finalité? Bien des phonologues, et non des moindres, ne s'en sont pas fait faute. A tort, selon nous. Et leur insistance sur ce point a pu détourner maints esprits des solutions phonologiques. Pas plus ici qu'en biologie, il n'est nécessaire d'invoquer des arguments téléologiques. Puisque, dans l'immense majorité des cas, on parle pour se faire comprendre, les déviations accidentelles, inévitables, auront des chances d'être éliminées si elles tendent à empêcher la compréhension mutuelle, puisque le locuteur devra se corriger s'il veut atteindre son but. Elles auront, en revanche, des chances de s'étendre et de se fixer si elles favorisent le fonctionnement de la langue. Comme, cependant, un système linguistique est chose fort complexe, telle modification, initialement utile, et partant favorisée, peut, en se poursuivant et en s'étendant, créer des causes de déséquilibre: des unités phonologiques prononcées comme *i* et *ii* nasals pourront tendre vers des réalisations plus ouvertes pour lesquelles s'accroît le débit oral de l'air et, en conséquence, la netteté de l'articulation spécifique de la voyelle. Mais lorsqu'on atteindra un degré d'aperture plus considérable que celui de *ɛ* et de *œ*, l'opposition des deux phonèmes, qui se fonde sur la forme prise par les lèvres, sera de nouveau mise en danger par la difficulté qu'on éprouve à distinguer, pour un grand degré d'ouverture, entre rétraction et arrondissement labiaux. Le *un* du français est en train de périr, victime d'une longue évolution qui, en son principe, tendait à assurer sa survie.

Qu'un système phonologique ne porte pas en lui-même toutes les causes qui assureront son évolution, la chose est évidente, et jamais personne n'a prétendu le contraire. Les phonologues eux-mêmes ont attiré l'attention sur l'importance du rendement fonctionnel des oppositions et, par conséquent, sur le fait que l'évolution phonique dépend largement de la nature des systèmes morphologique et lexical. D'autres causes interviennent, c'est certain. L'influence d'autres systèmes linguistiques est indéniable, et les théories classiques du substrat sont loin de lui rendre pleine justice. Personne ne niera que des changements de structure sociale puissent se refléter, plus ou moins directement, dans la phonie. On ne peut exclure tout à fait la possibilité d'influences géographiques, climatiques, ou raciales. Mais, avant d'invoquer des causes externes, ce qui équivaut généralement à un aveu d'impuissance, le linguiste se doit de ne pas quitter son domaine propre sans l'avoir complètement exploré. Il verra alors qu'il y a place, dans son oeuvre, à côté d'une description précise des faits, pour des tentatives d'explication. Un jour viendra sans doute où l'on pourra, sur la base de l'expérience acquise en ces matières, se permettre d'énoncer tout un ensemble de lois panchroniques du type de celles qu'a déjà proposées M. Haudricourt, l'un des auteurs du présent ouvrage.

Tout ceci, qui était en germe dans la théorie phonologique à ses débuts, s'est dégagé progressivement au cours des deux dernières décades, et l'on attendait que quelqu'un vînt appliquer largement ces vues théoriques à l'étude de l'évolution phonique d'une langue déterminée. L'ouvrage que nous présentent MM. Haudricourt et Juilland a encore, et c'est bien naturel, un caractère un peu polémique.

Les auteurs, de façon fort compréhensible à une époque où les possibilités diachroniques de la phonologie sont encore largement méconnues, ont choisi, parmi les faits d'évolution phonétique gallo-romane, ceux qui leur paraissaient les plus propres à illustrer leur thèse. Cette thèse aurait sans doute pu être renforcée par des recherches sur le rendement fonctionnel des oppositions considérées. Mais, outre que la chose est particulièrement difficile dans le cas d'états de langue mal attestés comme ceux que doivent souvent invoquer les auteurs, les recherches nécessaires pour obtenir en cette matière des résultats dignes de foi auraient demandé de longues années, et il était utile de ne pas attendre plus longtemps pour présenter une illustration pratique assez vaste des théories de phonologie diachronique.

C'est une hypothèse de base de la linguistique structurale dont la phonologie n'est qu'un chapitre, que tout se tient dans une langue. Il serait donc en théorie impossible de concentrer son attention sur une mutation donnée sans considérer en même temps toutes celles qui l'ont précédée ou qui l'accompagnent, alors même qu'elles peuvent paraître appartenir à une autre partie du système. Bien plus, puisqu'une modification sur un plan quelconque du système linguistique a, selon la doctrine structuraliste, des répercussions sur tous les autres plans, on ne saurait, semble-t-il, concevoir une étude diachronique qui se cantonne uniquement sur le plan phonologique. Considérons, par exemple, le problème de la palatalisation des occlusives dorsales latines, problème que MM. Haudricourt et Juilland ont dû se résoudre à ne considérer que sous son aspect roman. Cherchons rapidement à en préciser les données en remontant plus haut dans l'histoire: CI et CE latins se palatalisent, sauf toutefois en Sardaigne. Nous laissons de côté la Roumanie où les faits se présentent de façon tout à fait particulière. En Italie continentale, en Gaule et en Ibérie, QVI et QVE viennent occuper la place laissée vacante. Cependant, dès que QVI et QVE perdent leur appendice labial, de nouveaux groupes *kwi* et *kwe* apparaissent, résultant de la consonantisation de *u* dans d'anciens groupes *cu + i*, *cu + e*. Tout se passe comme si un groupe *cu + i* qui tend à devenir *kwi* délogeait QVI de ses positions, et si celui-ci, en passant à *ki*, chassait CI devant lui vers la zone d'articulation palatale. Mais pourquoi *u* en hiatus tend-il à perdre sa nature vocalique? Le phénomène n'est pas limité à *u*, mais s'étend à toutes les voyelles, sauf la plus ouverte. Il est évidemment à mettre en rapport avec les progrès de l'intensité au cours de la période impériale. Or, quelles que soient les raisons de ces progrès, il est évident qu'ils n'ont pu produire tous leurs effets qu'à une époque où le système casuel pouvait, sans trop d'inconvénients, disparaître, parce que la langue s'était créé un système de prépositions à partir d'adverbes primitifs. Nous n'essayerons pas ici de pousser plus loin cet examen rétrospectif. Ce que nous avons dit suffit à montrer jusqu'où l'on peut se laisser entraîner dans la recherche des causes, et à illustrer les inter-actions d'un plan linguistique sur un autre. Il faut donc nécessairement se limiter, même si cela est infiniment plus difficile dans la linguistique structurale d'aujourd'hui qu'à l'époque

— est-elle complètement révolue? — où l'on croyait bien faire en considérant chaque fait isolément.

En lisant l'ouvrage de MM. Haudricourt et Juilland, il ne faudra jamais perdre de vue que les auteurs ont dû sans cesse se limiter pour ne pas sortir des cadres qu'ils avaient dû se tracer. Ils n'ont pas voulu écrire un exposé définitif des questions qu'ils abordaient, mais indiquer aux autres linguistes de quelle façon on pouvait aller plus loin, dans la compréhension des phénomènes, que les romanistes qui les ont précédés. J'espère qu'ils auront su convaincre leurs lecteurs.

ANDRÉ MARTINET

PRÉFACE À LA SECONDE ÉDITION

Il est peu de domaines de la linguistique qui restent, aujourd'hui encore, aussi peu affectés par la pensée et les méthodes structuralistes que le romanisme. Nous entendons, bien entendu, par là, non les études consacrées à des aspects particuliers de chacune des langues romanes, mais ce qui caractérise ces langues prises dans leur ensemble, c'est-à-dire leur dérivation à partir du latin. Cette situation est d'autant plus remarquable que l'étude de l'évolution phonétique des langues néo-latines a été très tôt amorcée par les structuralistes sur un large front: en France, par André Haudricourt et Alphonse Juilland, dans la première édition du présent ouvrage, en Allemagne par Heinrich Lausberg, et, un peu plus tard, aux États-Unis, par l'auteur de ces lignes dans un article de *Language*.

Bien des facteurs peuvent rendre compte de ce partiel insuccès. Parmi eux, on retiendra surtout le fait que, Heinrich Lausberg mis à part, les pionniers, en ce domaine, n'ont pas fait école en tant que romanistes, et ceci parce que l'esprit curieux qui les avait amenés à appliquer de nouvelles méthodes aux problèmes de l'évolution phonique des langues romanes, les a entraînés, une fois accomplie cette première tentative, dans mainte autre direction. Ceux qui, parmi eux, n'étaient pas romanistes au départ, ont tout naturellement voulu exercer ailleurs leurs talents. S'ils ont été souvent tentés de revenir à ce domaine de choix qui est, pour eux, le romanisme, la loi de l'offre et de la demande les a le plus souvent ramenés vers les études synchroniques.

On s'explique bien, à la réflexion, pourquoi l'étudiant d'aujourd'hui, même s'il est avide de savoir, hésite à s'engager dans le domaine comparatif.

ANDRÉ MARTINET

TABLE DES MATIÈRES

Préface à la première édition	7
Préface à la seconde édition	13
Introduction: Phonétique historique et phonologie diachronique . . .	17

PREMIÈRE PARTIE: LA DISPARITION DE LA QUANTITÉ LATINE ET SES CONSÉQUENCES EN GALLOROMAN

I. La disparition des corrélations de longueur vocalique en latin vul- gaire	31
II. Les corrélations de longueur vocalique dans les parlers galloromans septentrionaux	43
III. Le traitement des voyelles longues dans les parlers galloromans septentrionaux	48
IV. Les corrélations de longueur consonantique dans les parlers gallo- romans méridionaux	58
V. Les corrélations de plosion dans les parlers galloromans . . .	69

SECONDE PARTIE: LES PALATALISATIONS ROMANES ET GALLOROMANES

VI. La palatalisation des occlusives latines dans les langues romanes	89
VII. La palatalisation de /k ^a / dans les parlers galloromans septentrio- naux	95
VIII. Sur les frontières du franco-provençal	99

IX. Sur la frontière de non-palatalisation de /k ^a / en francien . . .	106
X. La palatalisation galloromane de /ū/ latin	108
Conclusions: La fragmentation du latin vulgaire	121
Bibliographie	125
Index des cartes	133
Index des auteurs	134

INTRODUCTION: PHONÉTIQUE HISTORIQUE ET PHONOLOGIE DIACHRONIQUE

Il en va de la science du langage comme de toutes les autres sciences: les étapes de son évolution portent l'empreinte de l'esprit philosophique des époques qui les régissent.

Ainsi, la linguistique du XIXe siècle a été profondément marquée par le positivisme. Caractérisée par une exploitation presque exclusive des «petits faits», elle pourrait être définie négativement par son incapacité de dépasser la réalité immédiate: elle est atomiste.¹ Dans cette perspective, le tout se trouve subordonné aux parties au point que la langue est conçue comme une simple juxtaposition d'unités linguistiques, un «agglomérat mécanique».² Ce que l'on désigne de nos jours comme «système phonologique» n'était à l'époque qu'un inventaire dont les membres, envisagés en tant qu'unités autonomes, étaient définis par rapport à leurs propriétés physiques et physiologiques, sans référence à la structure qui les intègre et sans égard pour la fonction qu'ils y remplissent.³

Cette conception de la langue a eu pour pendant une conception analogue de son évolution: l'histoire d'une langue était la somme des histoires particulières des unités reconnues à ses divers niveaux. C'est dans cet esprit que furent appliquées les deux méthodes fondamentales de la linguistique traditionnelle, le comparatisme et l'historisme: au XIXe siècle et même plus tard, on comparait des phonèmes isolés empruntés à des langues différentes, tout comme on faisait l'histoire des prononciations en détachant les phonèmes des systèmes qui conditionnent leur développement.⁴ Nous tenons dans la *Grammatik der romanischen Sprachen* (1900-6) un représentant typique de cette conception: en se fondant uniquement sur des critères génétiques, Meyer-Lübke faisait l'histoire phonologique de la Romania en suivant l'évolution de chaque phonème latin en plusieurs directions, dans tous les idiomes et dialectes romans en même temps, sans tenir compte de la diversité des systèmes issus du Latin vulgaire.

Avec le XXe siècle, l'évolution de la pensée philosophique ouvre une nouvelle perspective sur le réel: le structuralisme, qui caractérise l'esprit scientifique de

¹ Pos 1928 et 1939; Jakobson 1929 et 1931a; Troubetzkoy 1933; Brøndal 1939.

² Troubetzkoy 1929; Jakobson 1931; Seidel 1942.

³ Jakobson 1931.

⁴ Troubetzkoy 1933, p. 227.

l'époque,⁵ substitue à l'atomisme positiviste du XIXe siècle une perspective «totalitariste», «universaliste» de la réalité objective.⁶ C'est à Ferdinand de Saussure que revient le mérite d'avoir jeté les bases d'une conception de la langue conforme à ce nouvel esprit. En effet, le *Cours de Linguistique Générale* (1916) a clairement tracé la voie à suivre pour dépasser les «petits faits» vers une compréhension plus authentique de la réalité linguistique. Depuis la parution de cet ouvrage capital, la langue n'est plus appréhendée comme la somme ou l'agglomérat des parties qui la constituent: le tout passe au premier plan, à l'inventaire succède le système.

Il devait appartenir aux fondateurs de l'École de Prague, Nicolas Troubetskoy et Roman Jakobson, de mettre en valeur la fonction des unités qui constituent les systèmes phonologiques. En effet, depuis le *Manifeste* de l'École de Prague, les phonèmes ne se définissent plus uniquement par leur côté matériel, mais aussi du point de vue de la structure qui les intègre et par rapport à la fonction qu'ils y remplissent: ils ne sont plus identifiés synthétiquement, par leur *composition* acoustique ou physiologique, mais analytiquement, par leur *position* dans la chaîne et par *opposition* aux autres membres du système.⁷

A cette nouvelle conception de la langue devait correspondre une nouvelle conception de son évolution. Impossible dorénavant de ne voir en celle-ci qu'une simple juxtaposition d'histoires particulières de phonèmes envisagés à l'état isolé. Si la partie est solidaire du tout en synchronie, et le phonème du système, la même solidarité doit jouer en diachronie: le déplacement d'un phonème doit avoir des répercussions sur ses voisins et affecter implicitement le système, de même que celui-ci doit conditionner l'évolution de ses membres, soit en dirigeant les changements déclenchés par d'autres facteurs, soit en déclenchant à son tour des changements destinés à maintenir les oppositions utiles ou à rétablir son équilibre menacé.⁸ Malheureusement, l'élaboration d'une doctrine historique conforme à la nouvelle perspective fut retardée par des circonstances très diverses: soit que l'état de notre science ne fût pas encore assez mûr pour permettre de pousser les nouveaux principes jusqu'à leurs dernières conséquences, soit pour des raisons d'ordre tactique, il est de fait que le Maître genevois se refusa à l'application des nouvelles méthodes à l'évolution et à l'histoire, en décrétant la fameuse «antinomie» qui oppose et sépare la conception synchronique de la perspective diachronique du langage.⁹ Une bonne vingtaine d'années s'écoulera avant que des voix explicites ne viennent s'élever contre cette thèse paradoxale et contraire à l'esprit de l'enseignement saussurien et à l'ensemble de sa doctrine.

Comme prévu, ce fut le camp des synchronistes qui donna le signal du mouvement destiné à lever l'interdit jeté par l'antinomie saussurienne. Sans doute, les

⁵ Jakobson 1931, p. 251.

⁶ Troubetskoy 1931, p. 248.

⁷ *Idem* 1929, p. 40; Martinet 1938b, p. 50.

⁸ Jakobson 1929 et 1931; van Wijk 1937, 1939 et 1939b.

⁹ Saussure 1916, chapitre III.

travaux de Gilliéron représentaient-ils déjà une protestation de fait contre la barrière arbitrairement élevée entre les domaines du synchronique et du diachronique. Mais la première réplique doctrinale, portée au ton d'un manifeste, vint de la part des fonctionnalistes pragoïs, de Troubetskoy, de Jakobson et de leurs disciples:

La conception de la langue comme système fonctionnel est à envisager également dans l'étude des états de langue passés, qu'il s'agisse de les reconstruire ou d'en constater l'évolution. On ne saurait poser des barrières infranchissables entre les méthodes synchronique et diachronique comme le fait l'école de Genève. Si l'on envisage en linguistique synchronique les éléments du système de la langue du point de vue de leur fonction, on ne saurait juger non plus les changements subis par la langue sans tenir compte du système qui se trouve affecté par lesdits changements.¹⁰

Si c'est par la structure que les Pragoïs sont parvenus à une nouvelle conception de l'évolution linguistique, on ne saurait citer, en revanche, que peu d'esprits qui, à partir de l'histoire au sens paulien du terme, soient parvenus à une compréhension structurale de la linguistique historique. Indépendamment des fonctionnalistes pragoïs, qui s'appuyaient surtout sur des faits de phonétique, Walther von Wartburg, qui s'inspirait des travaux lexicologiques de Gilliéron, est l'un des rares linguistes positivistes qui ait rejeté l'antinomie synchronie/diachronie pour prendre position en faveur d'une conception structurale de l'évolution linguistique.¹¹ En effet, toute préoccupée de respecter la lettre de l'enseignement du Maître, l'École de Genève refusa l'abandon de cette thèse que préconisaient les fonctionnalistes et quelques traditionalistes comme von Wartburg. Il est intéressant de noter que c'est presque en même temps que Saussure et Gilliéron enseignaient les deux thèses opposées, et que le congrès qui accueillait le *Manifeste* de Jakobson, Karcevsky et Troubetskoy voyait aussi Bally et Sechehaye se ranger à la thèse contraire, afin de défendre la position chancelante de l'antinomie.¹² Si depuis la polémique engagée avec von Wartburg, Sechehaye semble avoir adopté une position moins rigide,¹³ Bally, en échange, n'est jamais revenu sur l'absolu de la thèse saussurienne.¹⁴

Si le souci de préserver la lettre de l'enseignement saussurien explique l'intransigeance des structuralistes genevois en matière de diachronie, il est surprenant de constater que les fonctionnalistes pragoïs n'aient pas eux non plus poussé leur avantage dans la direction indiquée par les signataires du Manifeste guidés par Roman Jakobson. En effet, depuis les *Remarques sur l'évolution phonologique du russe* (1929) et les *Prinzipien der historischen Phonologie* (1931), on serait en peine de citer, à part les importantes études de Martinet¹⁵ et la

¹⁰ Cercle Linguistique de Prague 1928 et 1929.

¹¹ von Wartburg 1931, 1937 et 1939.

¹² Bally et Sechehaye 1928.

¹³ Sechehaye 1939 et 1940.

¹⁴ Bally 1937.

¹⁵ Martinet 1938a, 1938b et 1947.

présentation d'ensemble de van Wijk,¹⁶ autre chose que des allusions assez fugitives à des questions théoriques ou des études de détail portant sur des changements particuliers par Doroszewsky,¹⁷ Gougenheim,¹⁸ de Groot,¹⁹ Haudricourt,²⁰ Hill,²¹ Kurylowicz,²² Novak,²³ Puşcariu,²⁴ Sommerfelt²⁵ et quelques autres.²⁶ Ce manque d'intérêt est d'autant plus surprenant que la «phonologie diachronique» est appelée à poser le vieux problème des changements phonétiques dans des termes tout à fait nouveaux.

L'importance de la nouvelle discipline apparaît d'emblée si l'on considère dans sa perspective le classement des phénomènes qui font l'objet de la phonétique historique. En effet, depuis les néogrammairiens, on répartit les changements phonétiques en deux classes nettement distinctes: les changements *conditionnés* ou dépendants et les changements *inconditionnés* ou indépendants, dits aussi changements «spontanés». Etant donné que la science envisage tout phénomène, quelle que soit sa nature, comme la réalisation de certaines conditions, ce serait se laisser abuser par une terminologie conventionnelle, sinon arbitraire, que de supposer qu'il puisse exister, *stricto sensu*, des changements «inconditionnés». Il nous semble donc évident que la signification de cette dichotomie est au mieux historique. Les progrès réalisés par la phonétique historique et expérimentale au XIX^e siècle ont permis d'expliquer certains changements dont les conditions, inhérentes à la chaîne parlée, se trouvent dans l'environnement syntagmatique du son affecté. Ce sont des changements qui, déterminés par un trait phonique ou prosodique voisin ou concomittant dans la chaîne, portent sur les *réalisations*: ils affectent uniquement les variantes qui figurent dans des environnements contenant la condition du changement. Quant aux changements dont les conditions, situées en dehors de la chaîne parlée, demeureraient obscures, la phonétique les a désignés comme «inconditionnés». Ce sont des changements qui, déterminés par l'environnement paradigmatique plutôt que syntagmatique, par les voisins dans le système plutôt que par les voisins dans la chaîne, portent sur des *phonèmes* et affectent toutes leurs réalisations. Incapable d'expliquer les changements «inconditionnés» parce que, en dehors de son objet, ils se refusent à ses méthodes, la phonétique a vite fait de les déclarer non susceptibles de recevoir une explication «linguistique» et de les renvoyer à la physiologie:

¹⁶ van Wijk, 1937, 1939a et 1939b.

¹⁷ Doroszewski 1938.

¹⁸ Gougenheim 1939.

¹⁹ De Groot 1941.

²⁰ Haudricourt 1939.

²¹ Hill 1936.

²² Kurylowicz 1938 et 1947.

²³ Novak 1932.

²⁴ Puşcariu 1937 et 1938.

²⁵ Sommerfelt 1938.

²⁶ Pour une bibliographie de la phonologie diachronique, v. Juilland 1954.

Les mutations (changements inconditionnés) sont des phénomènes purement physiologiques; la conscience et la psychologie ne jouent aucun rôle dans leur accomplissement.²⁷

Malheureusement, en dépit d'une description minutieuse des glissements et sauts articulatoires qui représentent un changement phonétique, la physiologie a dû elle aussi avouer son impuissance devant l'explication causale des changements dits «inconditionnés»:

La phonétique expérimentale est en mesure d'expliquer physiologiquement ces lois historiques (ayant pour objet les changements inconditionnés), c'est-à-dire définir précisément les modifications articulatoires qui produisent de tels changements, sans être capable bien entendu d'expliquer pourquoi ces modifications articulatoires se produisent dans telle région géographique ou à tel moment du temps. Il reste à expliquer la cause de ce changement articulatoire, de cette modification des organes phonateurs et de la tenue de l'attitude phonatrice.²⁸

Or, c'est justement là où la phonétique expérimentale et la physiologie ont échoué, que réside l'apport essentiel de la phonologie diachronique: dans l'explication des «lois» qui résument les changements inconditionnés. En posant un certain nombre de principes, tels la nécessité de maintenir les oppositions utiles ou la tendance à sauvegarder l'équilibre des systèmes, la considération fonctionnelle et structurale de l'évolution linguistique fournit au spécialiste des outils qui permettent de mieux expliquer les changements de prononciation.

Les notions de fonction, d'équilibre et de système sont solidaires: la distinction des unités fonctionnelles et le maintien de leur équilibre sont des conditions *sine quibus non* d'un bon fonctionnement des systèmes qu'elles constituent. Changement, évolution, développement ou histoire des systèmes présupposent néanmoins l'intervention d'un certain nombre de facteurs de confusion et de déséquilibre: sans l'action exercée par ces derniers, les systèmes, équilibrés par définition, seraient voués à une stabilité perpétuelle, à l'immobilité. Il faudra donc distinguer les changements *phonétiques* qui portent sur des réalisations et n'affectent en rien le fonctionnement et l'équilibre systématique, des changements *phonologiques* qui portent sur des phonèmes et menacent de compromettre leur distinction ou d'ébranler l'équilibre des systèmes dont ils déclenchent la réaction sous forme de changements destinés à maintenir les oppositions utiles ou à rétablir l'équilibre menacé. Cette distinction se double d'une autre, qui porte sur les modalités des changements: parmi les premiers, il faut distinguer ceux qui, à la suite d'un changement complémentaire, finissent par atteindre toute une série de réalisations et, implicitement, le système; parmi les derniers, il faut distinguer ceux qui ne portent à l'origine que sur des réalisations. Ceci équivaut à poser une distinction tripartite: les changements qui portent sur des réalisations ou changements *phonétiques*

²⁷ Grammont 1933, p. 183.

²⁸ Delacroix 1924, pp. 158-9.

proprement dits; les changements qui commencent par porter sur des réalisations mais finissent par affecter le système ou changements *phonétiques phonologisés*; et les changements qui, dès le début et en eux mêmes, affectent toutes les réalisations d'un phonème ou d'une série de phonèmes ou changements *phonologiques* proprement dits.

Les CHANGEMENTS PHONÉTIQUES qui portent sur des réalisations et n'affectent pas le système sont les changements dits conditionnés, que la phonétique traditionnelle a soigneusement décrits, minutieusement analysés et clairement expliqués. Le *Traité de Phonétique Générale* (1933) de Grammont reste la meilleure étude d'ensemble sur les changements de ce genre. Qu'il s'agisse d'assimilation, dissimilation, différenciation, intersion, etc., ces changements consistent à faire passer la réalisation d'un phonème à la réalisation d'un autre, à confondre les réalisations de deux phonèmes contigus dans la réalisation d'un troisième, à faire disparaître ladite réalisation etc., sans que le système proprement dit en subisse aucune modification, bien que la fréquence et la répartition des phonèmes en soient modifiées.

Les CHANGEMENTS PHONÉTIQUES PHONOLOGISÉS sont ceux qui commencent par n'affecter que des réalisations, mais finissent par atteindre le système. Ce sont des changements caractérisés par deux phases distinctes, que nous allons discuter dans les paragraphes suivants.

(1) Une première phase strictement phonétique marque le passage de certaines réalisations à des variantes combinatoires:

(a) En vertu d'un principe de phonétique générale, les voyelles tendent à s'allonger en position libre ou non-entravée. Ce phénomène, que l'on constate de nos jours en allemand ou en italien, s'est produit en galloroman à une époque antérieure au bilinguisme franco-galloroman: à côté des réalisations normales, les phonèmes vocaliques ont acquis des variantes combinatoires allongées en position tonique libre.

(b) Le phonème galloroman /k/, dont la réalisation normale était vélaire, [k], s'est palatalisé devant /a/, pour acquérir une variante combinatoire avancée [k'].

Dans cette première phase, les variantes vocaliques allongées [v̄] et la variante consonantique palatalisée [k'] ne jouaient aucun rôle dans le système: conditionnées respectivement par l'accent et l'absence de l'entrave et par un /a/ suivant, les variantes combinatoires se trouvent en «distribution complémentaire» avec les réalisations normales auxquelles elles ne peuvent s'opposer afin de distinguer les termes.

(2) Une seconde phase constituée par un changement complémentaire dont l'effet est de phonologiser la variante combinatoire qui devient un phonème indépendant. Le changement complémentaire peut ou bien reporter la valeur distinctive sur le trait combinatoire qui devient trait pertinent, ou bien «libérer» la variante en la plaçant dans le même environnement que la réalisation normale, de façon à lui permettre de participer à des oppositions significatives.

a) L'apparition des corrélations de longueur vocalique en galloroman septentrional doit être rangée parmi les changements dont le résultat est phonologisé par le transfert de la valeur distinctive. Dans des conditions dont le détail est discuté ailleurs, l'influence germanique exercée par l'intermédiaire du bilinguisme franco-galloroman a reporté la valeur significative des distinctions qui opposaient en latin vulgaire les consonnes *simples* aux consonnes *géménées*, sur les distinctions vocaliques opposant les réalisations *normales* aux réalisations *allongées*. Les variantes combinatoires créées par l'allongement des voyelles toniques libres sont ainsi devenues des phonèmes indépendants, ce qui dédouble le système vocalique du latin vulgaire basé exclusivement sur des oppositions de timbre, en deux systèmes corrélatifs opposant des longues à des brèves de même timbre. (v. chap. II).

b) Quant aux changements phonétiques phonologisés par la «libération» des variantes combinatoires, il est utile de distinguer les cas où le changement complémentaire a pour effet de placer la variante dans le même environnement que la réalisation normale, des cas où il place la réalisation normale dans l'environnement qui caractérise la variante. Bien que le système des occlusives dorsales présentât vers le VI^e siècle des lacunes que nous ne pouvons discuter ici (mais voir chap. VII), le fait est que la réalisation normale vélaire [k] dans le galloroman du nord était accompagnée d'une variante combinatoire avancée [k'] devant /a/, pour une distribution complémentaire [ko ku] mais [k'a], puisque *[k'o k'u] aussi bien que *[ka] étaient impossibles. A noter, d'autre part, que la langue connaissait la diphthongue /aʊ/, donc des oppositions [k'aʊ : ko], et la consonne labio-vélaire /kʷ/, donc des oppositions [kʷa : k'a].

Le changement complémentaire qui libère la variante combinatoire dans le nord de la France est la simplification de la diphthongue /aʊ/ en /o/, qui réduit [k'aʊ] à [k'o] et place la variante combinatoire devant /o/, c'est-à-dire dans une position précédemment monopolisée par la réalisation normale. Les anciennes oppositions du type [k'aʊ : ko] sont transphonologisées en [k'o : ko] et la variante [k'] se dégage ainsi en phonème indépendant.

Par contre, dans le centre et le sud-est de la France, le changement complémentaire qui libère la variante est la simplification de la consonne labiovélaire /kʷ/ en /k/, qui, en réduisant le groupe /kʷa/ à /ka/, place la réalisation normale [k] devant /a/, c'est-à-dire dans une position précédemment réservée à la variante combinatoire [k']. Les anciennes oppositions du type [kʷa : k'a] se trouvent transphonologisées en [ka : k'a] et la variante [k'], qui participe dorénavant à des oppositions significatives, se dégage ainsi en phonème indépendant.²⁹

Les CHANGEMENTS PHONOLOGIQUES proprement dits, qui portent sur l'ensemble des réalisations d'un phonème ou d'une série de phonèmes, sont ceux que l'on qualifie généralement d'«inconditionnés». Il s'agit, à vrai dire, de changements con-

²⁹ On pourrait nous objecter que la variante [k'] apparaît également devant /e i/; mais il s'agit d'une variante autre que celle qui précède /a/, qui n'apparaît d'ailleurs que dans quelques emprunts d'origine germanique comme *eschine* (< esk'ina < skina).

ditionnés par des facteurs internes dont le but est de rétablir l'équilibre menacé par l'action des facteurs externes ou d'éviter la confusion des phonèmes qui participent à des oppositions utiles.

(1) Sous la rubrique des changements phonologiques destinés à rétablir l'équilibre des systèmes,⁸⁰ il faut ranger le passage de /ā/ tonique libre à /ɛ/ par l'intermédiaire de la diphtongue /aɛ/ dans les parlers galloromans septentrionaux. Schématiquement, l'évolution des systèmes caractérisés par ce changement peut être représentée de la manière suivante:

A		B		C	
ī (1)	ū (5)	ī (1)	ū (5)	ī (1)	ū (5)
ē (2)	ō (6)	ē (2)	ō (6)	ē (2)	ō (6)
ĕ (3)	ō (7)	ĕ (3)	ō (7)	ĕ (3)	ō (7)
ā (4)	aū (8)	ā (4)	aō (8)	aɛ (4)	aō (8)

Le changement /a > aɛ > ɛ/ est à interpréter comme la réaction structurale visant à rétablir l'équilibre systématique A, compromis par la simplification /aū > aō > ɔ/: en l'absence d'un corrélatif antérieur, l'incorporation de la diphtongue monophonématique /aɔ/ devait créer le déséquilibre illustré par le schéma B, corrigé par la diphtongaison /a > aɛ/, qui permet au système de retrouver un nouvel équilibre en C. (v. chap. II).

(2) Sous la rubrique des changements phonologiques destinés à sauvegarder les oppositions menacées de confusion, il faut ranger les diphtongaisons franciennes dont le rôle a été de préserver les distinctions assurées par les oppositions /ɛ : ɛ/ et /ɔ : ɔ/, qui tendaient à se confondre, comme l'attestent les dialectes italiens septentrionaux de structure analogue.

L'évolution des systèmes vocaliques italiens septentrionaux ayant favorisé la tendance romane à confondre les phonèmes ouverts et fermés d'aperture moyenne, peut être représentée comme suit:

A		B	
ī (1)	ū (5)	ī (1)	ū (5)
ē (2)	ō (6)	ē (2, 3)	ō (6, 7)
ĕ (3)	ō (7)	ĕ (4)	ō (8)
aɛ (4)	aō (8)		

⁸⁰ Nous n'avons pas l'intention de discuter dans cette brève introduction la question si débattue de la finalité des changements linguistiques en général, des changements phonologiques en particulier. Il est intéressant de noter que les deux grands pionniers de la phonologie diachronique, Roman Jakobson et André Martinet, ont pris sur ce point des positions nettement divergentes. Tout en faisant remarquer que beaucoup d'interprétations finalistes pourraient être reformulées en termes causalistes, nous nous contenterons de noter que la question est loin d'être résolue dans les sciences naturelles.

Par rapport aux changements accusés par les parlers italiens ayant confondu ϵ (3) et $\varnothing$ (7) avec ϵ (2) et $\varnothing$ (6) en ϵ (2, 3) et $\varnothing$ (6, 7), dont le pendant ouvert est constitué par les anciennes diphtongues $a\epsilon$ (4) et $a\varnothing$ (8) simplifiées en ϵ (4) et $\varnothing$ (8), les diphtongaisons franciennes sont à interpréter comme la réaction du système destinée à éviter la confusion des voyelles ouvertes et fermées:

<i>A</i>		<i>B</i>	
$\bar{i}$ (1)	$\bar{u}$ (5)	i (1)	u (5)
$\bar{\epsilon}$ (2)	$\bar{\varnothing}$ (6)	ei (2)	ou (6)
$\bar{\epsilon}$ (3)	$\bar{\varnothing}$ (7)	ie (3)	uo (7)
$a\epsilon$ (4)	$a\varnothing$ (8)	e (4)	o (8)

Les diphtongaisons préservent les distinctions précédemment assurées par les oppositions ϵ (2) : ϵ (3) et $\varnothing$ (6) : $\varnothing$ (7), qui se transphonologisent en ei (2) : ie (3) et ou (6) : uo (7).

La distinction entre changements conditionnés par l'équilibre des systèmes et par le besoin de maintenir les oppositions utiles apparaît nettement lorsqu'on considère des phénomènes superficiellement identiques comme la diphtongaison / $\epsilon > ie$ / en francien et en roumain: tandis que la diphtongaison est conditionnée en roumain par la tendance à l'équilibre des systèmes, elle résulte en francien du besoin de maintenir la distinction des oppositions. (v. chap. II).

L'explication des changements «inconditionnés» par rapport à des conditions «internes» ne veut nullement exclure les facteurs «externes» que les traités et manuels discutent dans les chapitres consacrés aux «causes» des changements phonétiques: race, habitat, sol, climat, loi du moindre effort, structure politique, sociale ou culturelle, fautes enfantines généralisées, mode, etc.⁸¹ Répétons-le, sans l'action exercée par ces derniers, les systèmes linguistiques seraient réduits à leurs propres moyens et voués à une stabilité perpétuelle, à l'immobilité. Il faudra pourtant distinguer entre les facteurs d'instabilité et de déséquilibre les facteurs «nécessaires» des facteurs «contingents».

Extérieurs au système mais inhérents à la nature humaine, les premiers sont des facteurs biologiques, anatomiques ou physiologiques comme la loi du moindre effort, l'inertie des organes de parole, l'asymétrie de l'appareil phonateur, etc., que les langues partagent en commun dans la mesure où ils caractérisent le comportement humain indépendamment de ses variations dans le temps et l'espace. La recherche des propriétés universelles du langage et de son évolution, la formulation des lois synchroniques, diachroniques et panchroniques devraient s'orienter dans cette direction.

Les facteurs contingents sont extérieurs non seulement au système, mais aussi à la nature humaine: ethniques, sociaux, politiques, culturels, religieux, etc., ils ne

⁸¹ Grammont 1933, pp. 175-9.

valent que pour l'ensemble d'une langue, dialecte ou parler dans la mesure où ils varient dans le temps et l'espace.

Parmi les facteurs susceptibles d'affecter le développement de toutes les langues, nous insisterons surtout sur l'*asymétrie des organes de parole*. Une lumineuse communication adressée par André Martinet au III^e Congrès International des Linguistes montrait pour la première fois comment la configuration asymétrique de l'appareil phonateur peut compromettre l'équilibre des systèmes dans leurs corrélations d'aperture.³² Pour notre part, nous essayerons de montrer comment elle peut atteindre l'équilibre des systèmes dans les corrélations de timbre qui opposent les voyelles antérieures aux postérieures de même degré d'aperture. Du fait de l'asymétrie, les postérieures disposent d'une zone d'articulation beaucoup plus réduite, qui rend difficile le maintien des distinctions dans les systèmes riches en degrés d'aperture, et dont les conséquences se manifestent essentiellement dans deux sens:

a) résistance du système à tout changement qui tend à augmenter le nombre des phonèmes postérieurs, ce qui explique le retard de la simplification de la diphtongue /aʊ/ en /o/ par opposition à la précocité de la simplification de la diphtongue /aɛ/ en /ɛ/: offrant plus d'espace articuloire aux voyelles prononcées vers l'avant qu'à celles prononcées vers l'arrière, l'asymétrie des organes de parole a favorisé la tendance à la simplification de la diphtongue /aɛ/ et à l'incorporation de la voyelle résultante /ɛ/ dans la série antérieure, lorsqu'elle a résisté à la tendance parallèle affectant la diphtongue /aʊ/ et à l'incorporation de la voyelle résultante /o/ dans la série postérieure. (v. chap. III).

b) tendance à réduire le nombre des phonèmes postérieurs, ce qui explique entre autres le passage de la voyelle latine /u/ à /y/ sur l'ensemble du territoire galloroman. En se déplaçant vers l'avant, ce phonème dégage la zone d'articulation postérieure qui sera dorénavant répartie entre trois unités au lieu de quatre. (v. chap. X).

Quant aux facteurs dont l'action est limitée dans le temps et dans l'espace, ethniques, politiques, sociaux, culturels, religieux, etc., il faut avoir à l'esprit qu'entre les systèmes susceptibles d'affecter l'évolution des systèmes linguistiques, il y a une catégorie bien définie dont les chances d'agir effectivement sont les plus grandes: les autres systèmes linguistiques, dont l'influence soulève le problème du bilinguisme et, implicitement, celui des «strats». En effet, rien n'est plus naturel que de supposer qu'une langue autochtone puisse influencer la langue de civilisation qui lui succède. Mais il est normal de s'attendre à ce que cette influence agisse au moment de la substitution des langues, pendant la période de bilinguisme. Ceci admis, comment expliquer par le substrat des changements qui ont eu lieu dans la langue de civilisation des siècles après la disparition de la langue autochtone? Suivant les circonstances, on a eu recours à l'hérédité des caractères acquis ou à l'hérédité

³² Martinet 1938a, pp. 30-3 et 1938b.

des habitudes acquises. Sans nous arrêter à l'hérédité des caractères acquis, dont les difficultés ont découragé les partisans les plus acharnés du substrat, nous essaierons de montrer que l'hérédité des habitudes acquises est une hypothèse abandonnée depuis longtemps par la biologie moderne. (v. chap. X).

Notre façon de concevoir les manifestations tardives du substrat, après la disparition des langues autochtones, présuppose l'intermédiaire d'un changement de structure phonologique produit au moment de la substitution des langues. Il est permis d'expliquer par l'action du substrat le passage gascon /f > h/ à une époque où l'ibérique avait depuis longtemps cessé d'exister, à condition d'admettre que, sous l'influence d'habitudes articulatoires ibériques, les parlers galloromans de la région avaient adopté un type de corrélation à trois séries de consonnes caractérisé par la tendance à déplacer le point d'articulation de la sourde spirante vers celui de l'occlusive corrélatrice. Ceci explique le passage de l'articulation labiodentale de /f/ à articulation bilabiale du corrélatif occlusif /p/, donc à /φ/, qui se trouve à la base de son affaiblissement en /h/. (v. chap. V).

La façon d'envisager les faits de langue esquissée dans les pages précédentes, n'implique nullement l'abandon des méthodes de la linguistique traditionnelle, le comparatisme et l'historisme. Il s'agit pourtant de les appliquer dans l'esprit nouveau qui anime la science moderne, l'esprit du fonctionnalisme et du structuralisme. Au lieu de comparer des phonèmes isolés, nous nous sommes efforcés de comparer des structures phonologiques; au lieu de faire l'histoire de phonèmes indépendants, nous avons essayé de faire l'histoire de systèmes phonologiques considérés dans leur ensemble. Quant à l'explication des «lois» qui régissent leur histoire, nous avons essayé de montrer comment la méthode que nous préconisons permet d'expliquer les changements relégués par la linguistique traditionnelle aux phénomènes dits «spontanés» ou «inconditionnés», donc théoriquement et pratiquement inexplicables. Sans rejeter les facteurs extra-linguistiques invoqués par la tradition dans l'explication des changements qui n'affectent que des réalisations conditionnées, nous avons tenté d'interpréter les changements qui atteignent l'ensemble des réalisations comme le résultat de la pression exercée par des facteurs externes en vue de la réaction déclenchée par les conditions internes qui caractérisent les systèmes en cause.

PREMIÈRE PARTIE

LA DISPARITION DE LA QUANTITÉ LATINE
ET SES CONSÉQUENCES EN GALLOROMAN

I

LA DISPARITION DES CORRÉLATIONS DE LONGUEUR VOCALIQUE EN LATIN VULGAIRE

L'évolution phonique des langues romanes a été conditionnée de manière décisive par le changement de structure prosodique subi par le latin dans sa prononciation vulgaire.

Le système vocalique du latin était caractérisé par des oppositions quantitatives phonologiques qui servaient à distinguer les termes et par un accent phonétique dont la position fixe, déterminée par la structure du mot, l'empêchait de jouer un rôle différenciatif.

Comme la structure prosodique est l'aspect qui se modifie le plus facilement lorsqu'une langue, au cours de son expansion, entre en contact avec d'autres langues, la prosodie latine a subi un bouleversement radical lors de la romanisation des provinces conquises.

Deux faits connexes caractérisent l'évolution prosodique du latin dans son expansion vers les futurs confins de la Romania: la disparition de la quantité vocalique à rôle différenciatif et sa compensation par l'acquisition d'un accent libre, pourvu de valeur distinctive. Nous n'avons pas l'intention d'examiner dans ce contexte le rapport qui existe entre ces deux phénomènes, ni de déterminer lequel des deux a commandé l'autre.¹ Il semble pourtant que ce soit l'accent qui, sous l'influence des langues de substrat, ait acquis d'abord une valeur différenciatrice: les emprunts aux langues autochtones font état d'une accentuation tout à fait incompatible avec le système prosodique latin: ÉNCAUSTUM > *encre*, TÁRENTUM > *Taranto*, TRÍCASSUS > *Troyes*, NÉMAUSUS > *Nîmes*, etc.²

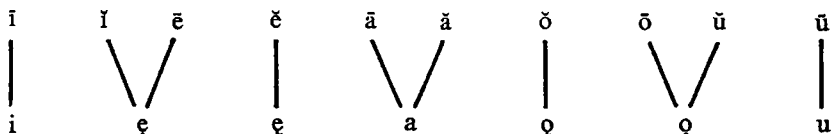
L'apparition de l'accent à valeur phonologique a pour conséquence de mettre en relief la syllabe frappée par l'accent au dépens des voyelles atones: la voyelle tonique est prononcée avec plus de netteté et plus d'énergie, lorsque les atones sont négligées, d'où l'abandon précoce des distinctions quantitatives en position

¹ Remarquons toutefois que, fondé sur des faits slaves, Roman Jakobson a postulé l'incompatibilité de ces deux traits prosodiques. (1931b, p. 234). D'après sa thèse, une langue utilisant la quantité à des fins distinctives ne saurait exploiter l'accent de la même façon et vice versa. Cette thèse fort séduisante est à reconsidérer depuis qu'André Martinet, s'appuyant sur des faits romans, a montré que la quantité et l'accent à valeur phonologique pouvaient coexister dans une même langue ou parler. (1939, pl. 1).

² Voir, par exemple, Meyer-Lübke, 1900-06 et 606.

inaccentuée. En effet dans la prononciation vulgaire, les dix voyelles latines, cinq longues et cinq brèves corrélatives, se sont confondues en *i*, *e*, *a*, *o* et *u*.³

Quant aux voyelles accentuées, le latin vulgaire est caractérisé par un changement prosodique radical qui a eu lieu vers le III^e siècle. En effet, on s'accorde pour admettre que «lorsque la quantité du latin classique s'effaça, sous l'influence de l'intensité, les anciennes brèves qui étaient relâchées devinrent en général ouvertes, tandis que les anciennes longues restaient fermées»,⁴ changement que l'on résume de la manière suivante:



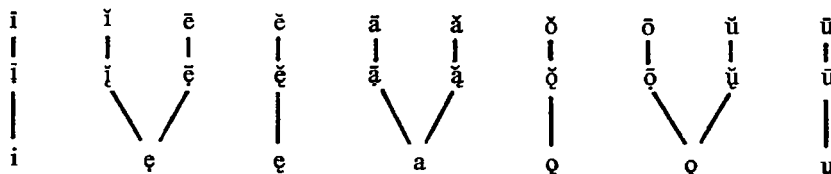
Par rapport à ce schéma, il faut noter un certain nombre de traitements divergents:

(1) En sarde et en corse du sud, /i/ et /ū/ ne se confondent pas avec /ē/ et /ō/ en /e/ et /o/, mais conservent leur timbre pour se confondre avec /ī/ et /ū/ en /i/ et /u/. Cp. PĪLU > *pilu* avec FĪLU > *filu* et GŪLA > *gula* avec DŪCO > *duc*.

(2) En roumain, /ū/ ne se confond pas avec /ō/ en /o/, mais conserve son timbre pour se confondre avec /ū/ en /u/. Cp. LĪGO > *leg* avec CRĒDO > *cred* et GŪLA > *gură* avec JŪRO > *jur*.

(3) Il faut également noter que la diphtongue /ae/ se simplifie de bonne heure en /e/, lorsque la diphtongue /au/ résiste beaucoup plus longtemps avant de se réduire à /o/.

Les difficultés soulevées par ces traitements divergents nous paraissent procéder de la conception courante du changement prosodique survenu en latin vulgaire, conception illustrée par les schémas du genre reproduit ci-dessus, qui suggèrent que la disparition de la quantité a suivi immédiatement l'apparition des différences de timbre.⁵ Or, il est trompeur de ramener l'histoire prosodique du latin tardif à deux phases, une première caractérisée par la quantité, une seconde par le timbre. Pour expliquer le développement des systèmes vocaliques romans, il faut intercaler avec von Wartburg une phase intermédiaire caractérisée par la coexistence de la quantité et du timbre:⁶



³ Novak 1932.

⁴ Bourciez 1930, p. 42.

⁵ Voir, par exemple, Bourciez *l.c.*

⁶ von Wartburg 1946, p. 45.

Indispensable pour expliquer autant l'ensemble que les particularités des systèmes vocaliques romans, l'existence de la phase intermédiaire caractérisée par la coexistence de la quantité et du timbre nous paraît confirmée par les faits suivants:

(1) Les considérations de phonétique générale sont les moins probantes, car si les brèves, plus relâchées, tendent normalement à s'ouvrir et les longues, plus tendues, à se fermer,⁷ il y a des langues, qui accusent la tendance contraire: en gothique, par exemple, ce sont les brèves /ē/ et /ō/ qui se sont fermées et /i/ et /u/, tout comme en vieux slave où les brèves étaient plus fermées que les anciennes longues /ě/ et /ǣ/.

(2) Beaucoup plus décisif s'avère en revanche le traitement de la diphtongue /ae/, qui aurait dû normalement s'intégrer au système des voyelles longues et se confondre avec /ē/ en /ē/. Le fait que cette diphtongue a été traitée partout en roman comme /ē/, donc /e/, prouve l'existence d'une époque où l'ancienne /ae/ se réalisait comme phonème long et ouvert à la fois, donc /ē/, prononciation qui, cumulant quantité (longueur) et timbre (ouverture) s'est simplifiée en /e/ lors de la disparition de la quantité.

(3) Mais la preuve la plus convaincante nous est fournie par des témoignages d'ordre historique. En effet, si l'apparition du timbre est attestée par les premières confusions dès le III^e siècle (SIMUL > *semul*, etc.), les emprunts au latin du vieil anglais et du gallois attestent la conservation de la quantité en latin de Gaule jusqu'au VI^e siècle.⁸

Une fois admise la phase intermédiaire caractérisée par la coexistence de la quantité et du timbre, la prosodie romane n'est plus à interpréter comme la conséquence immédiate de l'apparition du timbre, mais comme l'effet de la disparition de la quantité. Cette précision d'aspect un peu paradoxal est décisive lorsqu'il s'agit d'expliquer la structure vocalique des divers idiomes romans.

Un second point, dont le détail sera examiné plus loin, réclame d'être bien mis en évidence: la disparition de la quantité ne s'est pas produite d'un seul coup sur l'ensemble des territoires romans, mais par étapes successives, la longueur ayant subsisté plus ou moins longtemps dans les diverses régions.

Un troisième point finira de préparer le terrain pour la compréhension de l'histoire du vocalisme latin vulgaire et de la formation des systèmes vocaliques romans: en confondant les longues et les brèves corrélatives, la disparition de la quantité a eu pour effet de «fixer» le système vocalique de chaque région, en mettant ainsi un terme à l'évolution normale du vocalisme du latin vulgaire.

Caractérisé par des corrélations de longueur, le système des voyelles du latin classique était l'ancien système indoeuropéen à trois degrés d'aperture:

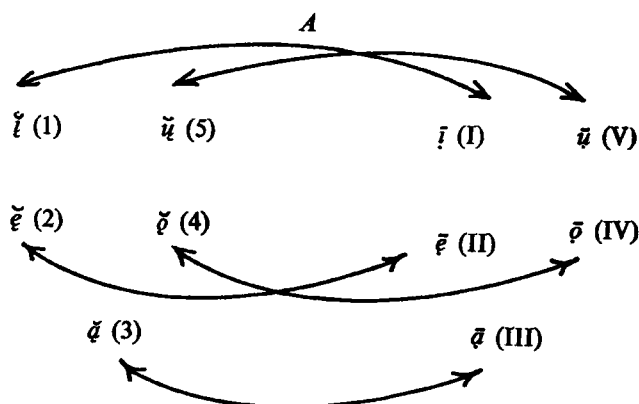
⁷ Passy 1890, à 295; Fouché 1927, p. 195.

⁸ Pogatscher 1888, p. 44; Meyer-Lübke *l.c.*

Latin

ī (1)	ū (5)	ī (I)	ū (V)
ē (2)	ō (4)	ē (II)	ō (IV)
ā (3)		ā (III)	

L'apparition de l'accent libre a entraîné le phénomène que nous venons de discuter: les brèves étant devenues plus ouvertes et les longues plus fermées, timbre et quantité se sont trouvés combinés dans la même voyelle, de la manière suivante:



C'est à partir de ce stade qu'il faut expliquer la structure particulière des systèmes vocaliques romans, par la disparition de la quantité dans les différentes régions de la Romania.

Ainsi, en considérant le vocalisme des parlers sardes et corses, il faut supposer que c'est en roman insulaire que la disparition précoce de la quantité a fixé d'abord le système vocalique. En effet, il suffit d'admettre que les oppositions quantitatives se sont effacées très tôt dans ces régions isolées, à une époque où le système vocalique du latin vulgaire se trouvait encore au stade A, pour que la confusion des longues et des brèves corrélatives aboutisse au système suivant:

A'

i (1, I)	u (5, V)
e (2, II)	o (4, IV)
a (3, III)	

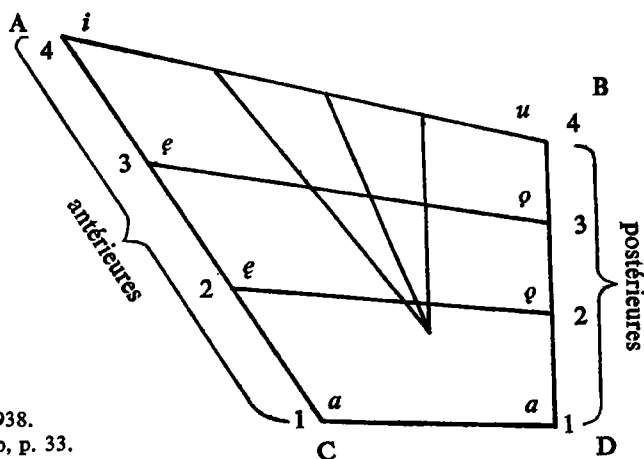
Ce système est précisément celui des parlers sardes et corses, caractérisés par la confusion de /ī/ avec /i/, cp. *FĪLUM* > *pīlu* avec *FĪLUM* > *filu*, et de /ū/ avec /u/, cp. *GŪLA* > *gula* avec *DŪCO* > *duc*. Le premier traitement «divergent» apparaît donc comme «normal», à condition d'admettre que la disparition de la quantité a

eu lieu en latin insulaire à une époque où les brèves /i/ et /u/, n'ayant pas eu le temps de se relâcher en /e/ et /o/ restaient les corrélatives des longues /ī/ et /ū/. Il s'ensuit que les formes en /i/, comme *sicu*, *pira*, *pilu*, etc., ou en /u/, comme *gula*, *furca*, *gutta*, etc., sont bien les formes attendues en roman insulaire, plutôt que les formes en /e/ ou en /o/ attestées par les autres langues romanes.

Disparue de bonne heure en Sardaigne et en Corse, la quantité demeurerait pourtant intacte sur le continent, où le vocalisme du latin vulgaire continuait une évolution conditionnée par certains facteurs d'instabilité qui menaçaient de compromettre son équilibre. Parmi ces facteurs, nous retiendrons «l'inertie des organes de parole», c'est-à-dire l'ensemble des conditions anatomiques et physiologiques qui exercent sur les systèmes une pression parfois considérable.⁹ Martinet a montré comment la structure asymétrique des organes de parole peut affecter l'équilibre dans ses corrélations d'aperture:

En effet, tandis que pour le plus grand degré de fermeture, il est aisé de distinguer nettement entre i, ü, y et u, la distinction entre les séries antérieure non-arrondie, antérieure arrondie, postérieure non-arrondie et postérieure arrondie devient plus malaisée à mesure que s'ouvre la bouche. Pour une ouverture maxima de cet organe, l'arrondissement des lèvres n'existe plus au sens qu'on donne à ce terme en phonétique et il ne peut y avoir deux degrés de profondeur de l'articulation mais un seul, celui qui permet le plus grand degré d'ouverture.¹⁰

Pour notre part, nous insisterons sur une autre manifestation de l'asymétrie, qui affecte la stabilité des systèmes dans les corrélations opposant les voyelles postérieures aux antérieures de même degré d'aperture. En effet, si nous considérons le triangle des voyelles cardinales,¹¹ nous nous apercevons qu'en vertu de la configuration asymétrique de l'appareil phonateur, la zone articuloire réservée aux antérieures (A-C) est nettement plus étendue que celle qui revient aux postérieures (B-D). Traduit en chiffres, le rapport est d'environ 4,1 à 2,5 en faveur des an-



⁹ Martinet 1938.

¹⁰ *Idem* 1938b, p. 33.

¹¹ D'après Chatterji 1921.

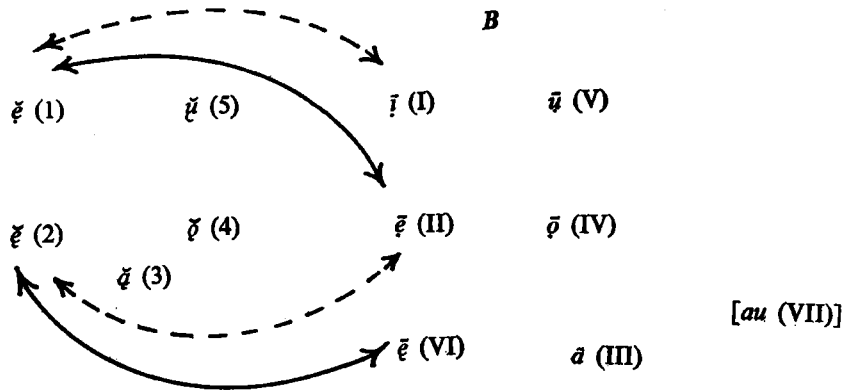
térieures, ce qui signifie que, pour un nombre égal de degrés d'aperture, l'espace dont disposent les voyelles postérieures se réduit à un peu plus de la moitié de celui qui revient aux antérieures.

Il est vrai que les effets de l'asymétrie ne se font guère sentir dans les systèmes pauvres en degrés d'aperture, l'espace plus réduit réservé à l'articulation des postérieures étant néanmoins suffisant pour maintenir la distance nécessaire entre deux, voire trois voyelles vélaires. Par contre, le danger de confusion devient réel dans les systèmes qui atteignent ou dépassent quatre degrés d'aperture. Ce fut le cas du latin vulgaire lorsque se manifesta la tendance à la simplification des diphtongues *ae* (VI) et *au* (VII) en *ē* (VI) et *ō* (VII), les voyelles résultantes devant s'incorporer au système des longues pour s'intercaler entre *ā* (III) et *ē* (II), d'une part, entre *ā* (III) et *ō* (IV), d'autre part. En effet, si l'incorporation d'une quatrième voyelle ne devait compromettre en aucune façon la distinction des antérieures, l'intégration d'une quatrième postérieure ne pouvait manquer de rencontrer la résistance imposée par la marge articulatoire plus restreinte de ces dernières. C'est donc l'asymétrie des organes de parole qui, en dernier lieu, explique pourquoi la monophthongaison de la diphtongue */ae/* a précédé celle de la diphtongue */au/* sur l'ensemble du territoire roman.

Le timbre ouvert de la nouvelle voyelle longue *ē* (VI) étant plus proche de la brève *ĕ* (2) que celui de sa corrélatrice fermée *ē* (II), la longue provenant de la diphtongue */ae/* devient la corrélatrice de la brève issue de la voyelle latine */ĕ/*: l'ancienne corrélation opposant */ĕ/* bref à */ē/* long, donc *ĕ* (2) à *ē* (II), se trouve remplacée par une corrélation nouvelle opposant les voyelles provenant de */ĕ/* bref et de la diphtongue */ae/*, donc *ĕ* (2) à *ē* (VI).

Comme *ē* (2) ne s'oppose plus directement à *ē* (II), *ī* (1) peut se relâcher en *ĕ* (1) de façon à devenir la brève de cette dernière: l'ancienne corrélation opposant */ĕ/* bref à */ē/* long, c'est-à-dire *ĕ* (2) à *ē* (II), est remplacée par une nouvelle corrélation opposant les voyelles provenant de */ī/* bref et de */ē/* long, c'est-à-dire *ĕ* (1) à *ē* (II).

A la suite de ces changements, le système vocalique du latin vulgaire est devenu:



C'est à partir de ce stade qu'il faut expliquer le vocalisme roumain, caractérisé par la conservation du timbre de /ü/, qui se confond avec /u/ en /u/, comme en roman insulaire, plutôt qu'avec /o/ en /o/, comme en roman occidental. En effet, ce traitement «divergent» apparaît comme normal si l'on admet que la disparition de la quantité s'est produite en Orient au moment où le système vocalique du latin vulgaire se trouvait au stade *B*, la confusion des corrélatives entraînée par la disparition de la quantité devant aboutir au système suivant:

<i>B'</i>	
<i>i</i> (I)	<i>u</i> (5, V)
<i>ē</i> (1, LL)	<i>o</i> (4, IV)
<i>ē</i> (2, VI)	<i>a</i> (3, III)
	/aʊ (VII)/

Fixé par la disparition de la quantité dans la Romania Orientale, ce système est celui qui se trouve à la base du vocalisme roumain. Il explique le relâchement de *i* (I) en *ē* (1), qui se confond avec *ē* (II) en *ē* (1, II), comme en roman occidental, aussi bien que le maintien du timbre de *ū* (5), qui se confond avec *ū* (V) en *u* (5, V), comme en roman insulaire. En partant du système latin vulgaire *B'*, *LĪGO* > *leg* à côté de *CRĒDO* > *cred* est aussi normal que *GŪLA* > *gură* à côté de *JŪRO* > *jur*.

Il faut pourtant remarquer que la monophthongaison de *ae* (VI) en *ē* (VI) a déséquilibré le système vocalique oriental ou «protoroumain» en introduisant dans la série antérieure un phonème dépourvu de corrélatif postérieur, la case de /o/ ouvert restant vide à cause de la résistance opposée par le système à la simplification de la diphtongue *aʊ* (VII). Ce déséquilibre peut expliquer la diphtongaison de /ē/ et /aē/, phénomène qui a rétabli l'équilibre en éliminant le phonème *ē* (2, VI) de la série antérieure pour ramener le système à trois degrés d'aperture:

<i>Roumain</i>	
<i>i</i> (I)	<i>u</i> (5, V)
<i>e</i> (1, II)	<i>o</i> (4, IV)
<i>a</i> (3, III)	/aʊ (VII)/

Les voyelles centrales /ă/ et /î/ à part, ce système est celui du roumain actuel: *i* (*FĪLUM* > *fir*), *e* (*LĪGO* > *leg* et *CRĒDO* > *cred*), *a* (*CĀDO* > *cad* et *FRĀTREM* > *frate*), *o* (*NŌDUM* > *nod* et *LŌCUM* > *loc*) et *u* (*GŪLA* > *gură* et *JŪRO* > *jur*). A noter la diphtongaison de *ē* (2, VI) en /ie/: *HĒRI* > *ieri* et *HAEDUM* > *ied*.

Arrêté dans son évolution par la disparition de la quantité en roman insulaire (sarde et corse) d'abord, en roman oriental (roumain) ensuite, le vocalisme du latin vulgaire continuait son évolution en roman occidental où, comme Meyer-Lübke¹² et Pogatscher¹³ l'ont montré, la quantité n'est disparue que très tard. On s'attendrait à ce que les changements qui ont déjà la série antérieure atteignent maintenant la série postérieure: la simplification de la diphtongue *aʊ* (VII) en

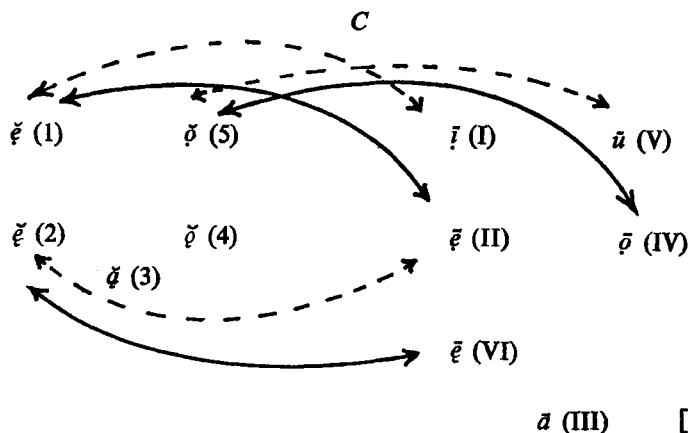
¹² Meyer-Lübke *l.c.*

¹³ Pogatscher *l.c.*

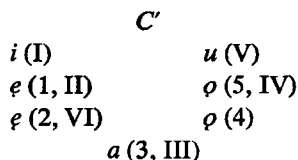
$\bar{o}$ (VII), qui devrait devenir la longue d' $\bar{o}$ (4), et le relâchement d' $\bar{u}$ (5) en $\bar{o}$ (5), qui devrait devenir la brève d' $\bar{o}$ (IV). L'examen des systèmes vocaliques occidentaux révèle pourtant que, si le relâchement de la voyelle brève a effectivement eu lieu, par contre, la simplification de la diphtongue ne s'est pas produite. Explicable dans la Romania Orientale où la disparition précoce de la quantité a arrêté l'évolution normale du système en confondant les longues et les brèves avant que /au/ ait pu se simplifier en / $\bar{o}$ /, la conservation de la diphtongue soulève des difficultés en Occident, où la quantité vocalique s'est conservée jusqu'au VI^e siècle.

La meilleure explication de cette conservation anormale nous semble être fournie par la théorie des deux Romanias formulée par von Wartburg:¹⁴ le caractère plus «urbain», «soigné», «littéraire» du latin occidental a ralenti la simplification de la diphtongue *au* (VII), dont la prononciation réduite était considérée «vulgaire».

Si l'influence des facteurs socio-linguistiques peut éviter la fusion de deux phonèmes successifs, elle ne saurait empêcher le relâchement d'une réalisation brève lorsqu'il n'entraîne aucune confusion dans le système: l'ancien $\bar{u}$ (5) est donc passé à $\bar{o}$ (5) qui est devenu la brève d' $\bar{o}$ (IV), comme suit:



Le franco-provençal à part, c'est au stade C qu'il faut situer la disparition de la quantité vocalique dans la Romania Occidentale. En effet, la confusion des longues et des brèves devait aboutir à un système qui justifie pleinement la confusion de / $\bar{u}$ / et / $\bar{o}$ / en roman occidental:



¹⁴ von Wartburg 1936, 1939 et 1946.

C'est le système à quatre degrés d'aperture *C* qui se trouve à la base des systèmes vocaliques français, provençal, italien septentrional et espagnol.

C'est bien à partir de ce stade que le *français* a acquis plus tard de nouvelles corrélations de longueur vocalique, dont nous examinerons les conséquences dans les chapitres suivants.

Tout comme le roumain, l'*espagnol* a eu recours à la diphtongaison pour revenir à un système à trois degrés d'aperture. Mais tandis que le système proto-roumain ne présentait un quatrième degré d'aperture que dans la série antérieure, *e* (2, VI), le proto-roman occidental en présentait un aussi dans la série postérieure, *o* (4), ce qui explique pourquoi les diphtongaisons roumaines n'ont atteint que les voyelles provenant de /*ě*/ et /*aě*/, tandis que les diphtongaisons espagnoles ont affecté également les descendants de /*ō*/ . Par des moyens un peu différents, l'espagnol a abouti à un système vocalique similaire au roumain:

<i>Espagnol</i>	
<i>i</i> (I)	<i>u</i> (V)
<i>e</i> (1, II)	<i>o</i> (5, IV)
<i>a</i> (3, III)	

C'est le système vocalique de l'espagnol moderne: *i* (AMICUM > *amigo*), *e* (PĪLUM > *pelo* et CĒRA > *cera*), *a* (PĀTREM > *padre* et MĀTREM > *madre*), *o* (GŪLA > *gola* et AMŌREM > *amor*) et *u* (MŪRUM > *muro*). A noter la diphtongaison de *e* (1, II) en /*je*/: TĒRRA > *tierra* et CAELUM > *cielo*, et celle de *ō* (4) en /*ue*/: NŌVUM > *nuevo*.

Certains parlers occitans ont abouti eux aussi à un système à trois degrés d'aperture, mais le quatrième a été éliminé par la palatalisation de /*u*/ en /*y*/ dans la série postérieure, par la centralisation de /*e*/ dans la série antérieure. Voici, par exemple, le système vocalique du parler gascon des Landes:¹⁵

<i>Occitan (Landes)</i>		
<i>i</i> (I)	<i>y</i> (5)	<i>u</i> (5, IV)
<i>e</i> (2, IV)	<i>a</i> (1, II)	<i>o</i> (4)
<i>a</i> (3, III)		

Remarquons que les idiomes romans qui sont passés d'un système à quatre degrés d'aperture à un système à trois degrés, le roumain, l'espagnol et l'occitan des Landes, sont tous caractérisés par l'absence de la quantité vocalique compensée par l'accent libre à valeur phonologique.

La situation est moins nette en *italien* où la ligne Spezia-Rimini, qui sépare la Romania Orientale de la Romania Occidentale, coupe l'Italie en deux zones dis-

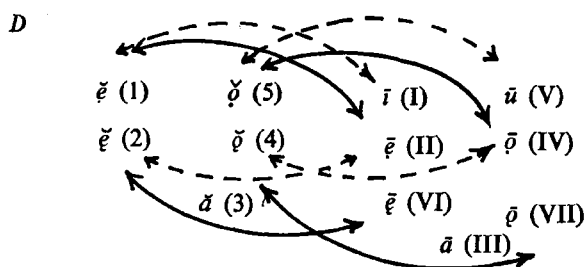
¹⁵ D'après Dengler 1934.

tinctes. Se trouvant dans la zone orientale, où la disparition de la quantité s'est produite avant la monophthongaison, les parlers de l'Italie méridionale devraient conserver /au/. L'Italie septentrionale, en revanche, qui appartient à la zone occidentale, devrait normalement simplifier la diphtongue, car la quantité vocalique s'est conservée plus longtemps à l'Ouest. Mais le caractère plus «soigné» de la prononciation occidentale a empêché la monophthongaison, comme dans les autres idiomes de cette zone.

Si l'on considère que le vocalisme de certains parlers du Sud de la péninsule est identique à celui des parlers sardes et corses,¹⁶ il faut supposer qu'entre les parlers méridionaux de caractère «insulaire» identifiés par Rohlfs et les parlers septentrionaux de type «occidental», il existe des parlers caractérisés par un vocalisme de type «oriental».¹⁷

Le *franco-provençal* est probablement le parler roman qui a conservé la quantité vocalique le plus longtemps, car c'est bien cette région qui atteste l'évolution la plus avancée du système vocalique du latin vulgaire.

En effet, la confusion corroborée par la diphtongaison de /au/ et /ō/ en /uo/ suggère que la disparition de la quantité vocalique ne s'est produite en franco-provençal qu'après la simplification de la diphtongue. La voyelle résultante, /ō/, est naturellement devenue la longue de la brève /ō/, avec laquelle elle s'est confondue lors de la disparition de la quantité, ainsi que l'atteste leur diphtongaison ultérieure en /uo/. Cette simplification achève, dans la série postérieure, les changements qui ont d'abord affecté la série antérieure: la simplification /au/ > /ō/ et le relâchement /ū/ > /o/ font maintenant pendant à la simplification /aε/ > /ē/ et au relâchement /ī/ > /e/, de sorte que dans la seule région de la Romania où la disparition très tardive de la quantité ait permis la simplification de la diphtongue /au/, le système vocalique latin vulgaire se présentait de la manière suivante:



¹⁶ Rohlfs 1932b, pp. 32-34; Lausberg 1939 pp. 81-86.

¹⁷ Une confirmation assez surprenante de cette hypothèse nous est apportée par le chapitre consacré à la voyelle /e/ dans Meyer-Lübke 1900-6, d'où l'on peut conclure que les dialectes logudorien et campidanien (centre et sud) relèvent du schéma A, lorsque les dialectes galluriens (nord-est relèvent du schéma B. Voir aussi Lausberg 1939, carte p. 260, avec une zone A', à la limite des provinces de Calabre et de Basilicata, et contigue au nord, une zone B'. Inversement, le dialecte roumain le plus occidental, l'istroroumain, n'appartient pas à la zone B', mais à la zone C' ainsi que l'atteste Deanovic (1952), qui cite *oŭla* > *gula*, *lŭna* > *louna*.

C'est au stade *D* qu'il faut situer la disparition de la quantité vocalique dans cette région, la confusion des longues et des brèves devant aboutir à un système «proto-franco-provençal» qui justifie pleinement la confusion de la diphtongue /au/ avec la voyelle brève /ø/, dont la diphtongaison en /uo/ caractérise ces parlers:

D'

<i>i</i> (I)	<i>u</i> (5)
<i>e</i> (1, II)	<i>o</i> (5, IV)
<i>e</i> (2, VI)	<i>o</i> (4, VII)

a (3, III)

Ce système, qui est celui du franco-provençal, se laisse aisément identifier dans le lexique de Duraffour: *i* (FĪLUM > *fi*), *e* (PĪLUM > *pai* et SĒRA > *sai*), *ɛ* (PĒDEM > *pía* et CAELUM > *síar*), *a* (PĀTREM > *par* et MĀTREM > *mar*), *o* (MŌLA > *muala* et AURA > *uara*), *ɔ* (LŪPUM > *lau* et ŌLLA > *aula*) et *u* (MŪLA > *mula*).¹⁸

Il ressort de notre exposé qu'afin d'expliquer les systèmes vocaliques des divers idiomes romans, il faut commencer par distinguer les trois phases qui marquent l'histoire du vocalisme latin:

- (1) une phase *latine* caractérisée exclusivement par la quantité;
- (2) une phase *préromane* caractérisée par la coexistence de la quantité et du timbre;
- (3) une phase *romane* caractérisée exclusivement par le timbre.

Il faut ensuite déterminer les conditions qui ont commandé le passage d'une phase à l'autre, surtout de la phase préromane à la phase romane proprement dite. Le phénomène qui se trouve à la base de ce changement de structure prosodique a été la disparition de la quantité: le système vocalique du latin vulgaire évoluant de façon plus ou moins homogène sur l'ensemble du territoire roman, la disparition de la quantité devait mettre un terme à cette évolution et «fixer» les systèmes vocaliques romans en confondant les brèves et les longues corrélatives. Effectuée cependant sous l'influence de langues de substrat différentes, la disparition de la quantité ne s'est pas produite simultanément, mais par étapes successives, suivant les régions. Trois étapes fondamentales se dégagent de cet examen:

(1) un premier stade où les brèves s'opposent normalement aux longues de même timbre (schéma *A*): la disparition précoce de la quantité a fixé ce stade dans le système «protoroman insulaire» (schéma *A'*) représenté par le vocalisme sarde et corse;

(2) un deuxième stade où certains changements atteignent la série antérieure, la simplification de la diphtongue /ae/ en /ɛ/ et le relâchement de la voyelle brève

¹⁸ D'après Duraffour 1941.

/ĩ/ en /e/ (schéma *B*) représenté par le vocalisme roumain et, probablement, par le vocalisme de certains parlers italiens méridionaux;

(3) un troisième stade où les changements qui avaient affecté la série antérieure atteignent également la série postérieure, la simplification de la diphtongue /au/ en /o/ et le relâchement de la voyelle /ũ/ en /o/ (schéma *D*): la disparition tardive de la quantité a fixé ce stade dans le système, «protoroman occidental» (schéma *D'*), dont le représentant par excellence est le franco-provençal.

Ce dernier système devrait être représenté par les autres idiomes occidentaux, mais pour des raisons qui tiennent au caractère plus conservateur du latin occidental, la diphtongue postérieure a résisté à la simplification, de sorte que les vocalismes italien septentrional, francien, provençal et espagnol représentent un stade intermédiaire (schéma *C*) caractérisé par la conservation de /au/ comme en roumain, et par le relâchement de /ũ/ en /o/, comme en franco-provençal (schéma *C'*).

On voit pourquoi il est difficile d'expliquer le vocalisme des différentes langues romanes en partant indistinctement du système latin vulgaire *A*. A l'exception du domaine sarde et corse, où la disparition précoce de la quantité a fixé en *A'* le vocalisme d'origine, il faut intercaler les stades *B*, *C* et *D* que la disparition successive de la quantité convertit en systèmes protoromans, valables chacun pour une région déterminée: *B'* pour le roumain et pour certains parlers italiens méridionaux, *C'* pour l'italien septentrional, le francien, le provençal et l'espagnol, et *D'* pour le franco-provençal. Bien qu'elle confirme dans ses lignes essentielles la théorie des deux Romanias de von Wartburg, cette interprétation suggère qu'en matière de vocalisme, il faudrait parler de trois, voire quatre Romanias, à partir de la plus conservatrice représentée par le sarde et le corse et jusqu'à la plus novatrice représentée par le francien et surtout par le franco-provençal.

Notre théorie de la genèse des systèmes vocaliques romans suggère, d'autre part, que la conception courante opposant le sarde, comme l'idiome roman le plus conservateur, au francien, comme le plus novateur, devrait être renversée sur un point très fondamental. En effet, ces caractérisations ne sont valables que dans la mesure où la disparition précoce de la quantité a fixé en roman insulaire un stade plus *ancien* du vocalisme latin vulgaire, tandis que sa disparition tardive a fixé en roman occidental un stade plus *récent*. Mais à considérer les systèmes vocaliques sous l'angle évolutif, du point de vue du phénomène qui a cristallisé leur structure, c'est l'inverse qui est plutôt vrai. En effet, c'est bien le francien (et, à plus forte raison, le franco-provençal)¹⁹ qui devrait être caractérisé comme l'idiome le plus «conservateur» dans la mesure où c'est lui qui a conservé le plus longtemps la quantité vocalique, tandis que le sarde apparaît comme le plus «novateur» dans la mesure où il a été le premier à abandonner la quantité.

¹⁹ Comme nous venons de le voir, c'est en franco-provençal que l'évolution a été poussée le plus loin, la diphtongue /au/ se simplifiant en /o/, qui se confond avec sa brève /ɔ/, et les deux se diphtonguent par la suite en /uo/.

II

LES CORRÉLATIONS DE LONGUEUR VOCALIQUE DANS LES PARLERS GALLOROMANS SEPTENTRIONAUX

Les parlers galloromans septentrionaux se distinguent essentiellement des parlers méridionaux par le traitement des voyelles longues:¹ tandis que le provençal les conserve plus ou moins intactes, le francien les diphtongue.

Mais ainsi que l'ont montré Sweet,² Passy,³ Fouché⁴ et Richter⁵ entre autres, les diphtongaisons franciennes n'affectent généralement que les voyelles longues. Sans trop donner de précisions, les romanistes qui ont abordé le problème, Schuchardt,⁶ Grandgent,⁷ Ford,⁸ Salverda de Grave,⁹ Richter,¹⁰ etc., ont explicitement admis ou implicitement postulé le caractère long des voyelles atteintes par la diphtongaison.

Si Meillet,¹¹ Dauzat¹² et von Wartburg¹³ ont insisté sur le rôle joué par le bilinguisme franco-galloroman dans le développement du francien, le dernier semble être le seul à avoir attiré l'attention sur l'influence décisive qu'a pu exercer le germanique sur la quantité des voyelles galloromanes.¹⁴ Il est vrai que certains linguistes doutent encore de la réalité de cette influence dans la formation des parlers galloromans septentrionaux.¹⁵ Or, nous trouvons justement dans la répartition géographique du phénomène qui fait l'objet de ce chapitre, la création de

¹ Nous voulons parler ici de voyelles «libres». En comparant les langues romanes avec le latin classique, les romanistes n'ont employé les termes «brèves» et «longues» que pour les voyelles de ce dernier; pour des raisons pédagogiques, ils ont dû se servir de termes différents, «entravées» et «libres» pour désigner les brèves et les longues romanes qui ont réapparu vers le VI^e siècle.

² Sweet 1874, p. 21.

³ Passy 1890, 456 et 474.

⁴ Fouché 1927.

⁵ Richter 1911, p. 115.

⁶ Schuchardt 1900-6, 322 et 333.

⁷ Grandgent 1907, p. 77.

⁸ Ford 1927, pp. 152-63.

⁹ Salverda de Grave 1928.

¹⁰ Richter *l.c.*

¹¹ Meillet 1938, 90-8.

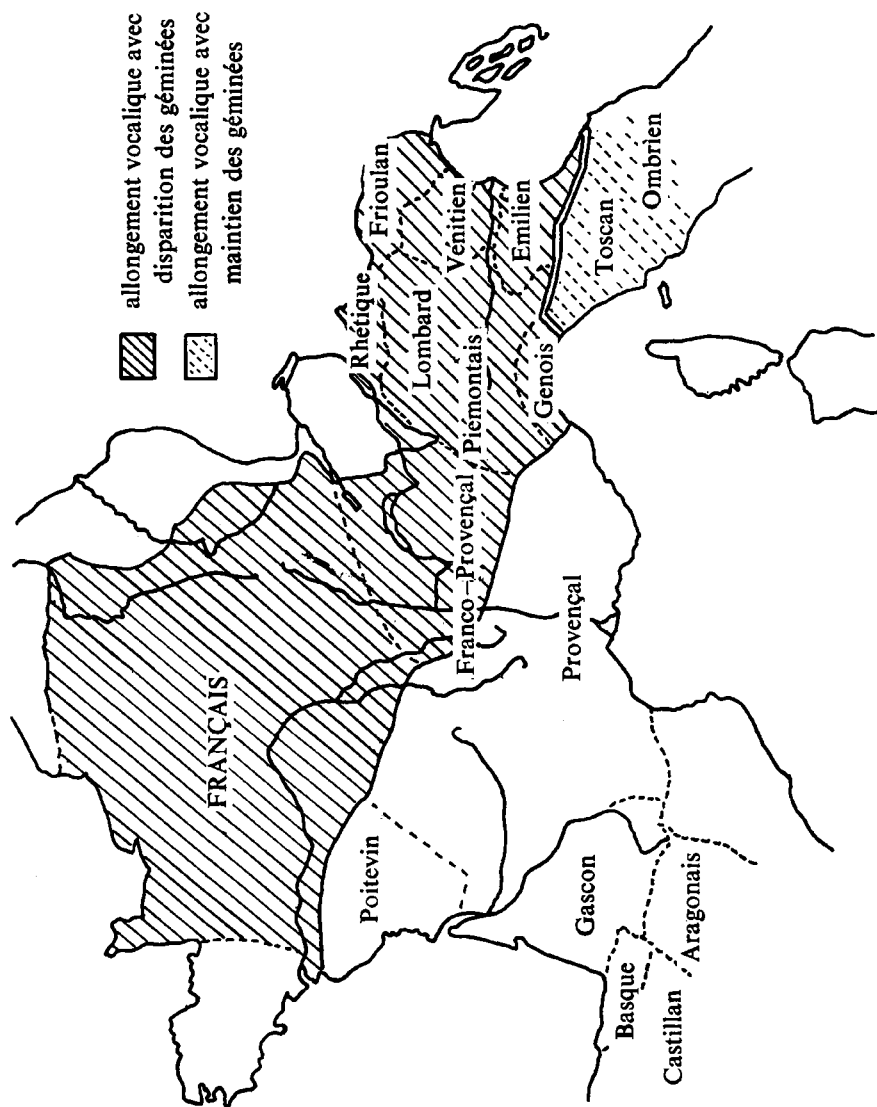
¹² Dauzat 1930, p. 13 et 1937, p. 267.

¹³ von Wartburg 1946, p. 62.

¹⁴ *Idem l.c.*

¹⁵ Brun 1936, p. 165.

CARTE NO. I



CARTE NO. 1. Les idiomes romans ayant acquis de nouvelles corrélations de longueur vocalique sous l'influence du germanique, d'après von Wartburg 1939.

nouvelles corrélations de longueur vocalique, une preuve concluante de la justesse de la thèse soutenue par von Wartburg.

En effet, si nous traçons la carte des idiomes romans qui confirment l'existence de différences quantitatives par un traitement différent des voyelles libres (longues) et entravées (brèves): le francien, le franco-provençal et les parlers de l'Italie septentrionale (piémontais, lombard, vénitien, émilien et toscan), on s'aperçoit qu'ils forment une bordure continue autour du germanique (voir Carte No. 1). Dans ces conditions, il nous paraît difficile de contester l'existence d'un rapport entre le phénomène et sa répartition, donc de rejeter la thèse qui attribue l'acquisition des nouvelles corrélations de longueur vocalique romanes à l'influence d'un superstrat de langues germaniques connaissant l'utilisation linguistique des oppositions quantitatives des voyelles.

Dans les paragraphes suivants, nous nous emploierons à définir le mécanisme d'une influence dont le résultat a été l'acquisition de corrélations vocaliques dans les parlers du Nord de la Gaule. Mais avant d'aborder ce problème, il est utile de distinguer entre *quantité phonétique* et *quantité phonologique*, afin d'éviter la confusion aussi fâcheuse que courante entre voyelles phonétiquement longues et voyelles phonologiquement longues. Cette distinction synchronique implique une distinction diachronique entre *allongement phonétique* et *phonologisation de longueur phonétique*, qui dissocie le phénomène en deux phases successives:

(1) une première phase consiste en l'allongement de certaines voyelles et aboutit à la création de variantes combinatoires en distribution complémentaire avec les réalisations normales;

(2) une seconde phase consiste en la phonologisation des variantes combinatoires allongées et aboutit à la création de nouveaux phonèmes longs qui s'opposent aux réalisations normales implicitement devenues phonèmes brefs.

Examinons dans cette perspective la création des voyelles longues dans les parlers du Nord de la Gaule. Ayant confondu les longues et les brèves corrélatives du latin classique, le latin vulgaire ignorait les oppositions de longueur vocalique, mais connaissait en échange les oppositions de longueur consonantique: ignorant les oppositions de voyelle brève à voyelle longue du type *āta*:*āta* ou *āla*:*āla*, il exploitait en échange les oppositions de consonne simple à consonne géminée du type *ata*:*atta* ou *ala*:*alla*. Ces deux traits connexes sont à retenir, car c'est en substituant les corrélations de longueur vocalique de type francien aux corrélations de longueur consonantique de type roman que fut amorcée la seconde phase du phénomène, la phonologisation des variantes combinatoires.

Les corrélations de longueur consonantique étaient menacées de neutralisation par la tendance à la simplification des géminées: *-tt-* et *-ll-* devenant *-t-* et *-l-*, les oppositions du type *-t-*:*-tt-* et *-l-*:*-ll-* devaient se confrondre en *-t-*:*-t-* et *-l-*:*-l-*. Or, à la suite d'une tendance de phonétique générale,¹⁶ les réalisations vocaliques

¹⁶ Le même phénomène se produit en italien moderne, par exemple.

en position tonique libre ont accusé un net allongement. Il s'agissait pourtant d'un phénomène strictement phonétique n'affectant pas les réalisations indépendamment de leur environnement syntagmatique ou prosodique, mais uniquement celles qui se trouvaient à la fois sous accent et en position non-entravée. Comme les réalisations qui ne remplissaient pas ces conditions restaient inchangées, chaque phonème vocalique devait acquérir, à côté de sa réalisation normale en position atone et entravée, une seconde variante allongée en position tonique libre. C'est ainsi que les oppositions *ata : atta* ou *ala : alla* devinrent phonétiquement *āta : ātta* ou *āla : ālla*. A noter pourtant que les oppositions de voyelle longue à voyelle brève n'étaient pourvues d'aucune valeur distinctive à ce stade, les paires en question étant toujours distinguées par les oppositions consonantiques *simple : gémignée*.

Du point de vue linguistique, il est important de savoir quand et comment les sujets ont commencé à distinguer les termes au moyen des oppositions de longueur vocalique, et de préciser les conditions dans lesquelles les variantes allongées sont devenues des phonèmes indépendants. Or c'est justement dans l'utilisation des différences quantitatives conditionnées que le germanique a pu jouer un rôle décisif. En effet, on admet au moins pour les classes dirigeantes une période de bilinguisme franco-galloroman dans le nord de la Gaule à partir du VI^e siècle. Or, les idiomes germaniques de la région utilisaient à fond les différences de longueur vocalique pour distinguer les termes. C'est pourquoi les germanophones devaient être très sensibles aux différences quantitatives entre les réalisations normales et allongées des voyelles franciennes, différences qui, en vue de leur caractère automatique, donc inconscient, échappaient aux autochtones.

Il n'est donc guère surprenant qu'au lieu de distinguer les oppositions du type *āta : ātta* ou *āla : ālla* par la longueur consonantique (-t- : -tt-) comme le faisaient les galloromans, les Francs les aient distinguées par la longueur vocalique (*ā- : ā-*), comme ils avaient l'habitude de le faire dans leur langue maternelle. La nécessité de remplacer les corrélations compromises par la tendance à la simplification des gémignées a trouvé ainsi un appui inespéré dans l'état de bilinguisme qui régnait à l'époque et, qui a facilité la propagation d'une interprétation étrangère de la réalité linguistique autochtone. La quantité vocalique ayant remplacé la quantité consonantique comme trait pertinent, le caractère simple ou gémigné de la consonne devint à son tour trait combinatoire: lorsqu'auparavant c'était la voyelle qui s'allongeait devant consonne simple, c'est la consonne qui s'allonge maintenant après voyelle brève. La valeur distinctive s'étant ainsi reportée sur la quantité vocalique, les gémignées deviennent redondantes sur le plan de la signification et le système n'oppose plus de résistance à leur simplification: *ātta* ou *ālla* se réduisent à *āta* ou *āla* et les oppositions *āta : ātta* ou *āla : ālla* se simplifient en *āta : āta* ou *āla : āla*.

L'interprétation fonctionnelle du phénomène justifie donc pleinement la thèse de certains romanistes allemands comme Brink¹⁷ ou Weerenbeck,¹⁸ qui supposent

¹⁷ Brink 1879.

¹⁸ Weerenbeck 1933, p. 252.

l'existence d'oppositions de longueur vocalique en ancien français, et surtout la thèse de von Wartburg,¹⁹ qui explique leur apparition par l'influence germanique exercée pendant la période de bilinguisme franco-galloroman à partir du VI^e siècle.

Il s'ensuit que le système vocalique auquel le francien avait abouti par la confusion des longues et des brèves:

Protoroman occidental

<i>i</i> (I)	<i>u</i> (V)	
<i>e</i> (1, II)	<i>ø</i> (5, IV)	
<i>ɛ</i> (2, VI)	<i>ɔ</i> (4)	
	<i>a</i> (3, III)	<i>/aʊ</i> (VII)/

s'est dédoublé par l'acquisition de nouvelles corrélations de longueur en:

Francien

<i>ī</i> (1)	<i>ū</i> (7)	<i>ī</i> (I)	<i>ū</i> (VII)
<i>ē</i> (2)	<i>ō</i> (6)	<i>ē</i> (II)	<i>ō</i> (VI)
<i>ĕ</i> (3)	<i>ĕ</i> (5)	<i>ē</i> (III)	<i>ō</i> (V)
	<i>ā</i> (4)		<i>ā</i> (IV)

Le système vocalique du franco-provençal, qui a connu les mêmes diphtongaisons que le francien,²⁰ a lui aussi dédoublé le système vocalique occidental *D'* (v. p. 41), la seule différence entre les deux provenant du fait qu'à l'époque de la disparition de la quantité, la diphtongue */aʊ/* se maintenait encore en francien, alors qu'elle s'était déjà simplifiée en proto-franco-provençal. Les distinctions de quantité vocalique se sont d'ailleurs conservées jusqu'à nos jours dans les parlers franco-provençaux de Vaux²¹ et d'Hauteville,²² comme le confirme le maintien des réalisations consonantiques géminées après les voyelles brèves.

¹⁹ von Wartburg *l.c.*

²⁰ Duraffour 1941.

²¹ Martinet 1939, p. 1.

²² Duraffour *l.c.*

III

LE TRAITEMENT DES VOYELLES LONGUES DANS LES PARLERS GALLOROMANS SEPTENTRIONAUX

L'évolution du système vocalique des parlers du nord de la Gaule est caractérisée par le développement des voyelles longues, qui se diphtonguent ou changent, par opposition aux voyelles brèves qui disparaissent ou se maintiennent sous forme réduite ou amoindrie.

Le traitement des voyelles longues distingue essentiellement les parlers gallo-romans septentrionaux des parlers méridionaux, comme le résument les exemples suivants:¹

<i>Latin</i>	<i>Provençal</i>	<i>Francien</i>
CANTARE	cantar	chanter
CÔR	cōr	cuor
MĒL	mēl	miel
FLÔRE	flōr	flour
TĒLA	tēla	teile
CAUSA	causa	chose

On s'aperçoit qu'en francien, la voyelle /a/ passe à /e/ dans les mêmes conditions que les voyelles ouvertes et fermées qui se diphtonguent: en position tonique libre. Ce parallélisme soulève la question du rapport entre le changement /a > e/ et les diphtongaisons /ō > uo/, /ē > ie/, /o > ou/ et /e > ei/. L'hypothèse généralement admise, selon laquelle il s'agirait au fond du même phénomène, se trouve renforcée par le traitement de /a/ long devant nasale, qui suggère l'intermédiaire d'une diphtongaison: /a > aɛ > e/.²

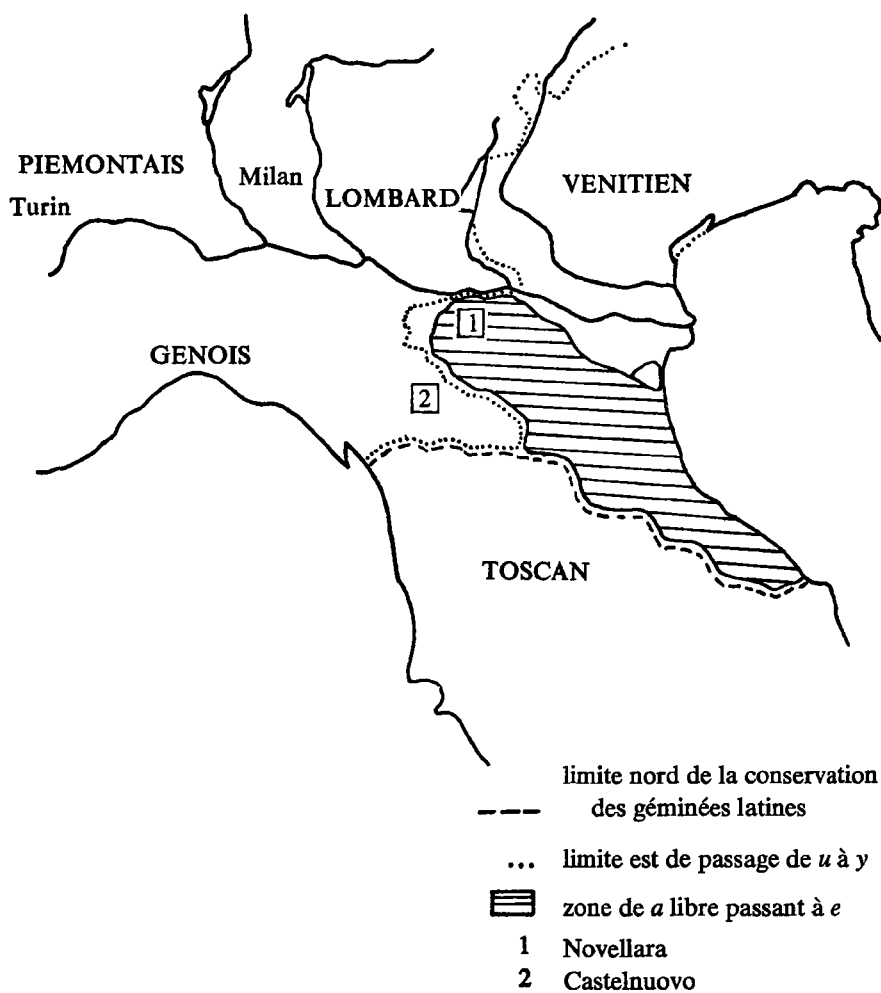
Malgré la similarité des phénomènes (diphtongaisons) et des facteurs prosodiques et syntagmatiques qui les régissent (tonicité et absence de l'entrave), leur conditions systématiques restent mal éclaircies. Nous les examinerons afin de montrer qu'il s'agit en dernier lieu de phénomènes différents, l'un gouverné par la nécessité de sauvegarder les oppositions utiles, l'autre par la tendance à maintenir l'équilibre des systèmes phonologiques.

Fidèles au principe de comparaison structurale qui exige que les phénomènes

¹ von Wartburg 1946, p. 57.

² Bourciez 1930 et 266b, ex. MANU(M) > main.

CARTE NO 2.



CARTE NO. 2, Les parlers italiens accusant le passage de /a/ long libre à /e/, reconstituée à l'aide de Malagoli 1911 et 1934 et Jasberg et Jud 1928-40.

comparés soient envisagés dans le cadre des systèmes qui les régissent, nous étudierons la structure du système vocalique francien par rapport à celle de certains parlers qui accusent des changements analogues, dans l'espoir de déceler les similarités et différences systématiques susceptibles d'éclairer le rapport profond qui unit l'effet à ses causes.

Nous avons vu que l'apparition des corrélations de longueur vocalique est venue à temps pour suppléer à la défaillance des corrélations de longueur consonantique menacées par la simplification des géménées.³ Or, il est frappant de constater que certains parlers italiens situés au nord de la ligne Spezia-Rimini, qui font passer /a/ à /e/, ont perdu leurs corrélations de longueur consonantique en simplifiant eux aussi les géménées. En effet, la ligne Spezia-Rimini, qui sépare la Romania occidentale de la Romania orientale,⁴ est en même temps la frontière de la zone de conservation des géménées: elles se simplifient au nord de cette ligne, mais se conservent au sud. Qui plus est, les parlers situés dans la zone de disparition des corrélations de longueur consonantique ont acquis les mêmes corrélations de longueur vocalique que les parlers franciens: dans cette région aussi, la simplification des géménées s'accompagne de la création de nouvelles voyelles longues.

Il est intéressant de noter que la structure des systèmes vocaliques des parlers situés dans cette zone n'est pas toujours la même: l'isoglosse de la palatalisation de /u/ coupe en deux une région autrement homogène, les parlers situés à l'est, dans la zone /y/, conservent /a/ long inchangé, lorsque les parlers situés à l'ouest dans la zone /u/, le font passer à /e/ (v. Carte No. 2, ligne pointillée). En nous appuyant sur les excellentes descriptions de Malagoli, nous avons choisi le parler de Castelnuovo del Monte pour représenter la zone caractérisée par la palatalisation de /u/ et la conservation de /a/,⁵ le parler de Novellara pour représenter la zone caractérisée par la conservation de /u/ et la palatalisation de /a/.⁶

En vue de ce qui a été établi dans les chapitres précédents, le vocalisme des parlers situés dans la zone de Castelnuovo devrait correspondre au galloroman méridional, qui palatalise /u/ mais conserve /a/, tandis que les parlers situés dans la zone de Novellara devraient correspondre au galloroman septentrional, qui conserve /u/ à l'époque ancienne mais palatalise /a/:

<i>Novellara</i>		<i>Castelnuovo</i>		
<i>i</i> (I)	<i>u</i> (V)	<i>i</i> (I)	<i>y</i> (5)	<i>u</i> (5, IV)
<i>e</i> (1, II)	<i>o</i> (5, IV)	<i>e</i> (5, IV)		
<i>e</i> (2, VI)	<i>o</i> (4)	<i>e</i> (2, VI)	<i>o</i> (4)	
<i>a</i> (3, III)	[<i>au</i> (VII)]	<i>a</i> (3, III)		[<i>au</i> (VII)]

³ V. chap. II.

⁴ von Wartburg 1936.

⁵ Malagoli 1934.

⁶ *Idem* 1911.

Lorsque les gémínées se simplifient, ces parlers acquièrent de nouvelles corrélatiions de longueur vocalique et les deux systèmes se dédoublent en un système de brèves et un système de longues:

<i>Novellara</i>				<i>Castelnuovo</i>			
ĩ (1)	ũ (7)	ī (I)	ū (VII)	ĩ (1)	ỹ (7)	ü (6)	ī (I) ỹ (VII) ū (VI)
ē (2)	ō (6)	ē (II)	ō (VI)	ē (2)			e (II)
ĕ (3)	ȝ (7)	ĕ (III)	ȝ (V)	ĕ (3)		ȝ (5)	ĕ (III) ȝ (V)
ā (4)		ā (IV)		ā (4)			ā (IV)

Préservée par la prononciation soignée du latin occidental, la diphtongue *au* (VII) tendait néanmoins à se comporter comme phonème unique long et à s'intégrer au système des longues entre *a* (IV) et *o* (V), conformément à son degré d'aperture. Mais à la suite du comportement différent de la voyelle /u/, palatalisée à Castelnuovo mais conservée à Novellara, les conditions structurales ne sont plus les mêmes, ce qui nous permet d'observer des réactions différentes.⁷

A Castelnuovo, la palatalisation /u > y/ avait réduit d'une unité les phonèmes de la série postérieure, de sorte que le système des longues présentait un phonème antérieur dépourvu de pendant postérieur: en face d'*ē* (II) et *ĕ* (III), il n'y avait qu'*ō* (V). Étant donné ce déséquilibre, l'incorporation de la diphtongue monophonématisée *au* (VIII) a été utilisée par la langue afin de reconstituer un nouvel équilibre: inséré entre *ā* (IV) et *ō* (V), *au* (VIII), qui tend d'ailleurs à se réduire à *ȝ* (VIII) exerce une certaine pression sur *o* (V), qui maintient sa distinction en se fermant en *ȝ* (V) d'autant plus aisément qu'en passant à *ū* (VI), l'ancien *ȝ* (5, IV) a initié le mouvement fermant pour occuper la case de fermeture maxima vidée par la palatalisation de l'ancien *u* (V) et *y* (5), de la manière suivante:

<i>Castelnuovo</i>		
ī (I)	ỹ (VII)	ū (VI)
ē (II)		ō (V)
ĕ (III)		<i>au</i> (VIII)
	ā (IV)	

La situation était différente à Novellara, où la voyelle la plus fermée, *ū* (VII), ne s'était pas déplacée vers l'avant et *ȝ* (VI) n'avait pas suivi le mouvement en occupant sa case vide, de sorte que le système des voyelles longues présentait dans la série postérieure autant de phonèmes que dans la série antérieure. L'insertion de la diphtongue monophonématisée *au* (VIII) entre *ā* (IV) et *ȝ* (V) devait donc déséquilibrer le système en y ajoutant un phonème postérieur dépourvu de corrélatif antérieur:

⁷ Influence plus tardive que dans le nord de la Gaule.

Novellara

$\bar{i}$ (I)	$\bar{u}$ (VII)
$\bar{e}$ (II)	$\bar{o}$ (VI)
$\bar{\epsilon}$ (III)	$\bar{\phi}$ (V)
	$a\mu$ (VIII)

 $\bar{a}$ (IV)

La palatalisation de $\bar{a}$ (IV) dans les parlers de cette zone est donc à interpréter comme le rétablissement de l'équilibre systématique compromis à la suite de l'incorporation d'un nouveau phonème long, la diphtongue monophonématique $a\epsilon$ (IV) devenant le pendant antérieur de la diphtongue monophonématisée postérieure $a\mu$ (VIII):

Novellara

$\bar{i}$ (I)	$\bar{u}$ (VII)
$\bar{e}$ (II)	$\bar{o}$ (VI)
$\bar{\epsilon}$ (III)	$\bar{\phi}$ (V)
$a\epsilon$ (IV)	$a\mu$ (VIII)

En comparant le développement des systèmes vocaliques dans les parlers des deux zones, on voit mieux pourquoi /a/ s'est palatalisé à Novellara et conservé à Castelnovo, on comprend pourquoi les deux systèmes ont réagi de manière différente à la monophonématisation de la diphtongue /a μ /: la palatalisation de /u/ explique le maintien de /a/ à Castelnovo, le maintien de /u/ justifie la palatalisation de /a/ à Novellara. En effet, le nouveau phonème postérieur devait s'encadrer dans un système *déséquilibré* dans les parlers représentés par Castelnovo, lorsqu'il s'intégrait dans un système *équilibré* dans les parlers représentés par Novellara: l'incorporation d'une nouvelle unité phonologique postérieure rétablissait l'équilibre compromis par la palatalisation de /u/ à Castelnovo, lorsqu'elle créait à Novellara un déséquilibre qui devait être compensé par le déplacement de /a/ vers l'avant. A Castelnovo, le nouveau phonème /a μ / devait être attiré vers la case vide dégagée par la palatalisation de /u/ afin d'opposer le même nombre de pendants postérieurs aux phonèmes antérieurs longs $\bar{e}$ (II) et $\bar{\epsilon}$ (III). Par contre, à Novellara, la résistance qu'opposait une série postérieure dont les degrés d'aperture n'avaient pas été réduits, devait diriger /a/ vers l'avant afin d'y créer un pendant antérieur au phonème postérieur résultant de la simplification de /a μ /. Il faut y ajouter la moindre résistance opposée par les antérieures en vertu de la marge d'articulation

supérieure qui leur est naturellement réservée par la configuration asymétrique des organes de parole.⁸

Nous pouvons maintenant reprendre l'examen de l'évolution du système vocalique francien à la lumière des interprétations suggérées par les changements ayant affecté les systèmes analogues italiens, surtout ceux de la région représentée par le parler de Novellara.

Nous avons vu ailleurs⁹ que l'acquisition des nouvelles corrélations de longueur vocalique a dédoublé le système protoroman occidental en deux séries corrélatives de brèves et de longues (v. chap. II, schéma *Francien*), de sorte que le système des voyelles longues se présentait de la manière suivante:

<i>Francien A</i>			
<i>ī</i> (I)		<i>ū</i> (VII)	
<i>ē</i> (II)		<i>ō</i> (VI)	
<i>ĕ</i> (III)		<i>o</i> (V)	
	<i>ā</i> (IV)		<i>au</i> (VIII)

Comme partout dans la Romania occidentale, la diphtongue /au/, qui ne s'était pas

⁸ Après les transformations que nous venons de discuter, les systèmes vocaliques des deux groupes de parlers étaient les suivants:

<i>Novellara</i>				<i>Castelnuovo</i>					
<i>ī</i> (1)	<i>ou</i> (7)	<i>ī</i> (I)	<i>ū</i> (VII)	<i>ī</i> (1)	<i>ȳ</i> (7)	<i>ū</i> (6)	<i>ī</i> (I)	<i>ū</i> (VII)	<i>ū</i> (VI)
<i>ē</i> (2)	<i>ō</i> (6)	<i>ē</i> (II, III)	<i>ō</i> (V, VI)	<i>ē</i> (2)	<i>o</i> (5)		<i>ē</i> (II, III)	<i>ō</i> (V)	<i>ō</i> (VIII)
<i>ĕ</i> (3)	<i>ō</i> (5)	<i>ĕ</i> (IV)	<i>ō</i> (VIII)	<i>ĕ</i> (3)				<i>ā</i> (IV)	
	<i>ā</i> (4)				<i>ā</i> (4)				

Les conséquences de l'allongement des trois brèves ouvertes, *ē* (3), *ā* (4) et *ō* (V), ont été les suivantes: à Castelnuovo, *ā* (4) s'allonge en *ā* (4) et *ā* (IV) se ferme en *a* (IV), tandis que *ē* (3) et *ō* (5) deviennent des longues ouvertes, *ē* (3) et *ō* (5); à Novellara, *ā* (4) s'allonge en *ā* (4), tandis que *ē* (3) et *ō* (5) se confondent avec *ĕ* (IV) et *ō* (VIII) en *ē* (3, IV) et *ō* (5, VIII), de sorte que les systèmes modernes se présentent comme:

<i>Novellara</i>				<i>Castelnuovo</i>			
ĩ (I)	ũ (7)	ī (1)	ū (VII)	ĩ (I) ŷ (7) ũ (6)	ī (1)	ŷ (VII)	ū (VI)
ē (2)	ō (6)	ē (II, III)	ō (V, VI)		ē (II, III)	ō (V)	ō (VIII)
		ĕ (3, IV)	ō (5, VIII)		ē (3)		ō (5)
		ā (4)		ă (2)		ā (4) ă (IV)	

Exemples: N et C *vida* (< *vīta*), *vīst* (< *vīstum*), *bēda* (< *bēta*), *dētīs* (< *dēcem*); N *tēč* mais C *tāč* (< *tēctum*), N *sēt* mais C *sēt* (< *sēptem*); N et C *kavāl* (< *caballum*); N *sēl* mais C *sāl* (< *saletum*), N *kōza* mais C *kōza* (< *causa*); N et C *ōt* (< *ōto*); N *dzōg* mais C *dzōg* (< *jōcum*), N *rōs* mais C *rūs* (< **rūssum*), N *vōz* mais C *vuz* (< *vōcem*), N *mūda* mais C *mūda* (< *mūta*), N *luts* mais C *lyts* (< *lūcius*).

⁹ V. chap. II.

encore simplifiée à ce stade,¹⁰ tendait néanmoins à se comporter comme phonème unique et à s'incorporer au système des voyelles longues. Nous tenons une preuve convaincante du comportement monophonématique de /aʊ/ dans le traitement du -c- de *auca*, qui subit le traitement des intervocaliques et se sonorise, ainsi que l'indiquent les formes actuelles: *oie*, *oue*. En effet, la sonorisation n'aurait pas été possible si la semi-voyelle /ɥ/ avait maintenu sa valeur consonantique de second élément de diphtongue ascendante. Le comportement monophonématique de la diphtongue /aʊ/ est d'ailleurs confirmé par le traitement de la même consonne dans les dialectes du Poitou et du Bourbonnais, qui, n'ayant pas participé aux allongements et aux diphtongaisons, attestent le maintien de la prononciation sourde: *ôche*.

Tout comme à Novellara, lorsque la nouvelle unité phonologique *aʊ* (VIII) s'est incorporée au système des longues, la présence d'un phonème postérieur dépourvu de pendant antérieur a déséquilibré le système:

Francien B

<i>ī</i> (I)	<i>ū</i> (VII)
<i>ē</i> (II)	<i>ō</i> (VI)
<i>ĕ</i> (III)	<i>ō</i> (V)
	<i>aʊ</i> (VIII)
<i>ā</i> (IV)	

La diphtongaison de *ā* (IV) s'explique donc par la réaction du système destinée à rétablir l'équilibre compromis par l'intrusion d'une nouvelle unité monophonématique:

Francien C

<i>ū</i> (VII)	<i>ī</i> (I)
<i>ō</i> (VI)	<i>ē</i> (II)
<i>ō</i> (V)	<i>ĕ</i> (III)
<i>aʊ</i> (VIII)	<i>aē</i> (IV)

En se diphtongant en /aē/, l'ancienne voyelle longue /a/ se déplace vers l'avant où elle servira de pendant antérieur à la diphtongue postérieure monophonématisée /aʊ/. En vue de la simplification de /aʊ/ et de son incorporation dans la série postérieure, la diphtongaison /a > aē/ s'explique par la tendance des systèmes phonologiques à rétablir l'équilibre compromis par la pression des facteurs externes.

Si le parallélisme de structure et d'évolution entre parlers galloromans septen-

¹⁰ V. p. 39.

trionaux et parlers italiens se maintient jusqu'à ce point, les systèmes des voyelles longues commencent à diverger au moment où agit la tendance à la confusion des voyelles ouvertes et fermées. En effet, dans les parlers des deux zones italiennes, à Castelnovo aussi bien qu'à Novellara, *e* (II) et *ɛ* (III) aussi bien que *o* (VI) et *ɔ* (V) se confondent en *e* (II, III) et *o* (V, VI) de sorte que les systèmes des voyelles longues se réduisent à:

<i>Novellara</i>		<i>Castelnovo</i>		
<i>ī</i> (I)	<i>ū</i> (VII)	<i>ī</i> (I)	<i>ȳ</i> (VII)	<i>ū</i> (VI)
<i>ē</i> (II, III)	<i>ō</i> (V, VI)	<i>ē</i> (II, III)	<i>ō</i> (V)	<i>ō</i> (VIII)
<i>ĕ</i> (IV)	<i>ō̄</i> (VIII)		<i>ā</i> (IV)	

Par contre, les voyelles franciennes correspondantes se diphtonguent en *eī* (II) et *ie* (III), *ou* (VI) et *uo* (V),¹¹ de sorte que le système aboutit à:

Francien D

<i>i</i> (I)	<i>u</i> (VII)
<i>eī</i> (II)	<i>ou</i> (VI)
<i>ie</i> (III)	<i>uo</i> (V)
<i>ɛ</i> (IV)	<i>ɔ</i> (VIII)

Dans cette perspective, les diphtongaisons «spontanées» du francien n'apparaissent plus comme des phénomènes obscurs et inexplicables, mais trouvent leur raison d'être dans le principe structural qui assure le maintien des oppositions utiles: lorsque le rendement fonctionnel fut menacé par la confusion des voyelles ouvertes et fermées, le système a réagi par une «différenciation»¹² et a déclenché

¹¹ Comme il résulte de Johnston 1939, la plupart des romanistes s'accordent pour admettre que le passage de /o/ à /u/ s'est effectué par l'intermédiaire de la diphtongue /ou/. La graphie *ou* n'est pourtant attestée que dans Eulalie et dans le Fragment de Jonas, qui sont des textes anciens mais dialectaux (wallons). Tous les textes du XIe et XIIe siècle présentent la graphie *o* (mais *u* pour les textes anglo-normands), qui rime et assonne avec /ø/ fermé bref. Ce n'est que vers la fin du XIIe siècle, en Picardie, que Gautier d'Arras et Jean Bodel font rimer /ø/ fermé long avec /ø/ fermé bref.

L'explication courante, d'après laquelle la diphtongue *ou* pouvait assonner avec *o* tout comme *ai* assonnait avec *a*, n'est guère satisfaisante, étant donné que les diphtongues qui assonnent avec des voyelles simples étaient biphonématiques à l'origine, provenant de la fusion de deux phonèmes latins. En effet, les diphtongues créées par la diphtongaison de voyelles simples, /ie/, /uo/ et /ei/, n'assonnaient qu'avec elles-mêmes.

L'interprétation suivante nous paraît plus plausible: /u/ étant passé à /y/ au XIe siècle, les risques de confusion qui avaient déclenché les diphtongaisons ont diminué pour /ou/, ce qui lui a permis de revenir à /ø/ fermé long et de rimer avec /ø/ fermé bref, tout en restant distinct de ce dernier. Cette explication nous semble être en accord avec celle proposée par Nyrop 1899-1930, p. 61.

¹² Jakobson 1931, p. 247.

les diphtongaisons qui ont transphonologisé les oppositions romanes $\bar{e}$ (II) : $\bar{e}$ (III) en $e\bar{i}$ (II) : $i\bar{e}$ (III) et $\bar{o}$ (VI) : $\bar{o}$ (V) et ou (VI) : uo (V).

Avant de conclure, un fait apparemment contradictoire demande à être éclairci. Comme Duraffour a montré que le franco-provençal a connu les mêmes diphtongaisons des voyelles longues que le francien,¹³ on est en droit de se demander pourquoi la voyelle longue /ā/ n'a pas subi dans cet idiome le même traitement au moment de la monophonématisation de la diphtongue /au/, pourquoi elle ne s'est pas diphtonguée en /aε/.

Or, en examinant le lexique de Vaux, nous constatons qu'au lieu d'aboutir à /q/, comme en francien, la diphtongue ascendante /au/ a abouti à une diphtongue descendante /ua/, tout comme la voyelle brève /ō/ avec laquelle elle s'est confondue: cp. AURA > *uara* avec MÖLA > *muala*, etc.¹⁴ La confusion de /au/ avec /ō/ est attestée dans la grande majorité des parlers franco-provençaux.¹⁵ Si l'on reporte cette confusion à une époque antérieure au dédoublement du vocalisme,¹⁶ le système des voyelles longues du vocalisme proto-franco-provençal (v. chap. I, schéma D') devait se présenter de la manière suivante:

Proto-franco-provençal

$\bar{i}$ (I)	$\bar{u}$ (VII)
$\bar{e}$ (II)	$\bar{o}$ (VI)
$\bar{e}$ (III)	$\bar{o}$ (V)
$\bar{a}$ (IV)	

Comme $\bar{o}$ (V) est un phonème issu du dédoublement de o (5, VIII), il apparaît qu'en le confondant avec $\bar{o}$ (5), l'incorporation de la diphtongue au (VIII) n'a entraîné aucun déséquilibre dans le système, ce qui explique le maintien de /a/. A partir du stade précédent, les diphtongaisons franco-provençales ont engendré le système suivant:

¹³ Duraffour 1932.

¹⁴ *Idem* 1941.

¹⁵ Sauf à Savièse, qui atteste /o/, et dans quelques parlers des vallées de la Haute-Savoie, qui attestent /y/. Cf. Dietrich 1945, pp. 28-9.

¹⁶ Cette hypothèse nous paraît fort plausible car ou bien la création des nouvelles corrélations de longueur a été tardive en franco-provençal (le travail récent de Stimm 1952 montre que les diphtongues sont ultérieures à 1200), ou bien l'influence d'un substrat quelconque a troublé de bonne heure cet aspect du vocalisme latin vulgaire de la région.

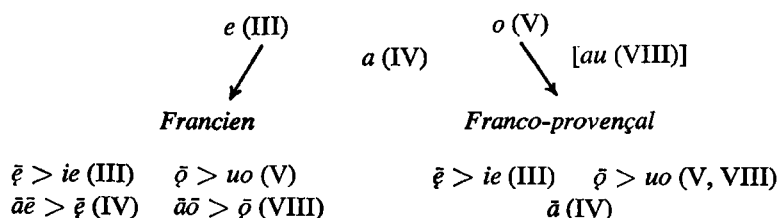
De toute façon, en Suisse romande, la plupart des /e/ et des /q/ ouverts se sont confondus avec /e/ et /q/ fermés avant les premières diphtongaisons, puisque Blonay, par exemple, atteste *mai* (miel) et *laivra* (lèvre) à côté de *pai* (poil), de même que *bau* (boeuf) et *prau* (preu) à côté de *lau* (loup).

L'explication par intersion qu'a proposée Duraffour est à écarter en faveur de celle qu'a proposée Kjellén 1945, qui, d'après Hubschmied 1938, invoque une influence burgonde pour justifier les traitements communs de /e/ et /ε/ et de /q/ et /q/. Cf. aussi Haselrot 1937, p. 32.

Franco-provençal

<i>i</i> (I)	<i>u</i> (VII)
<i>eĭ</i> (II)	<i>oĭ</i> (VI)
<i>ie</i> (III)	<i>uo</i> (V)
<i>a</i> (IV)	

En récapitulant l'évolution des systèmes vocaliques longs du francien et du franco-provençal à partir du latin vulgaire, les deux systèmes ont trouvé des remèdes différents au déséquilibre créé par la simplification de la diphtongue /aĭ/:

Latin vulgaire

Il nous semble avoir montré que, malgré les similarités de développement (diph-tongaisons) et des conditions prosodiques (accent) et syntagmatiques (absence d'entrave) qui régissent les deux phénomènes, les conditions systématiques qui se trouvent à leur base sont essentiellement différentes: lorsque le déplacement de /a/ vers l'avant a été déterminé par la tendance à l'équilibre des systèmes, les diph-tongaisons ont été déclenchées par la nécessité de maintenir les oppositions utiles.

IV

LES CORRÉLATIONS DE LONGUEUR CONSONANTIQUE DANS LES PARLERS GALLOROMANS MÉRIDIONAUX

L'apparition des nouvelles corrélations de longueur vocalique dans les parlers galloromans septentrionaux a donné libre cours à la tendance des géminées à la simplification: les oppositions du type *ata : atta* ou *ala : alla* se sont transphonologisées en *āta : āta* ou *āla : āla* par l'intermédiaire de *āta : ātta* ou *āla : ālla*, les anciennes oppositions *consonne simple : consonne géminée* étant ainsi préservées sous la nouvelle forme *voyelle longue : voyelle brève*.¹

La situation était pourtant différente dans les parlers provençaux, qui, n'ayant pas acquis de nouvelles corrélations de longueur vocalique, devaient trouver ailleurs les moyens de sauver les oppositions compromises par la simplification des géminées.

Pour remplacer les oppositions assurées à l'intervocalique par les sourdes simples et géminées, la langue pouvait recourir à la sonorisation des sourdes simples, phénomène qui lui fournissait le second terme d'une opposition dont elle tenait le premier dans les géminées simplifiées: par la réduction de *atta* en *ata* et la sonorisation de *ata* en *ada*, les oppositions du type *ata : atta* se sont transphonologisées en *ada : ata*, les anciennes oppositions *simple : géminée* survivant ainsi sous la forme *sonore : sourde*.

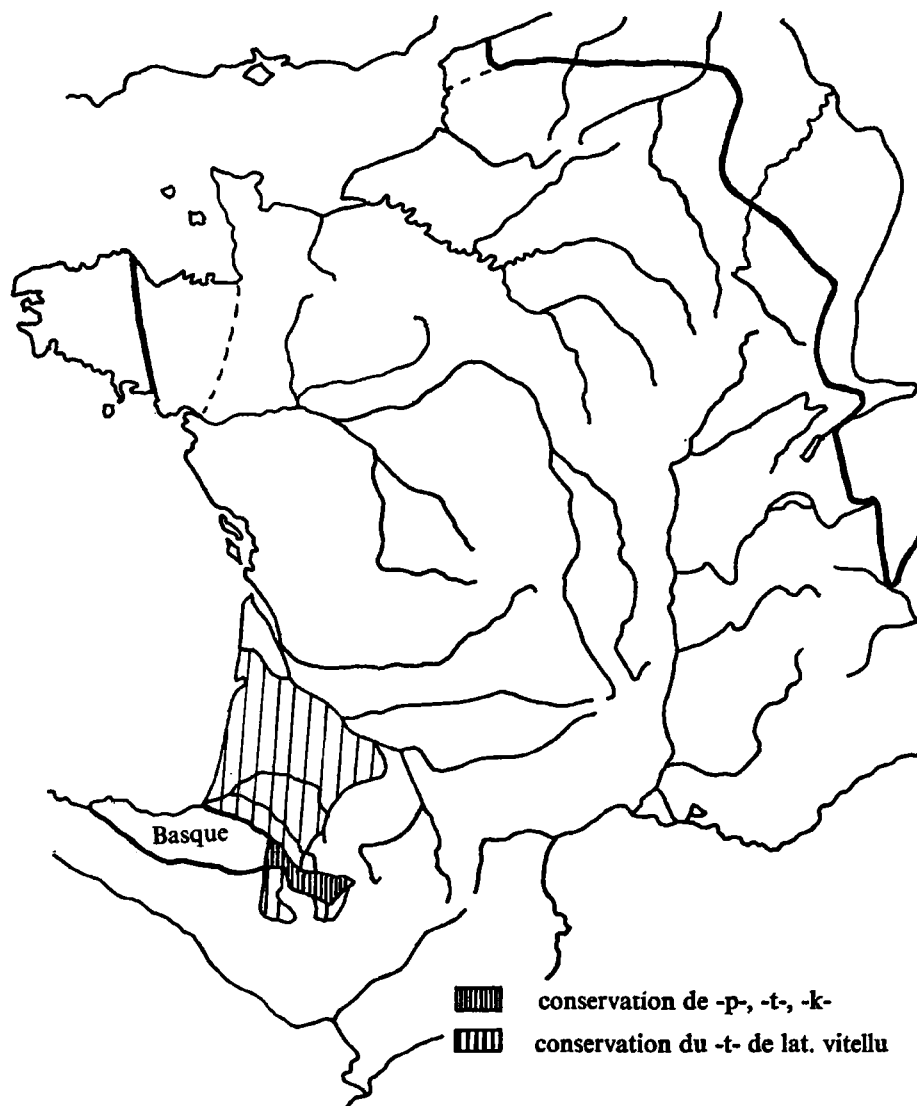
Restait néanmoins à résoudre le problème soulevé par les oppositions assurées jusque là par des sonores simples et géminées, du type *ala : alla*, *ara : arra* et *ana : anna*.

Mais avant d'aborder les moyens utilisés par les parlers provençaux afin de sauvegarder les oppositions compromises par la simplification des géminées sonores, il convient de tirer au clair le problème posé par certains parlers méridionaux qui, à l'encontre de ce que nous venons d'affirmer, ont conservé les sourdes simples au lieu de les sonoriser. C'est le cas du béarnais, qui a préservé les sourdes simples en position intervocalique (v. Carte No. 3).

En essayant d'expliquer ce trait divergent, l'attention des linguistes a été attirée par certaines coïncidences d'ordre linguistique, géographique et historique. Le fait que les parlers espagnols du versant opposé des Pyrénées présentaient la même conservation exceptionnelle des sourdes intervocaliques devait rendre une expli-

¹ V. chap. II.

CARTE NO. 3



CARTE NO. 3, Les parlers galloromans ayant conservé les occlusives sourdes intervocaliques, reconstituée à l'aide de Elcock 1938, de Gilliéron et Edmond 1902-10, carte *veau*, et de Kuhn 1935.

cation par le substrat d'autant plus séduisante qu'une des langues préromanes de la région a subsisté jusqu'à nos jours: le basque, seul idiome de l'Europe occidentale qui ne soit pas d'origine indo-européenne. Dans ces conditions, on comprend pour-quoi Sarroïhandi,² suivi par Rohlf's,³ a voulu demander au substrat basque l'explication de la conservation exceptionnelle des intervocaliques sourdes en béarnais: ayant postulé l'aspiration des occlusives latines dans la région de substrat, la résistance des sourdes intervocaliques à la sonorisation serait l'effet de cette prononciation caractéristique basque. Intéressante en principe, cette théorie se heurte à un certain nombre de difficultés qui semblent avoir échappé à ses défenseurs. A part le fait que la prononciation aspirée ne se rencontre de nos jours que dans les dialectes basques de France (souletins) et que son ancienneté est loin d'être prouvée, les difficultés sont surtout d'ordre chronologique. En effet, autant il semble naturel qu'une langue autochtone puisse influencer la prononciation de la langue de civilisation qui la supplante, autant il paraît difficile d'admettre qu'une langue morte puisse influencer la langue qui lui succède des siècles après son extinction. Or, c'est précisément le cas si l'on attribue à l'influence restrictive du substrat basque la résistance des sourdes intervocaliques béarnaises à la sonorisation, phénomène qui ne se produit qu'au VI^e siècle en gascon, au XVI^e siècle en castillan. C'est précisément parce que la sonorisation s'est produite à une époque où la région était depuis longtemps romanisée qu'Elcock rejette l'explication par le substrat.⁴ Malheureusement, la thèse de la transhumance qu'il propose en échange, est encore moins convaincante que l'interprétation par le substrat qu'il rejette.

Reprenons le problème du point de vue fonctionnel et structural. Nous avons soutenu ailleurs qu'une condition nécessaire de la sonorisation des sourdes intervocaliques est la présence d'une série de géménées sourdes destinées à remplacer par simplification, les sourdes simples en voie de sonorisation. Si notre thèse est juste, les langues indo-européennes anciennes étaient condamnées à ne pas connaître la sonorisation dans la mesure où l'indo-européen commun ignorait les géménées.⁵ En effet, les langues baltes et slaves, par exemple, qui n'ont jamais acquis de géménées, n'ont jamais sonorisé les sourdes intervocaliques. Par contre, la fréquence des géménées attestées sporadiquement en vieil indien s'étant progressivement accrue pour se généraliser en moyen indien,⁶ la condition du phénomène s'est trouvée remplie, ce qui contribue à expliquer la sonorisation des sourdes intervocaliques dans les langues aryennes de l'Inde.

A noter pourtant que cette thèse n'implique nullement la sonorisation automatique des sourdes simples dans les langues qui possèdent les sourdes géménées: la

² Sarroïhandi 1913: cf. aussi Pidal 1929, p. 259.

³ Rohlf's 1930.

⁴ Elcock 1938.

⁵ Martinet 1937.

⁶ Bloch 1934, p. 354.

présence de ces dernières est une condition *nécessaire* mais non *suffisante* du phénomène. C'est pourquoi les parlers du sud de l'Italie et de la Sicile, par exemple, ont conservé à la fois les sourdes géminées et les sourdes simples, tout comme les langues voisines, le grec et l'arabe, qui ont constitué au Ve siècle et au XIe siècle le superstrat de ces parlers. Ce qui précède nous permet néanmoins d'affirmer que la sonorisation des sourdes simples ne saurait se produire dans les langues qui ignorent les sourdes géminées. En dépit de la fréquence des géminées en latin vulgaire, le roumain, par exemple, n'a jamais connu la sonorisation des sourdes intervocaliques. Mais cette conservation apparaît comme normale si l'on admet que, sous l'influence d'un substrat thrace ou d'un adstrat slave, le roumain a simplifié de bonne heure ses géminées, comme le grec byzantin d'ailleurs: la condition nécessaire du phénomène étant ainsi éliminée du système roumain, le phénomène ne pouvait plus se produire dans cette langue.

Les considérations précédentes suggèrent dans quelle direction il faut chercher la cause profonde de la conservation des intervocaliques sourdes en béarnais: il aurait suffi que les géminées du latin vulgaire se simplifient dans la région de bonne heure, avant l'époque de la sonorisation, pour que le phénomène soit bloqué. Si nous supposons que les parlers basques ont toujours ignoré les géminées intervocaliques, nous pouvons conclure que des sujets qui les ignoraient dans leur langue maternelle ont simplifié les articulations correspondantes dans la langue de civilisation. Ayant ainsi éliminé du système la condition nécessaire de la sonorisation, le phénomène ne pouvait plus se produire au moment où il a atteint les parlers méridionaux qui, à l'encontre du béarnais, avaient conservé leurs géminées.

Nous convenons donc qu'il faut revenir au substrat basque pour expliquer ce trait particulier du béarnais. Ce n'est pourtant pas dans l'aspiration des occlusives qu'il faut chercher la raison profonde du maintien des sourdes intervocaliques dans la région du substrat, c'est par la simplification de géminées intervenue pendant la période de bilinguisme que le basque a engendré en béarnais l'entrave dont les effets ne devaient se faire sentir que des siècles plus tard.

Ayant tiré au clair la conservation exceptionnelle des occlusives intervocaliques sourdes en béarnais, nous pouvons maintenant aborder la question des moyens utilisés par les parlers méridionaux pour préserver les oppositions compromises par la simplification des géminées sonores, *-n-* : *-nn-*, *-l-* : *-ll-* et *-r-* : *-rr-*.

Lorsque les géminées sourdes *-pp-*, *-tt-* et *-kk-* se simplifient en *-p-*, *-t-* et *-k-*, les géminées sonores *-nn-*, *-ll-* et *-rr-* suivent normalement le mouvement et se simplifient en *-n-*, *-l-* et *-r-*. C'est ce qui s'est passé dans les langues germaniques⁷ et dans les parlers galloromans septentrionaux. Nous avons déjà vu comment ces derniers ont remplacé les corrélations de longueur consonantique par des corrélations de longueur vocalique.⁸ Ignorant la quantité vocalique, les parlers méri-

⁷ Martinet 1937, p. 128.

⁸ V. p. 54.

dionaux devaient trouver d'autres moyens pour sauver les oppositions du type *ana : anna*, *ala : alla* et *ara : arra*, menacées de neutralisation par la simplification des géminées.

Examinons d'abord les parlers gascons, dont le phonétisme est caractérisé par un certain nombre de traitements que l'on attribue généralement à l'influence du substrat basque, notamment la chute d'-*n*- et le rhotacisme d'-*ll*- géminé à l'intervalique.⁹ Or, si l'on considère ces changements du point de vue fonctionnel, ils semblent représenter une réaction interne contre le danger de confusion entraîné par la simplification des géminées, plutôt que l'effet d'une action externe exercée par la langue de substrat.

En effet, au lieu de se simplifier, ce qui aurait entraîné sa confusion avec -*l*- simple, -*ll*- géminé passe à -*r*-, de façon à conserver l'ancienne opposition -*l*- : -*ll*- sous la nouvelle forme -*l*- : -*r*-.

Pour des raisons similaires, -*n*- passe à -*h*- au IX^e siècle¹⁰ pour disparaître ensuite, de sorte qu'au lieu de se neutraliser en -*n*- : -*n*-, l'opposition -*n*- : -*nn*- demeure vivante en -*h*- : -*n*- d'abord, en -*φ*- : -*n*- par la suite.

Le castillan a conservé un peu plus longtemps les géminées sonores -*ll*- et -*nn*- avant de les palataliser en -*l*- et -*ñ*- vers le XIII^e siècle, de sorte que les oppositions -*l*- : -*ll*- et -*n*- : -*nn*- se sont transphonologisées en -*l*- : -*l*- et -*n*- : -*ñ*-.

A considérer les choses du point de vue fonctionnel, beaucoup de changements méridionaux «anormaux», que l'on explique par l'intervention des facteurs externes, notamment le substrat, apparaissent comme les moyens internes choisis par la langue pour sauvegarder les oppositions de longueur consonantique compromises par la simplification des géminées sonores.¹¹

A. TRANSPHONOLOGISATION DES OPPOSITIONS -*l*- : -*ll*- (v. Carte No. 4)

A Pragelato, -*l*- simple passe à *l* vélaire,¹² changement qui est en rapport avec la simplification d'-*ll*- géminé. Comme -*l*- avait en latin une réalisation plus vélaire qu'-*ll*-, c'est le premier qui se différencie, de sorte que les oppositions du type *ala : alla* se maintiennent sous la forme *ala : ala*.

A Camarès, -*l*- simple passe à -*R*- vélaire, qui reste distinct des /*r*/ apicaux du parler,¹³ de sorte que les oppositions du type *ala : alla* se transphonologisent en *aRa : ala*.

⁹ Rohlfs 1930, pp. 101-3.

¹⁰ Cet -*h*- doit avoir en un timbre nasal, similaire à celui de -*h*- du basque souletin moderne.

¹¹ Le rhotacisme roumain pourrait recevoir une explication analogue: pour éviter la confusion avec -*ll*- et -*nn*- géminés en train de se simplifier, -*l*- et -*n*- simples passent à -*r*-, de sorte que les oppositions -*n*- : -*nn*- et -*l*- : -*ll*- se conservent en -*r*- : -*l*- et -*r*- : -*n*-.

¹² Talmon 1913.

¹³ Buckenmayer 1934.

En Haute Auvergne, *-l-* simple passe à *-w-*¹⁴ et les oppositions *ala : alla* se maintiennent sous la forme *awa : ala*.

En basque, la même opposition *ala : alla* est devenue *ara : ala* pour les mots appartenant à la couche lexicale des emprunts latins: cp. CELLA > *gela* ou CEL-LARIU > *gelariu* avec CAELUM > *zeru* ou SOLUM > *soro*,¹⁵ changement qui s'explique de la même manière.

On peut conclure que, dans les parlers cités, les oppositions du type *ala : alla* se sont maintenues en se transphonologisant en *ala : ala*, *aRa : ala*, *awa : ala* ou *ala : ara*.

B. TRANSPHONOLOGISATION DES OPPOSITIONS *-n- : -nn-* (v. Carte No. 5)

A Pragelato, *-n-* simple passe à *-ŋ-*¹⁶ (vélaire) et l'opposition *ana : anna* se maintient comme *ana-aŋa*.

D'après Walser,¹⁷ *-nn-* géminé s'est conservé dans les vallées orientales du pays d'Aoste. Par contre, dans les vallées orientales, où *-nn-* s'est simplifié, *-n-* simple passe à *-r-* et l'opposition *ana : anna* se transphonologise en *ara : ana*.

Le même traitement se rencontre dans certains parlers situés le long de la frontière du franco-provençal, à Giley et à Bourg d'Oisans,¹⁸ par exemple.

Dans les vallées du pays d'Aoste, Biondelli signalait vers 1840 un traitement *-h-* nasal de l'*-n-* intervocalique,¹⁹ qui a disparu par la suite: les oppositions du type *-n- : -nn-* se sont d'abord transphonologisées en *-h- : -n-*, pour se maintenir comme *-Ø- : -n-*.

En Haute Savoie, Gilliéron a enregistré des traitements analogues à Longefoy et à Bonneval.²⁰

Dans le Valsavaranche, Walser signale à Eaux Rousses un *-r-* apical comme traitement de *-n-* intervocalique,²¹ les oppositions du type *ana : anna* ayant survécu sous la forme *ara : ana*.

Il résulte des données précédentes que, menacées de neutralisation par la simplification des géminées, les oppositions du type *ana : anna* se sont maintenues par le déplacement des simples, phénomène qui les a transphonologisées en *aŋa : aŋa*, *ara : ana*, *aha : ana* ou *aa : ana*.

¹⁴ Dauzat 1938, pp. 59-90.

¹⁵ Gavel 1936, p. 36.

¹⁶ Talmon 1913.

¹⁷ Walser 1937.

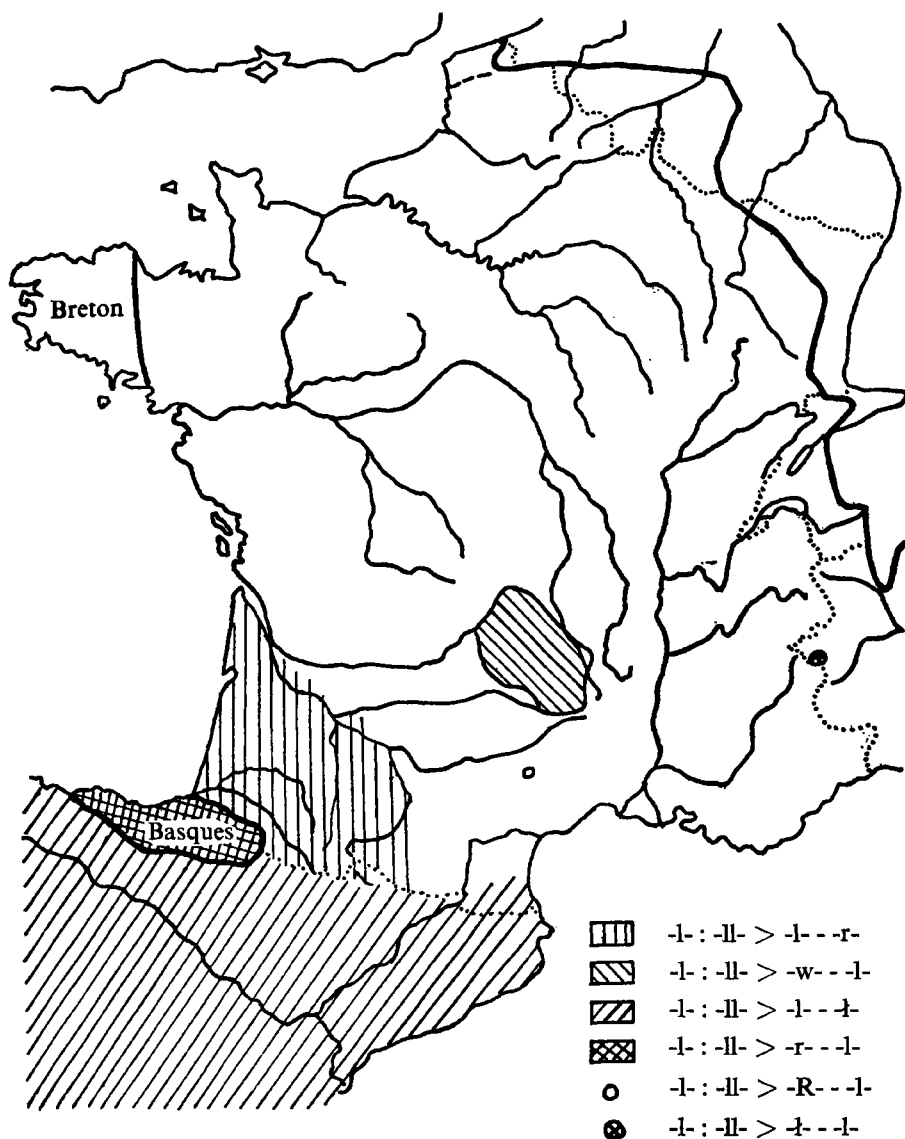
¹⁸ Gilliéron et Edmond 1902-1910, cartes Nos. 41 et 950.

¹⁹ Biondelli 1913, p. 436.

²⁰ Walser 1937, d'après Gilliéron 1891, p. 463.

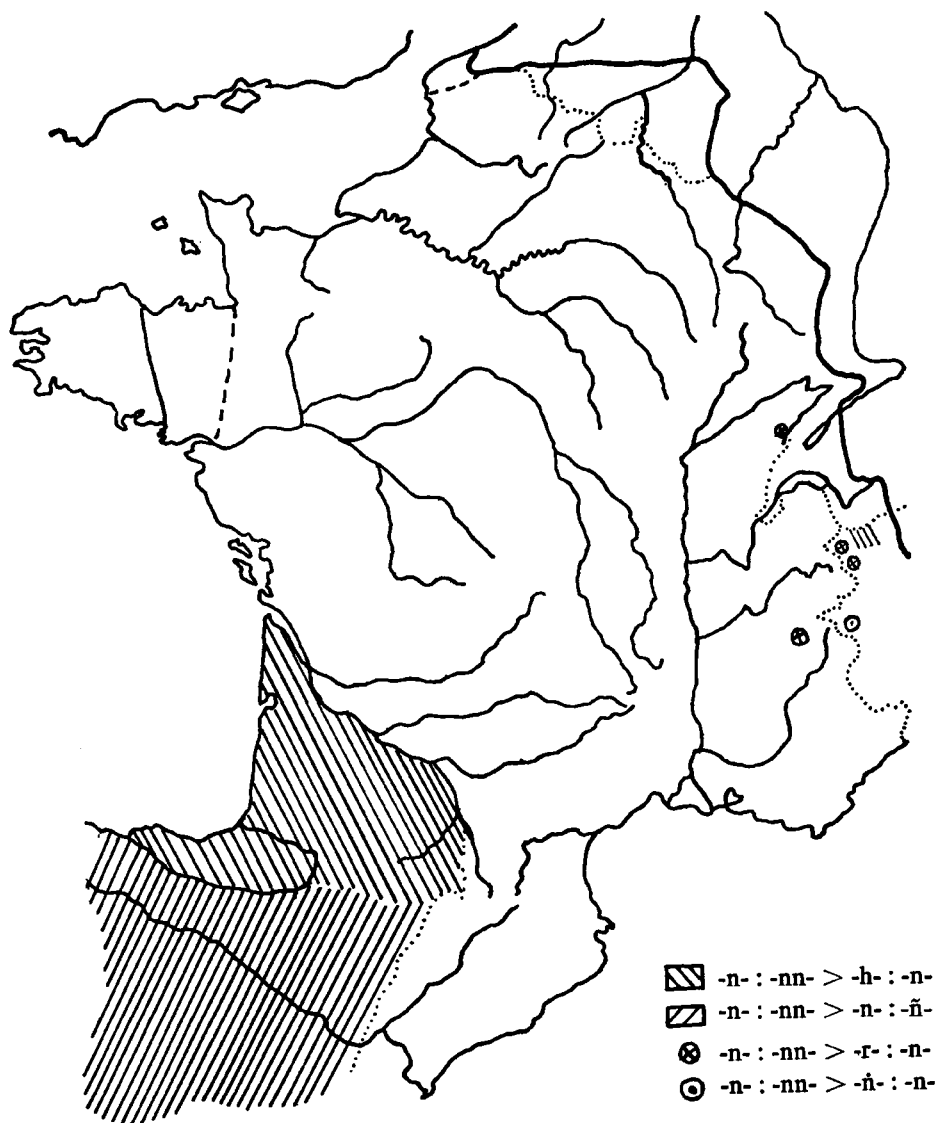
²¹ Walser 1937. Tous ces changements se produisent en territoire franco-provençal avant l'apparition de la longueur signalée dans le chapitre précédent, qui est beaucoup plus tardive en franco-provençal qu'en francien.

CARTE NO. 4



CARTE NO. 4. Les parlers galloromans ayant conservé ou transformé l'opposition *-l- : -ll-*, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10 et Dauzat 1938.

CARTE NO. 5



CARTE NO. 5, Les parlers galloromans ayant conservé ou transformé l'opposition *-n- : -nn-*, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10, cartes 41 et 956, de Talmon 1913 et de Walser 1937.

C. TRANSPHONOLOGISATION DES OPPOSITIONS *-r-* : *-rr-* (v. Carte No. 6)

Tandis qu'en latin vulgaire la liquide *-l-* entraînait dans des corrélations de mouillure et la nasale *-n-* participait à des corrélations de nasalité, la fricative dentale *-r-* restait à l'écart. Tout comme *ala : alla* et *ana : anna*, la corrélation *ara : arra* opposait des consonnes simples à des consonnes géminées qui sont devenues respectivement des consonnes brèves et des consonnes longues par la suite. Plus tard cependant, *ara : arra* se développe en un type d'opposition très particulier, qui n'est plus en corrélation avec les autres oppositions consonantiques sonores, ce qui explique pourquoi elle a subsisté après la disparition d'*ala : alla* et *ana : anna*. Quelques exemples de conservation tardive de cette opposition viendront à l'appui de notre thèse.

A Boulogne,²² à Vaux,²³ à Camarès²⁴ et à Bethmale,²⁵ une opposition entre deux /r/ apicaux, l'un plus fort et plus long, l'autre plus bref et plus faible, subsistait au XIX^e siècle, de même qu'en catalan roussillonnais.²⁶

Dans de nombreux parlers du Limousin, à la Brie par exemple,²⁷ *-r-* faible est passé à *-z-*, de sorte que les oppositions du type *ara : arra* se maintiennent dans des paires comme *aza : ara*.

Pour éviter la confusion résultant de la simplification d'*-rr-* géminé, *-r-* simple se transforme en *-d-* à Clermont d'Hérault,²⁸ à Vinzelles,²⁹ à Versailleux (Ain)³⁰ et aux points 911, 913, 914, 915, 917 et 963 de l'Atlas Linguistique de France, de sorte que l'opposition *ara : arra* subsiste en *ada : ara*. Le même phénomène se produit d'ailleurs à Jersey.

L'*-r-* faible est passé à *-h-* pour s'amuir ensuite au pays de Caux³¹ et en basque souletin,³² l'opposition s'étant maintenue sous la forme *aha : ara* d'abord, sous la forme *aa : ara* ensuite.

Les changements qui ont affecté *-r-* simple lors de la simplification d'*-r-* géminé ont donc transphonologisé les oppositions du type *ara : arra* en *aza : ara*, *ada : ara*, *aha : ara* et *aa : ara*.

En français, ce n'est pas *-r-* qui s'est déplacé, c'est la géminée *-rr-* qui est passé à une prononciation vélaire. En effet, Th. Thurot signale le passage de *-rr-* à *-R-* dorsal à Paris dès le XVII^e siècle,³³ de sorte que l'opposition *ara : arra* se

²² Haignéré 1903.

²³ Duraffour 1919-40.

²⁴ Buckenmayer 1934.

²⁵ Schönthaler 1937.

²⁶ Fouché 1924.

²⁷ Bloch 1936.

²⁸ Pastre 1913.

²⁹ Dauzat 1897.

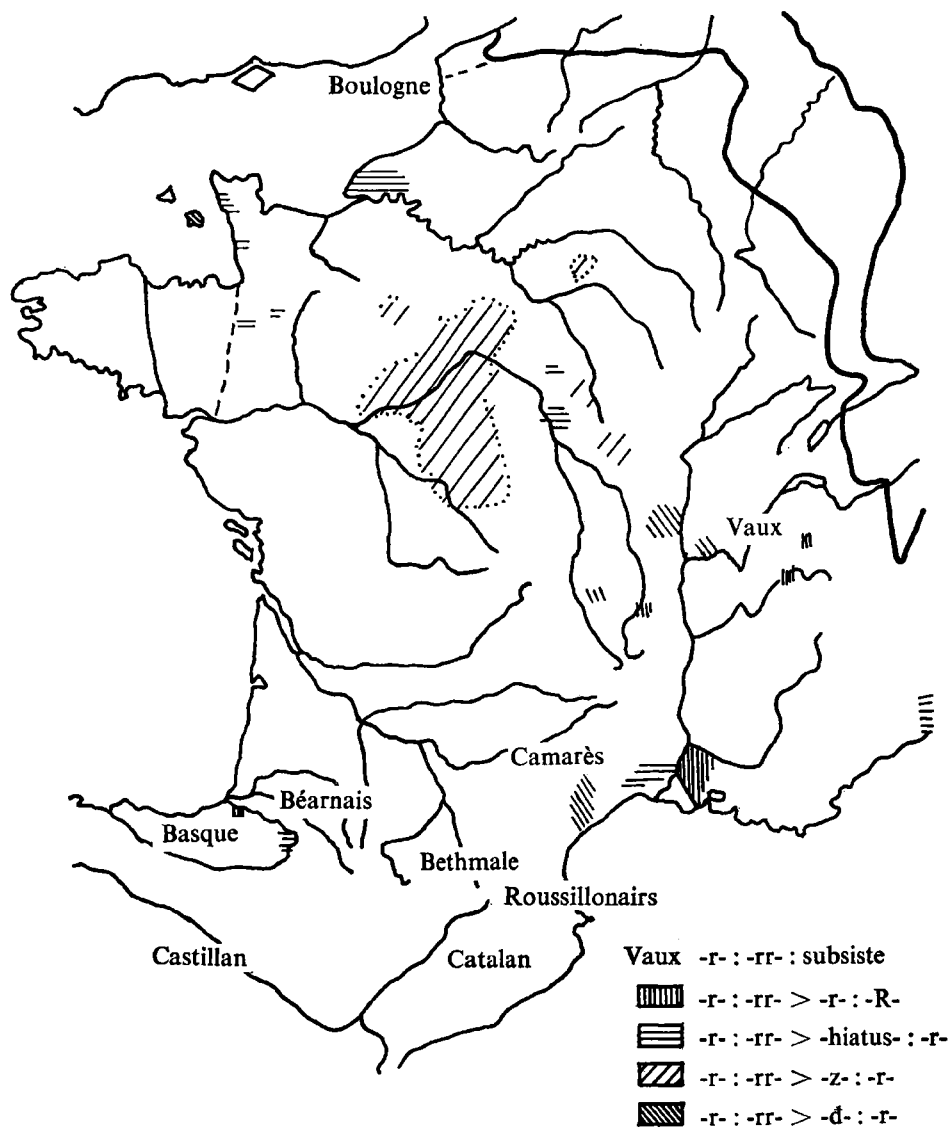
³⁰ Egloff 1937.

³¹ Maze 1903.

³² Larrasquet 1929.

³³ Thurot 1881-3.

CARTE NO. 6



CARTE NO. 6, Les parlers galloromans ayant conservé ou transformé l'opposition -r- : -rr-, reconstituée à l'aide de Osterwalder 1933, Bloch 1936, Dauzat 1938 et Martinet 1939.

transphonologise en *ara* : *aRa* et permet à *-r-* de se maintenir sans confusion. De nos jours, on constate le même phénomène à Magland (Savoie),³⁴ au Valtournache,³⁵ à Lourtier (Valais) et à Hauteville (Savoie),³⁶ aussi bien qu'en provençal d'Arles³⁷ et dans le basque labourdin des jeunes générations de Sare.

En conclusion, la considération fonctionnelle et structurale des faits d'évolution phonique permet au linguiste d'expliquer par les ressources internes du langage des changements dont le caractère très particulier invite à des interprétations basées sur l'intervention de facteurs externes. En effet, le principe fonctionnel évite parfois au linguiste des hypothèses aussi difficiles à vérifier que celles du substrat; et dans les cas où le substrat s'impose, le principe structural qui prévoit des changements de système pendant la période de bilinguisme épargne à l'historien de la langue une conception du substrat l'obligeant à opérer avec des influences exercées par des langues disparues, longtemps après leur extinction.

³⁴ Osterwalder 1933.

³⁵ Merlo 1934.

³⁶ Martinet 1939.

³⁷ Coustenoble 1945.

V

LES CORRÉLATIONS DE PLOSION DANS LES PARLERS GALLOROMANS

Nous n'avons pas l'intention d'entreprendre dans ce chapitre l'histoire des corrélations de plosion dans les parlers galloromans, mais simplement d'indiquer dans quelle mesure certains changements qui caractérisent les parlers méridionaux s'expliquent comme la conséquence du type de corrélation qui régit leur système consonantique.

Suivant le type de corrélation, les parlers galloromans se répartissent en deux groupes:

(1) dans un premier groupe, la corrélation ne porte que sur les consonnes sourdes (v. Carte No. 7);

(2) dans un second groupe, la corrélation atteint les consonnes sonores aussi bien que les sourdes (v. Carte No. 14).

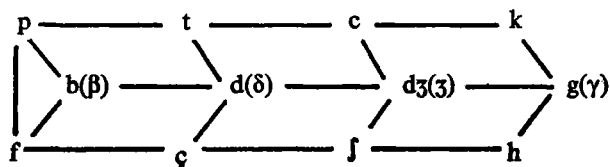
Les systèmes consonantiques des parlers appartenant au premier groupe comportent trois séries corrélatives: (a) des sourdes occlusives; (b) des sourdes spirantes, qui tendent à prendre le même point d'articulation que les occlusives correspondantes; et (c) des sonores, dont la réalisation est tantôt occlusive, tantôt spirante, suivant la nature de l'environnement phonique.

En dehors du territoire galloroman, le même système caractérise le consonantisme de la plupart des parlers ibériques.

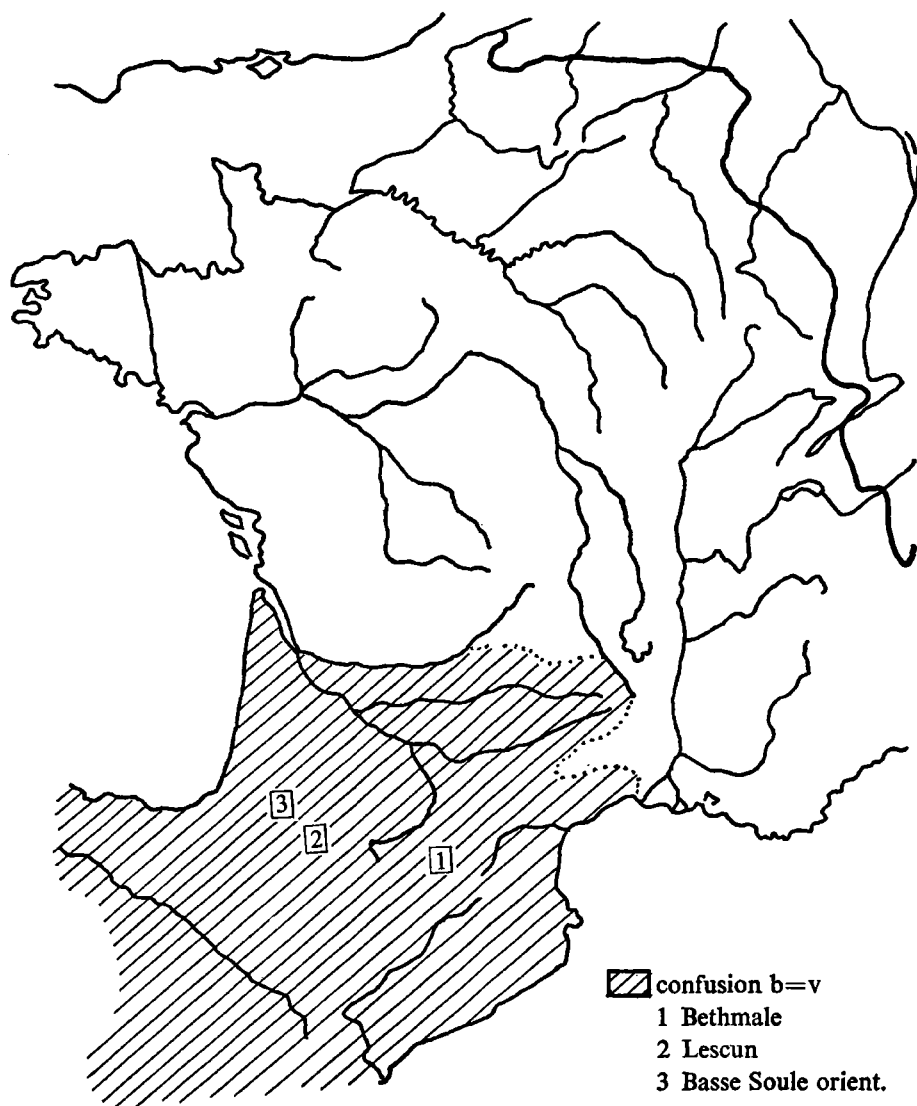
Nous pouvons déterminer l'extension galloromane de ce type de corrélation en prenant comme critère la confusion de la labiale spirante /v/ avec la labiale occlusive /b/ en position initiale. En effet, sauf dans les parlers qui ont acquis le type de corrélation à trois séries de consonnes, *b-* et *v-* restent distincts sur l'ensemble du territoire galloroman.¹

¹ Voici les schémas de quelques systèmes qui présentent le premier type de corrélation à trois séries de consonnes:

Le parler de Bethmale, d'après Schönthaler 1937:



CARTE NO. 7



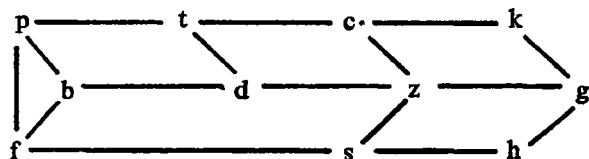
CARTE NO. 7, Les parlers galloromans ayant acquis le premier type de corrélation de plosion, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10, cartes *vent* et *venir*.

Parmi les parlers qui présentent ce type de corrélation, c'est en gascon qu'on constate d'abord la confusion de *b-* et de *v-* à l'initiale (v. Carte No. 7). Or, l'histoire des parlers gascons est marquée par une série de changements caractéristiques, notamment le traitement /f > h/ que l'on attribue généralement à l'influence du substrat.² Le même traitement caractérise d'ailleurs la phonétique historique des idiomes de la péninsule ibérique.

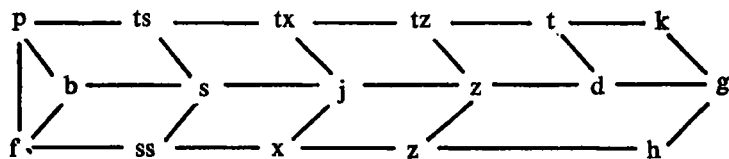
A l'encontre de certains de ses prédécesseurs, Meyer-Lübke a refusé d'attribuer ce changement à l'influence de l'ibère, en opposant à la théorie du substrat les trois arguments suivants: tout d'abord, le fait que les noms propres empruntés aux Visigoths perdent leur *h-* en espagnol suggère que les ibéro-romans ignoraient l'aspiration; ensuite, le fait que le changement /f > h/ ne s'est pas produit devant la diphtongue /ue/, comme dans *fuerte*, *fuego*, etc., indique qu'il s'agit d'un phénomène relativement récent, en tout cas postérieur aux diphtongaisons; enfin, le fait que /h/ est phonétiquement trop éloigné pour remplacer le /f/ que les Ibères ignoraient, plaiderait dans le même sens, surtout qu'à son avis les bilabiales /p b/ auraient fourni des substituts plus satisfaisants, comme en basque, où nous rencontrons *baba* (< FABA), *bago* (< FAGU), *besta* ou *pesta* (< FESTA), etc.³

Ces arguments n'ont pourtant pas convaincu Menéndez Pidal, qui s'est attaché à démontrer la validité de l'explication par le substrat ibère. En effet, le maître de la linguistique hispanique soutient que l'absence de l'aspiration dans la région occupée par les Visigoths n'implique nullement son absence dans les autres régions de la péninsule; que le maintien de /f/ devant /ue/ ne prouve pas le caractère plus ou moins récent du changement, car la diphtongaison serait plus ancienne qu'on ne la considère généralement, sans compter le fait que l'influence ibère a pu s'exercer pendant une très longue période, puisque le basque, qu'il tient pour

Le parler de Lescun, d'après Bendel 1934:



Le parler de la Basse-Soule, d'après Larrasquet 1929:



² Rohlf's 1930, pp. 83-9.

³ Meyer-Lübke 1900-6.

le descendant indiscutable de l'ibère, s'est maintenu jusqu'à nos jours; quant à l'argument basé sur la similarité acoustique, Pidal estime que l'aspiration /h/ est plus proche de la spirante /f/ que des occlusives /p b/ et rappelle les formes basques qui ont perdu le /f/ initial, comme *iko* à côté de *piko* (< FICUM), *orma* (< FORMA), *irin* (< FARINA), *iru* (< FILU), etc., qui proviendraient d'anciennes formes aspirées.⁴

Quant aux arguments positifs invoqués par Pidal à l'appui de sa thèse, il faut surtout retenir le parallélisme avec le gascon: «... les voisins septentrionaux de ces Ibères modernes, les Basques, ont fait comme leurs voisins du sud. Le gascon, tout comme le castillan, connaît ce changement, et il y a de fortes raisons pour croire que dans les deux langues le phénomène remonte à une époque très ancienne.»⁵ La prise de position de Pidal a persuadé la majorité des romanistes, qui souscrivent maintenant à la thèse du substrat: «Que la F se pierde por iberismo parece hoy fuera de duda después de conclusivo razonamiento de Menéndez Pidal,» écrit Castro,⁶ mais d'après Orr, c'est surtout l'argument géographique qui a imposé cette thèse: «S'il est parvenu à convaincre la majorité des romanistes, il l'a fait surtout en montrant que le domaine primitif du phénomène F-h espagnol est un territoire restreint, contigu au domaine basque.»⁷

Or, c'est précisément l'argument géographique qui paraît douteux à John Orr, qui s'est efforcé de montrer «que ce prétendu isolement du castillan et du gascon parmi tous les autres parlers de la Romania est complètement illusoire, et que l'étude des noms de lieu de toute une partie de la Gaule nous révèle, à une profondeur de bien des siècles, un état de langue qui, pour le phénomène qui nous occupe, était sensiblement le même que celui qui a survécu en Gascogne et dans la Castille du nord, état de langue qui a été submergé par des afflux d'influences savantes postérieures.»⁸ A l'appui de sa thèse, Orr examine un certain nombre de noms de lieu galloromans et romans attestant le traitement /f > h/ à l'initiale:

En face du domaine hispano-gascon de F-h se dressent: une vaste aire où ce phénomène transparait dans des noms de lieu de l'époque latine (France du nord et de l'est), une aire plus vaste encore où il paraît et transparait dans la phonétique archaïque d'un mot d'un emploi spécial, *foris*, (France du nord et de l'est, Rhétie et Italie du nord), une petite aire (pour ne pas tenir compte de la Calabre) où l'aspiration existe encore (montagnes bergamasques), et enfin, dans la région la plus archaïsante de la Romania, une petite aire, où le parler courant de l'époque actuelle se caractérise également par des faits que seule l'aspiration ancienne de l'F saurait expliquer (Sardaigne orientale).⁹

Il en déduit, d'une part, que l'isolement du gascon et de l'espagnol est illusoire

⁴ Pidal 1929, pp. 210-32 et pp. 580-2.

⁵ Meillet 1928.

⁶ von Wartburg 1939b.

⁷ Bourciez 1936, p. 170.

⁸ Meillet 1928, p. 170.

⁹ *Idem* 1928, p. 171.

et, d'autre part, que le changement /f > h/ doit être interprété comme le résultat d'une prononciation vulgaire du latin: «... vu la répartition géographique des aires où ce phénomène se maintient, dans des degrés de vitalité qui vont de l'état purement fossile à celui de la vie pleinement organisée, c'est au latin parlé plutôt qu'à telle ou telle influence ethnique, qu'il faut s'adresser pour trouver la solution du problème,»¹⁰ Meyer-Lübke, qui a repris le problème pour combattre à nouveau la thèse du substrat ibérique, semble opter pour une explication analogue, mais sans s'appuyer sur les noms de lieu.¹¹

Mais il suffit d'examiner de plus près la répartition géographique des noms de lieu galloromans invoqués à l'appui de la thèse romane, pour s'apercevoir qu'à l'exception de la région gasconne, ils sont groupés en Normandie, dans le Pas de Calais et en Picardie, c'est-à-dire dans une *région d'influence germanique par excellence*. Si l'on ajoute le fait bien connu que les formes françaises à *h-* sont ou bien d'origine germanique ou bien contaminées par le germanique, l'explication romane proposée par Orr nous paraît difficilement acceptable. Il est beaucoup plus normal de supposer que les Galloromans, qui ne connaissaient pas le phonème /h/ disparu déjà en latin vulgaire, ont interprété les aspirations initiales des mots germaniques comme des *f-*, hypothèse d'ailleurs confirmée par des formes telles que *Flaubert* (< Hlodobert), *Flodovent* (< Hlodovincu), etc. Les inévitables régressions qui, à la suite du bilinguisme des élites galloromanes, ont réintroduit l'/h/ germanique en galloroman, expliquent aisément sa présence dans les formes invoquées par Orr. Il ne s'agit donc point d'un changement phonétique /f > h/ ayant eu lieu en latin vulgaire, mais de certains phénomènes de régression déterminés en galloroman par l'influence germanique, phénomènes d'ailleurs analogues à la régression /v > w/ constatée dans des mots comme: VAGINA, VASTARE, etc. Le répartition des formes à /h/ dans une région de forte influence germanique confirme pleinement cette interprétation.

Les noms de lieu normands, picards et du Pas de Calais une fois écartés, l'aire du phénomène se trouve à nouveau réduite à la région de substrat basque, et l'hypothèse romane échoue avec la tentative de l'étendre à l'ensemble du territoire galloroman. Cet échec renforce implicitement l'ancienne hypothèse ibérique: Meillet,¹² von Wartburg¹³ et Bourciez¹⁴ entre autres, semblent opter pour une explication par le substrat.

Une analyse plus serrée du phénomène révèle cependant les difficultés que la théorie du substrat rencontre à son tour. Comme Meillet l'a fait remarquer dans sa discussion des arguments présentés par Pidal en faveur de cette thèse, «il ne résulte pas de ces faits que, dès la romanisation, il y avait eu substitution de *h*

¹⁰ Rohlfs 1932, pp. 32-5 et 1932b, pp. 36-7.

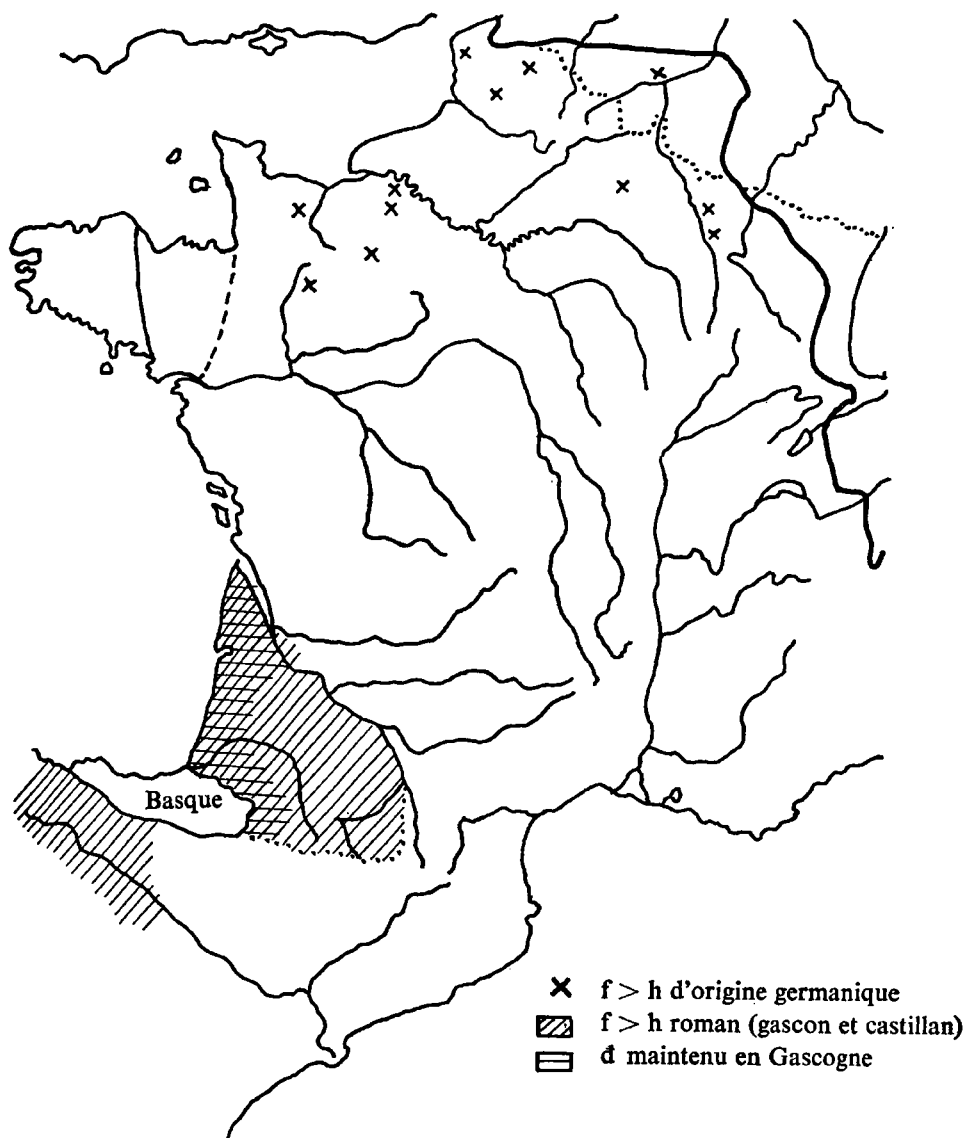
¹¹ *Idem* 1932 et 1932b.

¹² Meillet 1928.

¹³ von Wartburg 1939b.

¹⁴ Bourciez 1936, p. 170.

CARTE NO. 8



CARTE NO. 8, Les parlers galloromans et les toponymes accusant le passage $f > h$, reconstituée à l'aide de Orr 1936 et Pidal 1929.

à *f* et que *h* se soit répandu en partant de là.»¹⁵ En effet, des critères de chronologie relative nous paraissent situer le passage /*f* > *h*/ à une époque assez tardive: la conservation d'*f*- devant *-ue* dans *fuego*, *fuero*, *fuerte*, etc. renvoie le phénomène à une date postérieure aux diphtongaisons, c'est-à-dire à une époque où la romanisation était depuis longtemps achevée et toute trace de la langue de substrat disparue depuis des siècles.

D'autre part, le traitement basque d'/*f*/ latin s'oppose nettement aux explications par le substrat: s'il passe à /*h*/ en castillan et gascon, il devient une occlusive bilabiale en basque, ainsi que l'attestent les emprunts comme *bronte* (< FRONTE), *besta* ou *phesta* (< FESTA), *bago* (< FAGU), etc.

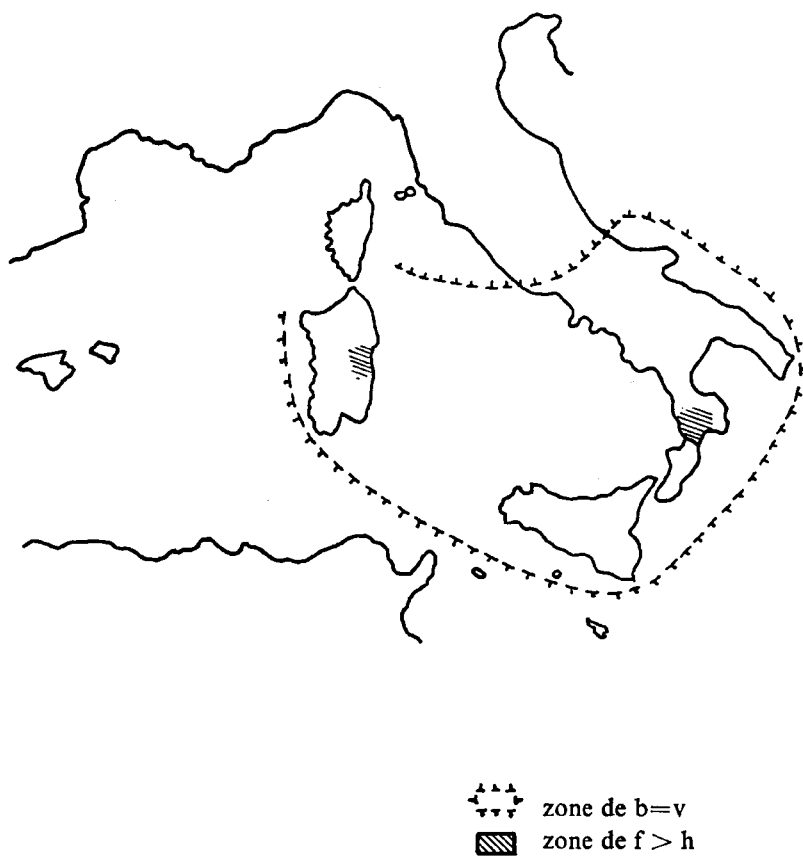
Ces faits écartent à notre avis toute possibilité d'expliquer par le substrat le changement /*f* > *h*/, dont les causes devraient être cherchées ailleurs. Ainsi que Meillet l'a suggéré, «il peut au moins aussi bien y avoir eu, dans une région plus ou moins étendue, des conditions initiales qui, en Castille et en Gascogne, auront entraîné le passage de *f* à *h*, de changement aboutissant plus ou moins tôt.» Nous croyons avoir décelé les «conditions initiales» communes à la Castille et à la Gascogne auxquelles Meillet fait allusion dans le type de corrélation qui caractérise les systèmes consonantiques des deux idiomes. Il suffit de se rappeler que, dans un système consonantique à trois séries de consonnes, la sourde spirante tend à prendre le même point d'articulation que l'occlusive correspondante, la bilabiale /*p*/, pour s'expliquer le passage de la spirante /*f*/ d'une articulation labiodentale à une articulation bilabiale /*φ*/. Or, le passage à /*h*/ s'explique sans difficulté à partir d'un /*φ*/ bilabial, cette prononciation étant beaucoup moins stable que la prononciation labiodentale aussi bien du point de vue physiologique qu'acoustique: d'une part, la lèvre inférieure et la lèvre supérieure, deux organes mous, ferment moins bien que la lèvre inférieure et les incisives supérieures; d'autre part, le souffle émis par la spirante bilabiale est moins strident, donc moins perceptible que le souffle émis par la spirante labiodentale. Difficile sinon impossible, à partir d'un /*f*/ labiodental, le changement /*f* > *h*/ ne surprend plus si l'on admet que l'articulation de /*f*/ était devenue bilabiale au moment de son passage à /*h*/, donc /*f* > *φ* > *h*/.

Fondée sur le rapport qui existe entre le changement /*f* > *h*/ et le type de corrélation, cette explication est confirmée de manière assez frappante par des faits italiens. En effet, les parlers italiens situés en dehors de l'isoglosse pointillée qui marque la confusion de *b*- et *v*- (v. Carte No. 9) présentent le même type de corrélation que les parlers gascons et ibériques que nous venons de discuter: le trait caractéristique des systèmes consonantiques à trois séries de consonnes, la confusion de /*b*/ et /*v*/ à l'initiale, est général dans ces parlers.¹⁶ Or, à l'intérieur de cette région, en Calabre, on rencontre une zone assez étendue dont les parlers

¹⁵ Meillet 1928, p. 170.

¹⁶ Rohlfs 1932, pp. 32-5 et 1932b, pp. 36-7.

CARTE NO 9



CARTE NO. 9, Les parlers italiens présentant le premier type de corrélation de plosion, reconstituée à l'aide de Rohlfs 1932 et de Jaberg et Jud 1928-40, carte *barba*.

accusent précisément le phénomène en question, le passage de /f/ à /h/. (V. zone barrée de la Carte No. 9).¹⁷ Qui plus est, un autre traitement gascon caractéristique des systèmes consonantiques régis par ce type de corrélation, la spirantisation des occlusives sonores, apparaît également dans ces parlers: -g- passe à -ɣ- à l'intervocalique.¹⁸

Résumons: les parlers gascons et ibériques, de même que les parlers calabrais de la zone que nous venons d'isoler, présentent en commun la confusion de b- et de v- à l'initiale, le passage de -g- à -ɣ- à l'intervocalique et le passage d'/f/ à /h/ en toute position. Etant donné que nos parlers présentent le même type de corrélation à trois séries de consonnes, ces correspondances nous paraissent suffisantes pour confirmer la tendance des sourdes spirantes à prendre le même point d'articulation que les occlusives corrélatives, ce qui explique la bilabialisation de /f/ en /ɸ/ et justifie son affaiblissement en /h/.

Un autre traitement caractéristique des parlers gascons, la conservation exceptionnelle du /ð/ spirant à l'intervocalique,¹⁹ s'explique de la même façon. Dans des formes telles que béarn, *bede* (voir) ou *suda* (suer), seules formes romanes qui attestent la survivance de la spirante interdentale sonore du latin vulgaire, le type de corrélation à trois séries de consonnes qui a maintenu en face de l'occlusive sourde /t/ une spirante sonore du même point d'articulation /ð/.

Le /j/ du latin vulgaire est passé à la mi-occlusive /dz/ dans tout les parlers méridionaux, à l'exception du gascon, dont les parlers ont conservé une articulation non-occlusive, /j/ ou /z/.²⁰ Comme le type de corrélation à trois séries de consonnes ignore les sonores occlusives,²¹ /j/ gascon ne pouvait pas devenir occlusif comme dans les autres parlers méridionaux. Le traitement spirant du yod latin en gascon est lui aussi conditionné par la structure particulière du type de corrélation à trois séries de consonnes.

Le développement de /k/ latin suivi d'une voyelle palatale /e i/ caractérise également les parlers gascons: lorsque l'ensemble des parlers méridionaux le font passer à la spirante sourde /s/ par l'intermédiaire de l'affriquée /ts/, les parlers gascons de la vallée de Bethmale le font aboutir à la spirante interdentale sourde /θ/ en position intervocalique.²² C'est encore le système à trois séries de consonnes qui a fait évoluer -tse- et -tsi- vers -θe- et -θi-, afin d'opposer à la sourde occlusive /t/ une sourde spirante du même point d'articulation.

Certains faits espagnols viennent renforcer les interprétations précédentes. Tandis que le castillan, qui présente le même type de corrélation que le gascon, fait passer /f/ à /h/ et /j/ à /x/, cf. *jacer* (< JACERE), *yugo* (< JUGUM), etc., l'ara-

¹⁷ *Idem* 1932 et 1932b.

¹⁸ Rohlfs 1932.

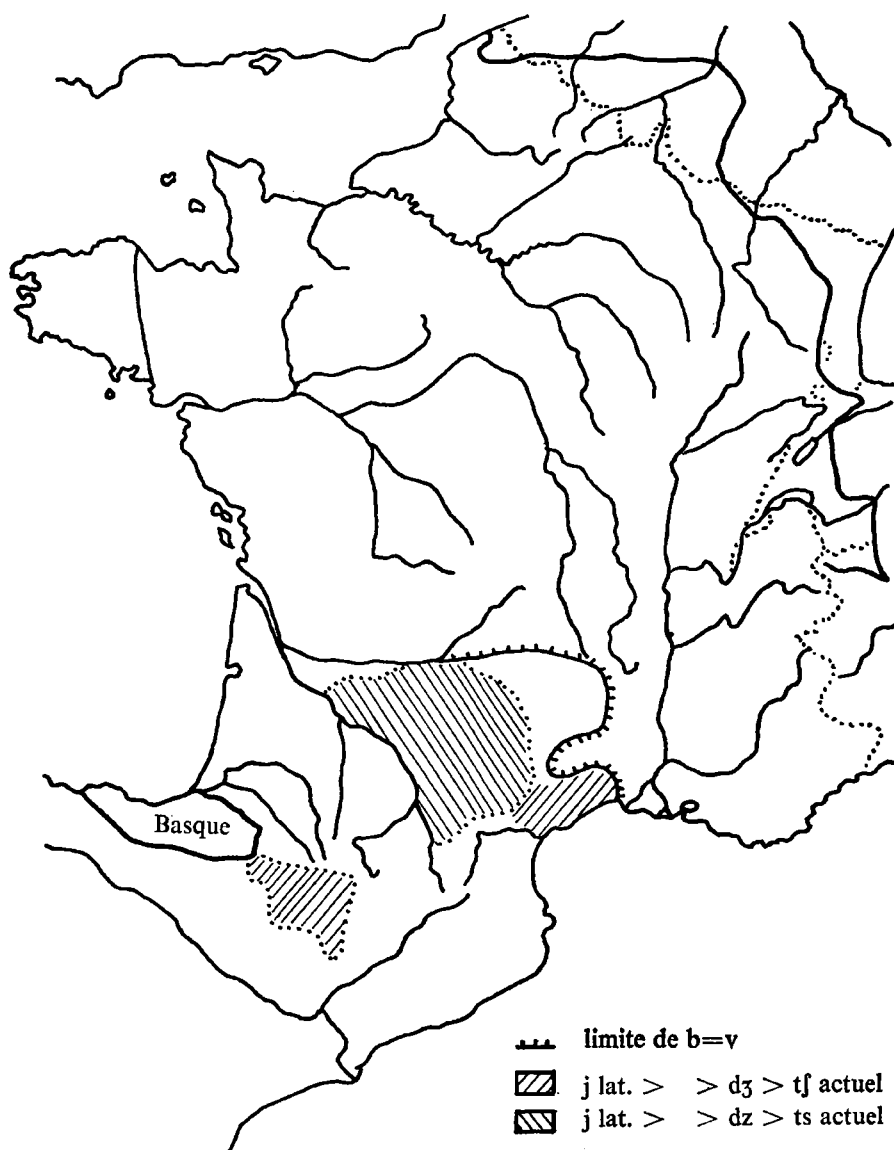
¹⁹ *Idem* 1930.

²⁰ *Idem* 1930.

²¹ Ronjat 1932.

²² Schönthaler 1937.

CARTE NO. 10.



CARTE NO. 10, Les parlers galloromans attestant l'assourdissement de la consonne intervocalique provenant de *j*- initial latin, reconstituée à l'aide de Kuhn 1935 et de Gilliéron et Edmond 1902-10, cartes *joug* et *germain*.

gonais conserve /f/ et fait passer /y/ à la mi-occlusive /dz/. Or, il est instructif de noter qu'à l'encontre du castillan et du gascon, l'aragonais ne présentait pas originellement le même type de corrélation.

Symptôme du type de corrélation à trois séries de consonnes, la confusion de /b/ et /v/ à l'initiale est attestée pour la première fois en gascon. Ce type de corrélation dépasse pourtant la Garonne pour gagner le Bas-Languedoc au XVe siècle, époque vers laquelle la confusion de *b-* et *v-* se généralise dans la région (v. Carte No. 10, isoglosse *b/v*).²³ L'un des traitements caractéristiques des parlers bas-languedociens est l'assourdissement de /dz/ provenant du Latin /j/ à l'initiale, seul exemple de dévoisement initial sur l'ensemble du territoire roman. Ce phénomène est particulièrement instructif quant aux rapports entre le type de corrélation à trois séries de consonnes et les changements phonétiques insolites que nous venons d'enregistrer dans ces parlers. Nous avons vu que le /j/ du latin vulgaire a conservé une articulation spirante en gascon, dont le système consonantique à trois séries ignorait les sonores occlusives, tandis qu'il passait à une mi-occlusive sur l'ensemble du territoire galloroman, y compris les parlers du Bas Languedoc. Or, lorsque le type de corrélation réfractaire aux occlusives sonores gagne ces parlers au XVe siècle, /b d g dz/ ne peuvent se maintenir et doivent se ranger dans l'une des séries admises par le nouveau type de corrélation: vers la même époque, /b d g/ relâchent leur occlusion pour passer aux spirantes /β δ γ/, tandis que /dz/ se dévoise en /t/ ou en /ts/ et s'intègre dans la série des sourdes occlusives.

Le même phénomène s'est produit en aragonais. Caractérisé à l'époque ancienne par un type de corrélation différent, cet idiome avait fait passer le yod latin à une sonore mi-occlusive, tandis que les autres parlers espagnols, caractérisés par le système à trois séries de consonnes, conservaient une articulation spirante. Mais lorsque le type de corrélation réfractaire aux sonores occlusives gagne le système aragonais, /dz/ se dévoise pour se ranger dans la série des sourdes occlusives: cf. *chugo* (joug), *chungo* (jonc), etc.²⁴

C'est de la même façon qu'on devrait expliquer l'assourdissement de certains groupes sonores intérieurs dans les parlers du Bas-Languedoc. Dans une partie du domaine occitan, des formes comme *douze*, *treize* ou *seize* sont représentées par *dutse*, *tretse* et *setse* (v. Carte No. 11), de même que les descendants de *pedicum* et **fitacum*, représentés par *petso* (piège) et *fetso* (foie).²⁵ (v. Carte No. 12).

On rangera dans la même catégorie l'assourdissement du groupe intérieur *-bbl-*, comme dans *douple* (v. Carte No. 13),²⁶ que Fouché explique par l'intermédiaire d'un renforcement de la géminée: *-bbl-* > *-pbl-* > *-ppl-*.²⁷ A notre avis,

²³ Ronjat 1932.

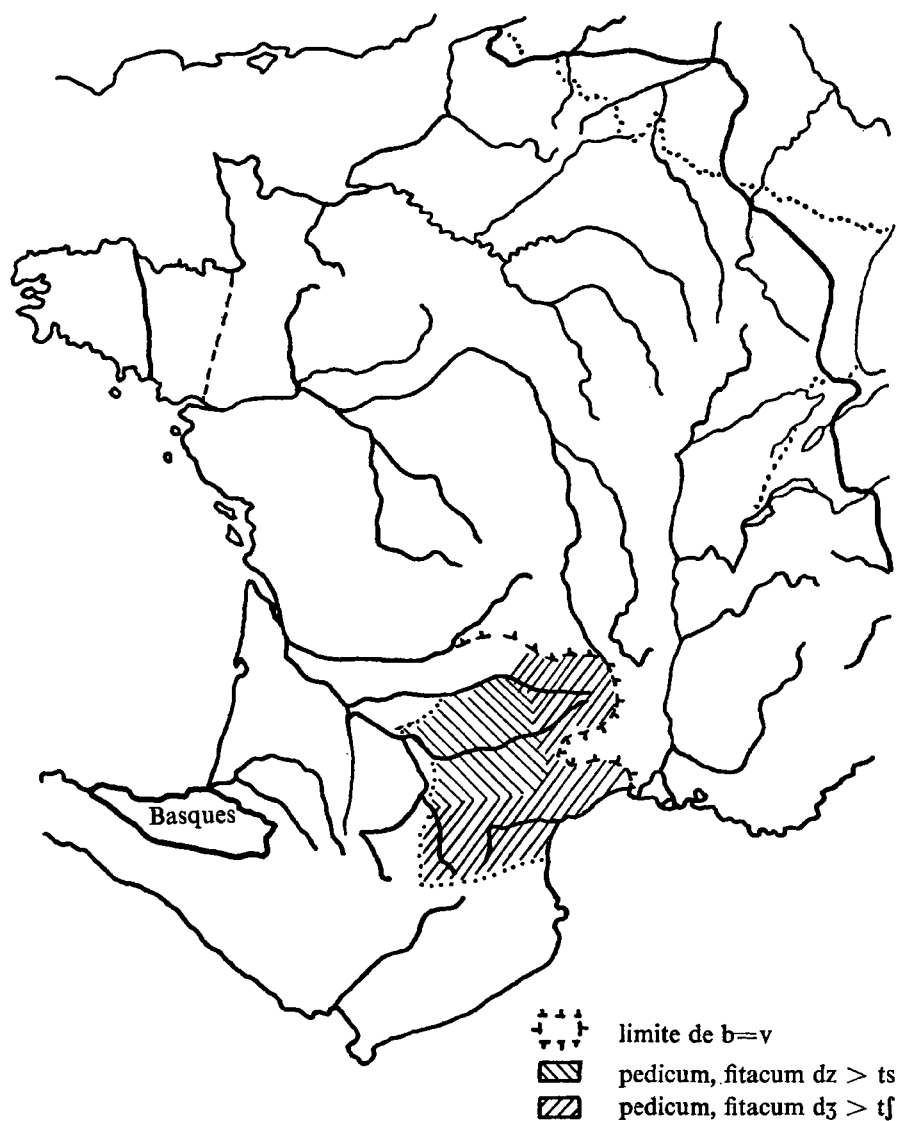
²⁴ Kuhn 1935.

²⁵ Cf. les cartes respectives de Gilliéron et Edmond 1902-19.

²⁶ *Idem*.

²⁷ Fouché 1927, p.

CARTE NO. 12



CARTE NO. 12, Les parlers galloromans attestant l'assourdissement de l'intervocalique, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10, cartes *piège* et *foie*.

le dévoisement s'explique par la résistance qu'oppose aux sonores occlusives le type de corrélation à trois séries de consonnes: lorsqu'il gagne les parlers de la région, celles-ci doivent abandonner ou bien l'occlusion ou bien la sonorité.²⁸

Si le catalan roussillonnais a pu conserver certaines sonores occlusives, ce n'est que dans la mesure où celles-ci sont assimilables aux occlusives géminées. En effet, seules les sonores *géménées* se conservent, les simples se transforment.

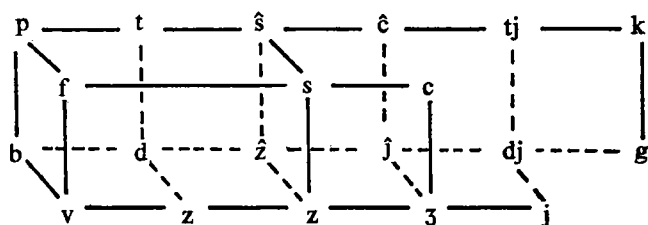
Le second type de corrélation, qui engage aussi bien les sourdes que les sonores, présente quatre séries de consonnes: (a) des sourdes occlusives, (b) des sourdes spirantes, (c) des sonores occlusives et (d) des sonores spirantes.²⁹

Grâce à l'Atlas Linguistique de France, nous avons pu retracer l'extension géographique des parlers dont le consonantisme est caractérisé par ce type de corré-

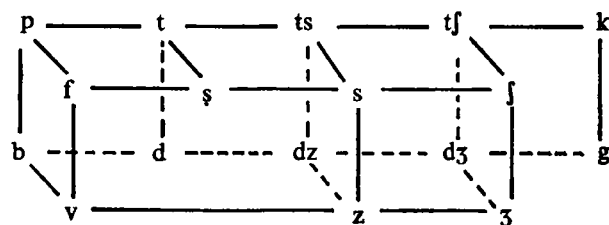
²⁸ Seifert 1923 range ces formes parmi les proparoxytones et explique la sourde par le fait que la chute de la voyelle intertone serait antérieure à la sonorisation. Or, comme nous l'avons montré, la sourde, qui provient du dévoisement d'une sonore, n'est pas ancienne.

²⁹ Voici les schémas de quelques systèmes qui présentent le second type de corrélation à quatre séries de consonnes:

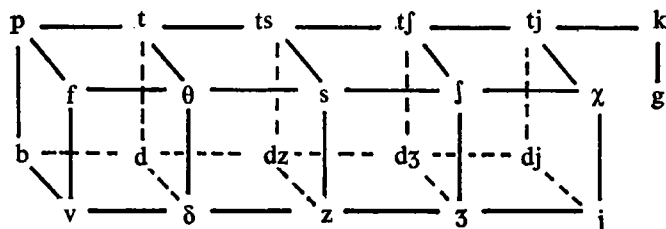
Le parler de Vinzelles, d'après Dauzat 1938:



Le parler de Blonay, d'après Odin 1910:



Le parler d'Ollon, d'après Hasselrot 1937:



lation (v. Carte No. 14) qui, à l'inverse du premier, est en régression, car il a dû exister aussi en Savoie.

Tandis que la corrélation occlusive : spirante est limitée aux consonnes sourdes dans le premier type, elle porte également sur les sonores dans le second. Ses effets se feront sentir dans deux sens différents: d'une part, la corrélation favorisera l'apparition de nouvelles spirantes destinées à remplir les cases vides opposées aux occlusives corrélatives; d'autre part, elle maintiendra l'instabilité des spirantes en favorisant le maintien du point d'articulation des occlusives corrélatives et provoquera ainsi leur disparition.

En ce qui concerne les spirantes labio-dentales, Hasselrot insiste sur «la faiblesse d'articulation de *f* et de *v* qui caractérise la prononciation en Suisse romande comme en Suisse alémanique et grâce à laquelle ces sons bien souvent, sont prêts à se transformer en des fricatives bilabiales.»³⁰ La tendance des spirantes labiodentales /f/ et /v/ vers des articulations bilabiales /ɸ/ et /β/ s'explique par les effets du type de corrélation qui les déplace vers le point d'articulation des occlusives corrélatives /p/ et /b/. L'affaiblissement articuloire représentée par la bilabialisation explique à son tour l'amuïssement de /v/ dans le Moyen Valais, au Val de Bagnes, à Contey, Nendaz, Brignon, Mézarier, Savièse et aux Aguettes.³¹ A Héré-mence, /f/ et /v/ disparaissent après avoir adopté une articulation bilabiale, mais non sans laisser une trace dans la non-élision: /f > ɸ > h > Ø/, comme dans *l'artse* (l'arche), mais /v > β > Ø/, comme dans *le atse* (la vache).³²

Quant aux spirantes dentales, leur stabilité n'est pas moins précaire, puisque la sourde passe à /f/ dans tous les parlers mentionnés ci-dessous.³³ Suivant l'origine, il faudra distinguer celles qui proviennent de /k/ devant voyelle palatale (/ke ki/), celles qui proviennent de /k/ devant /a/, celles qui proviennent du groupe /kl/ et celles qui proviennent de /l/ du groupe /pl/.

La spirante dentale sourde provenant de /k/ prépalatal passe à /f/ dans la Haute Savoie, à Ruffieu et dans le Bas Valais: /ts > θ > f/ comme dans *fe* (cinq), *fae* (cent), *ferda* (cercle), etc.³⁴

Issue de /k/ devant /a/, la même spirante passe à /f/ à Lanslebourg: *fantar* (chanter), etc.³⁵

Provenant du groupe /kl/, elle passe à /f/ à Orsières (Val Ferret) par l'intermédiaire du même /θ/: *fotsi* (clocher), *serfo* (cercle), *fé* (clé), etc.³⁶

³⁰ Dietrich, 1940, p. 40. On se demande pourquoi l'auteur désigne ce changement comme «chute du *v* intervocalique» lorsqu'il se produit également à l'initiale. Au moins pour les langues romanes, il nous paraît utile de réserver le terme «intervocalique» aux seuls cas où l'intervocalique simple s'oppose à la géminée.

³¹ Lavallaz 1899-1935.

³² Lavallaz 1899-1935.

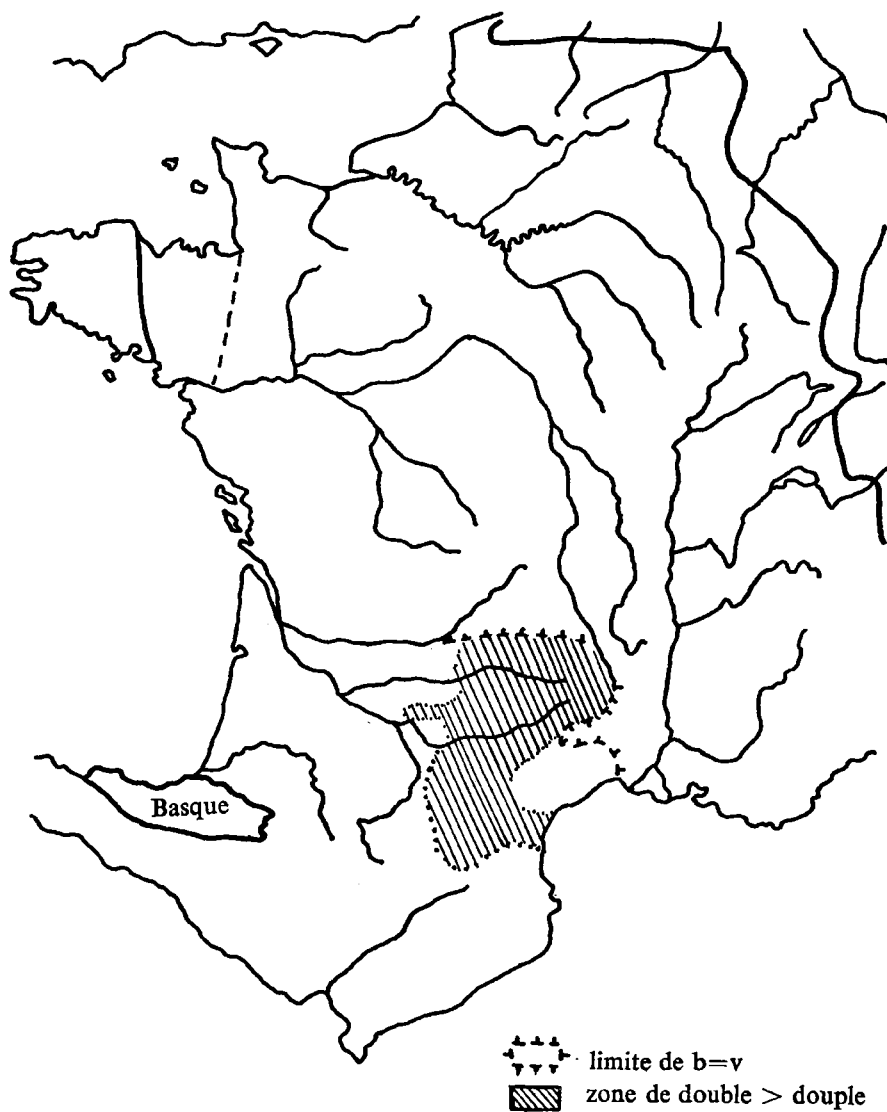
³³ Dietrich 1945.

³⁴ Dietrich 1945, pp. 39, 51 et 57-8.

³⁵ Kuckuk 1936.

³⁶ Dietrich 1945.

CARTE NO. 13



CARTE NO. 13, Les parlers attestant l'assourdissement du *-bb-* géminé, reconstituée à l'aide Gilliéron et Edmond 1902-10, carte *double*.

Enfin, issue de l'/l/ du groupe /pl/, la spirante dentale sourde est passée à /f/ dans le Moyen Valais, à Conthey et à Vetroz: /pl > ptl > p θ > pf/, pour aboutir à *pfanta* (plante), *pföma* (plume), etc.³⁷

Un autre changement caractéristique des parlers du Moyen Valais, la chute d'/l/ initial ou intérieur à Isérables, Conthey, Nendaz, Savièse et au Val de Bagnes,³⁸ doit recevoir une explication analogue, basée sur l'instabilité des spirantes. Ainsi que nous l'avons vu, l'effet de ce type de corrélation n'est pas seulement de favoriser la création de spirantes en face des occlusives, mais aussi de faciliter la création de pendants occlusifs aux spirantes corrélatives. Bien que /l/ ne soit pas à strictement parler, une spirante, les liquides peuvent néanmoins jouer le rôle des spirantes par rapport aux occlusives. Les groupes latins /kl/ et /gl/ s'étant assimilés en phonèmes uniques occlusifs à explosion latérale, une opposition de plosion s'établit entre l'occlusive latérale /dl/ provenant de /gl/ et la liquide latérale /l/. Ignorées dans les parlers voisins, les occlusives latérales ne devaient pas tarder à se résoudre en spirantes /tl > l/ et /dl > l/ menaçant ainsi de neutralisation l'ancienne opposition /gl : l/. Afin de la maintenir, /l/ s'est relâché pour disparaître ensuite, de sorte que l'ancienne opposition /gl : l/ s'est transphonologisée en /l : Ø/. Cette interprétation est confirmée par le fait que, dans les parlers où l'ancien /l/ s'est amui, /gl/ a abouti à /l/ sonore, tandis que le groupe /kl/ a abouti à /l/ sourd: cp. *las* (glace) ou *ōla* (ongle), avec *lo* (clé) ou *lotsi* (clocher) et avec *owa* (langue), *ow* (loup) *pa* (pelle) ou *daō* (lundi).

Notre thèse, qui explique l'instabilité des spirantes par la structure du type de corrélation à quatre séries de consonnes, est confirmée par le fait que les spirantes restent stables dans les parlers franco-provençaux³⁹ dont le système est caractérisé par le type de corrélation à deux séries de consonnes: dans les parlers de Vaux⁴⁰ ou de Hauteville,⁴¹ par exemple, la spirante se maintient.

³⁷ Dietrich 1945.

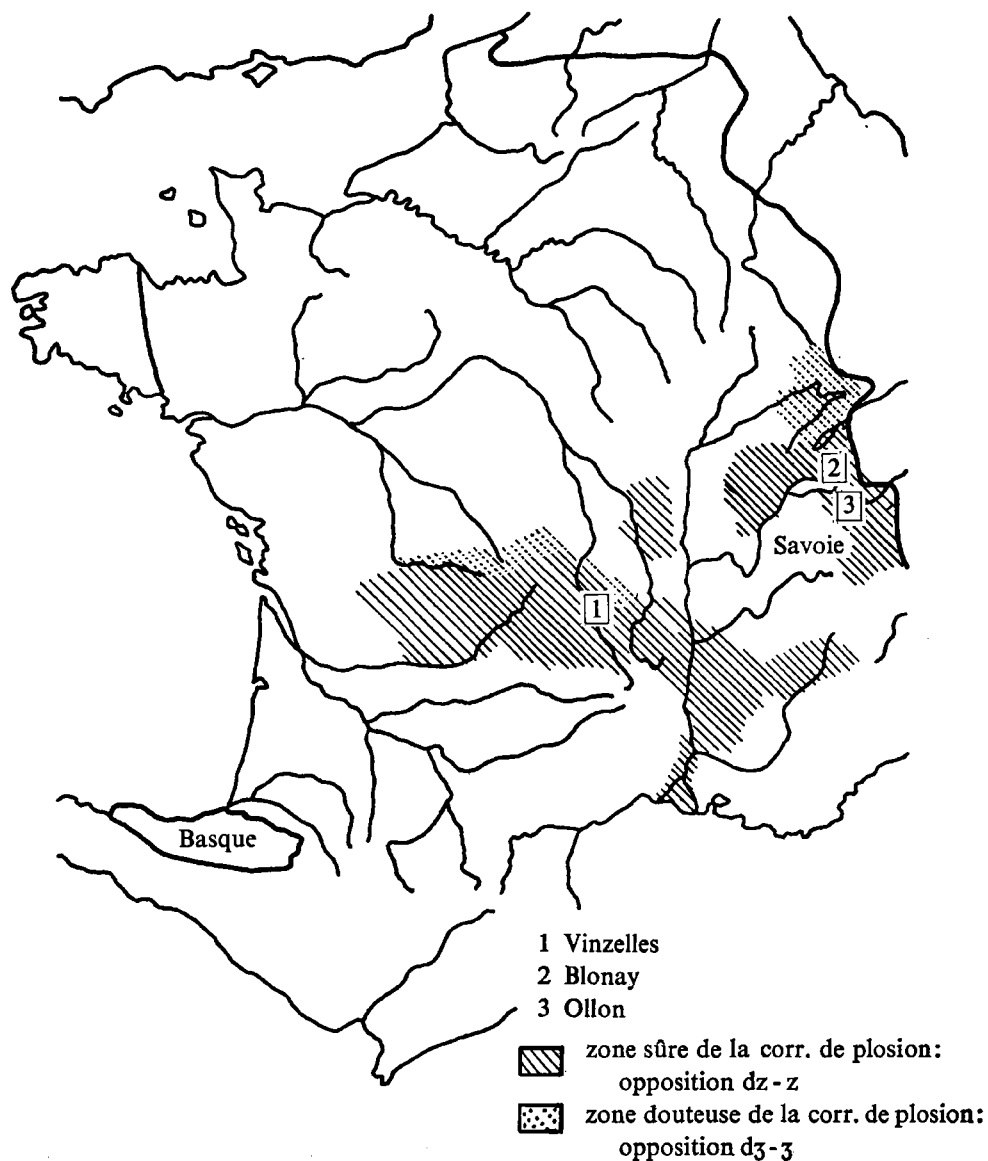
³⁸ Dietrich 1945.

³⁹ Si la spirante disparaît à Vaux, ce n'est que par la substitution du phonème français, phénomène qui n'a rien à voir avec l'instabilité des spirantes.

⁴⁰ Duraffour 1941.

⁴¹ Martinet 1939.

CARTE NO. 14



CARTE NO. 14, Les parlers galloromans présentant le deuxième type de corrélation de plosion, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond, cartes *gens* et *germain*.

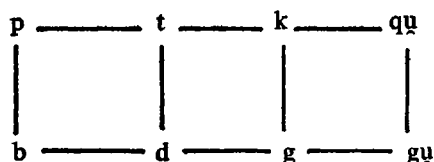
SECONDE PARTIE

**LES PALATALISATIONS
ROMANES ET GALLOROMANÈS**

VI

LA PALATALISATION DES OCCLUSIVES LATINES DANS LES LANGUES ROMANES

Le système consonantique du latin comportait deux séries corrélatives d'occlusives, les sourdes et les sonores, groupées en quatre ordres, les bilabiales, les apicales, les dorsales, et les labiovélares:



Le consonantisme des langues romanes est caractérisé par l'apparition d'un nouvel ordre, les palatales, qui évoluent vers des réalisations affriquées sifflantes ou chuintantes. L'apparition de ces nouveaux phonèmes est généralement décrite en termes de phonétique: il s'agit de l'assimilation d'une consonne (/t/ ou /k/) à une voyelle (/e/ ou /i/) ou à une semi-voyelle (/j/) palatale suivante.

Au point de vue phonologique, il faut distinguer les fusions de phonèmes (/t + j/ ou /k + j/), phénomènes particulièrement susceptibles de prise de conscience, donc de régression, des palatalisations au contact de voyelles suivantes qui se réalisent par des glissements articulatoires assez lents, donc de phénomènes inconscients et réguliers.

Rappelons les principaux traitements des consonnes latines en question dans les langues romanes:

Sarde: /θθ/ (PUTEU > *puthu* et FACIA > *fatho*), /k/ (CAELU > *kelu*), et /g/ (VICINU > *biginu*, PLACERE > *piagere*)

Roumain: /ts/ (PUTEU > *puț* et FACIA > *față*), et /tʃ/ (CALUE > *cer*, VICINU > *vecin*, PLACERE > *plăcea*)

Rhétique: /ts/ (PUTEU > *puots*), et /tʃ/ (GLACIE > *glatsch*, CAELU > *tshiel*), /ʒ/ (PLACERE > *plazair*)

Italien (toscan): /dz/ (PUTEU > *pozzo*), et /tʃ/ (FACIA > *faccia*, CAELU > *cielo*, VICINU > *vicino*, PLACERE > *piacere*)

Vieux français: /ts/ (PUTEU > *puiz*, FACIA > *face*, CAELU > *ciel*), et /z/ (VICINU > *veisin*, PLACERE > *plaisir*)

Vieil espagnol: /dz/ (PUTEU > *pozo*, FACIE > *haz*, VICINU > *vezino*), et /ts/ (CAELU > *cielo*, PLACERE > *placer*)

Vieux portugais: /ts/ (PUTEU > *poço*, FACIE > *face*, CAELU > *ceo*), et /dz/ (VICINU > *vizinho*, PLACERE > *prazer*)

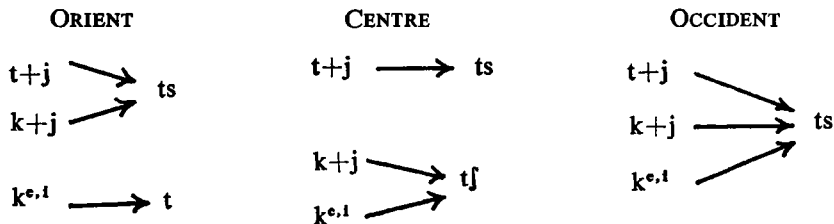
Si nous classons ces traitements par rapport à leurs résultats sifflants ou chuintants, nous obtenons trois zones distinctes:

(1) une première zone comprenant le roumain et les dialectes italiens du sud, où la sifflante /ts/ provient de /t + j/ et de /k + j/, et la chuintante /tʃ/ de /k^{e.1}/. On peut y adjoindre le sarde, où /t + j/ et /k + j/ subissent le même traitement /θ/ (provenant d'un /ts/);

(2) une deuxième zone comprenant le toscan et le rhétique, où la sifflante provient de /t + j/, tandis que la chuintante /t/ provient aussi bien de /k + j/ que de /k^{e.1}/;

(3) une troisième zone qui va du vieux français au portugais en passant par l'occitan et par l'espagnol, caractérisée par le même traitement sifflant de /t + j/, /k + j/ et /k^{e.1}/. Les chuintantes ont des origines différentes: /k^a/ en français (CARA > *chère*), /k + t/ en espagnol (OCTO > *ocho*) et /k + l/ en portugais (CLAVE > *chave*).

Ces traitements peuvent être résumés de la manière suivante:



Ce schéma n'est pourtant pas suffisant dans la mesure où les traitements peuvent différer du point de vue des possibilités de sonorisation en position intervocalique. Au début du chapitre V, nous avons vu que pendant que les géminées tendaient à se simplifier, les occlusives sourdes intervocaliques se sonorisaient dans presque toute la Romania occidentale: -p-, -t-, -k-, -kw- > -b-, -d-, -g-, -gw-. Il faut ajouter que sur le front nord de la Romania (en francien, franco-provençal et rhétique), ces occlusives sonores deviennent rapidement des spirantes sonores: -v-, -ð-, -ɣ-, -w-. Le traitement de l'occlusive sourde /k^{e.1}/ à l'intervocalique, -is-, -jz- en francien, -z- en rhétique, prouve qu'à cette époque elle était encore une affriquée chuintante palatalisée à l'initiale, tandis que le traitement intervocalique de /k^a/ était /-j-/ dans les mêmes langues, donc une occlusive palatale pure (non affriquée) à l'initiale. Dans le reste de la Romania occidentale le traitement intervocalique du même /k^{e.1}/ à savoir -dz-, montre qu'il s'agissait bien d'un /ts/ phonème unique.

Au contraire, lorsque nous examinons le traitement de /k + j/ à l'intervocalique, nous constatons qu'il ne s'est nulle part sonorisé, sauf peut-être en vieil espagnol, et qu'en portugais, /t + j/ et /k + j/ ont toujours été sourds à l'intervocalique. Il y a donc eu gémination, ce qui suggère les schémas suivants:

TOSCAN, RHÉTIQUE	FRANCIEN ¹	PORTUGAIS
t + j → ts	t + j → ts	t + j → tts
k + j → ttʃ	k + j → tts	k + j → tts
k ^{e,1} → tʃ	k ^{e,1} → ts	k ^{e,1} → ts

A noter toutefois que la tendance à maintenir la distinction entre /kʲ/ et /tʲ/ est attestée même en Occident à l'intervocalique: tandis que /tʲ/ subit le traitement normal et se sonorise en se confondant avec /k^{e,1}/, cp. *rationem* > *raison* avec *racemu* > *raisin*, /kʲ/ subit le traitement des géminées et reste sourd, cp. *facia* > *face* avec *radcina* > *racine*.

Il s'ensuit que lorsque la Romania orientale a confondu /tʲ/ et /kʲ/ de bonne heure, la Romania occidentale et la Romania centrale ont conservé plus longtemps une distinction qui a survécu jusqu'à nos jours en toscan et rhétique (en toute position) et en français (à l'intervocalique).²

Il est difficile d'expliquer du point de vue phonétique la non-confusion de /tʲ/ et /kʲ/ en Occident. D'une part, l'action palatalisante de la semi-voyelle /j/, plus fermée, étant plus forte que celle des voyelles /e i/ on s'attendrait à une confusion assez rapide entre /kʲ/ et /tʲ/, ainsi qu'elle s'est produite dans la Romania orientale. D'autre part, la confusion de /tʲ/ avec /k^{e,1}/ dans la Romania centrale, cp. tosc. *faccia* et *celo*, s'explique mal du point de vue phonétique, l'action palatalisante des voyelles /e i/, plus ouvertes, étant moins forte que celle de la semi-voyelle /j/.

La phonologie pourrait fournir une explication satisfaisante de ces changements phonétiques inattendus. L'apparition d'un nouveau phonème peut s'effectuer par l'intermédiaire de deux processus différents:

¹ Nous ne citons pas l'espagnol, qui pose des problèmes aux meilleurs spécialistes: «El punto oscuro de la historia de la *ç* y *z* es el resultado de -TY-, -CY-; a él atienden especialmente las reseñas que se han hecho del trabajo de Ford (J.D.M.). The Old Spanish Sibilants, *Studies and Notes in Philology* (Harvard, 1900) t. 2; Neumann y Meyer-Lübke (*Gramatica*, I, 513) creen que el desarrollo de la sibilante es diverso según es pro o postónica. Mussafia (*Romania*, XVIII, 529) se desentiende del acento, y cree que el español, en armonía con el francés, llegó a *z* de -TY- y a *ç* de -CY-; pero Cuervo (apoyado por Carnoy) se figura que -TY- da *ç* y -CY- da *z*. Ford renueva la opinión de Mussafia. Mussafia y Ford explican las anomalías con que tropieza su teoría mediante la hipótesis de duplicación de consonante; Herzog mediante diferencias cronológicas suponiendo *plaza pieça/petia*/posteriores en fecha a *razón* Saroihandy sostiene la igualdad de -TY- y -CY- aceptada en el texto. Jud y Steiger (*Romania*, 1922, XLVIII, 145-147) creen respecto de -TY- que el portugués, logudorés y rumano, que tienen *ç* u otra consonante sorda, derivan de la asibilación vulgar *putsu* en vez de *puteu*; mientras el español y el francés, que tienen *z* sonora, derivan de la restauración culta *putiu* o *pustiu* (trisílabo); pero si el portugués, por ejemplo, sigue una corriente más popular, *cʰ*, por qué no sonoriza? (Menéndez-Pidal 1929, page 150, note 1).» Mais pour le point qui nous occupe, l'espagnol reste intermédiaire entre le francien et le portugais.

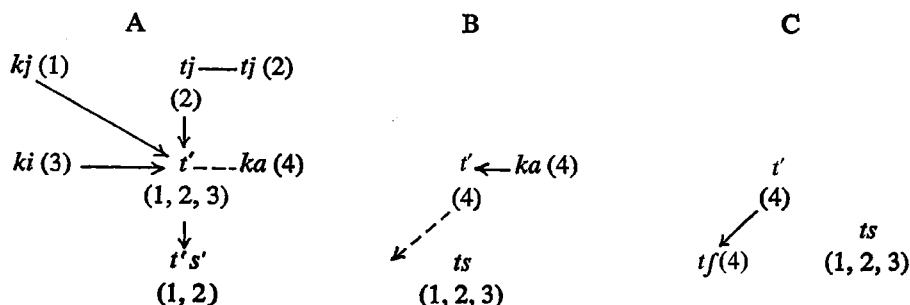
² On pourrait nous objecter que l'espagnol ne présente aucune trace de la distinction entre /kʲ/ et /tʲ/. Mais étant donné que les deux groupes se sont confondus également avec /k^{e,1}/, rien ne nous empêche de supposer que /tʲ/ et /kʲ/ ont maintenu leur distinction avant de se confondre avec /k^{e,1}/.

(1) Il peut être issu de la fusion de deux phonèmes contigus, /t/ et /j/ en l'espèce, au quel cas il est difficile de dater l'apparition du nouveau phonème car, ainsi que Martinet l'a montré,³ il est souvent impossible de préciser si nous avons affaire à deux phonèmes successifs ou à un phonème unique.

(2) Il peut provenir de la phonologisation d'une variante combinatoire, au quel cas le processus comporte deux phases:⁴ (a) la première, strictement phonétique, consiste en l'assimilation maxima de la variante dans les limites permises par le système;⁵ cette phase est graduelle, donc proportionnelle au temps; (b) la seconde, linguistique, consiste en la phonologisation de la variante combinatoire créée par la phase précédente; ce n'est qu'à la suite de cette phase que la variante se dégage en phonème indépendant.

Examinons dans cette perspective les phénomènes de palatalisation qui ont abouti à la création de nouveaux phonèmes affriqués dans les langues romanes.

Dans la Romania orientale, en roumain et en italien méridional, la forte action palatalisante du /j/ a confondu de bonne heure les groupes /kʲ/ et /tʲ/ en /ts/, lorsque /k^{e,1}/ maintenait sa distinction en /tʃ/. Ces changements peuvent être représentés de la manière suivante:



La confusion de /kʲ/ avec /tʲ/ en roumain et en italien méridional est basée sur le caractère «rustique», «illettré» du latin oriental, dont la prononciation peu «soignée» explique l'absence de toute réaction contre la confusion «vulgaire» des deux groupes en *tj* (1, 2). Ce genre de prononciation donne libre cours aux «tendances phonétiques» et nous fait comprendre pourquoi *tj* (1, 2) a abouti à *t'* (1, 2) avant *ki* (3), qui se déplaçait vers le même but, *t'* (3), mais plus lentement, l'action palatalisante de /i/ étant moins forte que celle du /j/. En effet, *ki* (3) n'a abouti à *t'* (3) que lorsque *t'* (1, 2) avait dépassé ce stade et s'acheminait déjà vers *ts* (1, 2): pour ne pas se confondre avec ce dernier, *t'* (3) s'est dirigé vers *ts* (3).

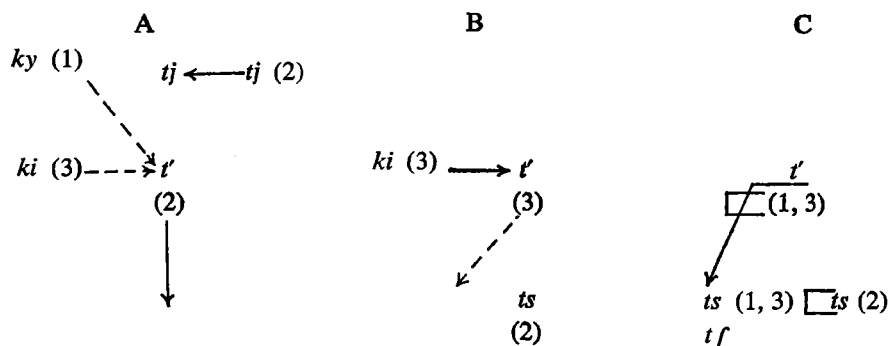
³ Martinet 1939, p. 2.

⁴ V. pp. 22-3.

⁵ Dans notre cas, la liberté offerte par le système est illimitée, étant donné qu'il n'y a pas de phonème entre /k/ et /t/, ce qui permet aux variantes palatales de se rapprocher sans entraîner aucune confusion.

On s'explique pourquoi /tʲ/ s'est confondu avec /kʲ/ en /ts/ dans la Romania orientale, tout en se tenant à l'écart de /kʲ/ en /tʲ/; nous comprenons mieux pourquoi roum. *puț* et *față* s'opposent à *cer*, et sicil. *pozzo* et *brattsu* à *celo*.

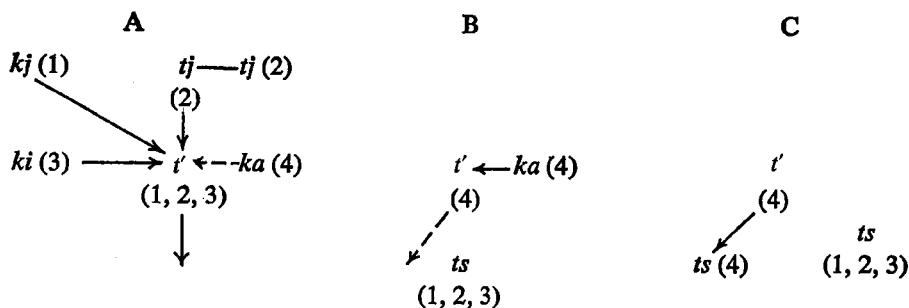
Dans la Romania centrale, en rhétique et en toscan, /tʲ/, qui est devenu /ts/, a subi un traitement différent de /kʲ/, qui s'est confondu avec /kʲ/ en /tʲ/, changements dont l'essentiel peut être représenté par le schéma suivant:



En rhétique et toscan, la non-confusion de *tj* (1) avec *kj* (2) aussi bien que la confusion de *kj* (2) avec *ki* (3) s'expliquent par le caractère du latin parlé dans cette zone de transition. Située entre les deux Romanias, l'influence du latin plus «urbain», plus «littéraire» parlé en Occident s'est manifestée dans une certaine résistance à la tendance palatalisante, dans le soin de maintenir la distinction de *kj* (1) et de *tj* (2). Afin d'éviter la confusion des deux groupes qui se déplaçaient vers /tʲ j/ et vers /tʲ/, l'évolution palatale de *kj* (1) a été ralentie. Or, le ralentissement destiné à éviter la confusion de *ky* (1) avec *tj* (2) explique sa confusion avec *ki* (3): évoluant moins rapidement, *kj* (1) a été rattrapé par *ki* (3), qui se déplaçait dans la même direction, mais plus lentement, parce que l'action palatalisante de la voyelle est moins forte que celle de la semi-voyelle. Au moment où *kj* (1) et *ki* (3) se sont confondus en *tʲ* (1, 3), *tʲ* (2) s'acheminait déjà vers *ts* (2), de sorte que, pour éviter la confusion, *tʲ* (1, 3) s'est dirigé vers *tʲ j* (1, 3).

On voit pourquoi, dans la Romania centrale, /tʲ/, qui s'est palatalisé en /ts/, a évité la confusion avec /kʲ/, qui s'est pourtant confondu avec /kʲ/ en /tʲ/; nous comprenons mieux pourquoi le toscan oppose *pozzo* à *faccia* et *celo*, et l'engadin *puots* à *glatš* et *celo*.

Dans la Romania occidentale, tandis que le français distingue /tʲ/ et /kʲ/ à l'intervocalique, l'espagnol les confond en toute position. Mais comme ces deux groupes se confondent également avec /kʲ/ en /tʲ/, rien ne nous empêche de postuler leur distinction jusqu'au moment de la confusion avec le dernier groupe, de la manière suivante:



Le caractère lettré du latin occidental a joué un rôle décisif dans le sort des palatalisations françaises et espagnoles. Le soin de distinguer les phonèmes et de résister à certaines tendances de prononciation considérées «vulgaires» a déclenché une réaction contre la palatalisation des groupes *kj* (1) et *tj* (2), destinée à éviter leur confusion. La réalité de cette opposition «urbaine» est attestée par la distinction que le français a maintenue jusqu'à nos jours entre *kj* (1) et *tj* (2) à l'intervocalique. Mais le soin de distinguer les deux groupes a tellement ralenti leur évolution qu'ils se sont trouvés rattrapés par un *ki* (3) se déplaçant plus lentement dans le même sens, de sorte que *kj* (1), *tj* (2) et *ki* (3) ont fini par se confondre en *t'* (1, 2, 3). Pendant ce temps, *ka* (4) amorçait le mouvement palatalisant à son tour, mais n'aboutissait à *t'* (4) qu'à une époque où *t'* (1, 2, 3) avait dépassé ce stade et s'acheminait déjà vers *ts* (1, 2, 3). C'est pour éviter la confusion avec ce dernier que *t'* (4) s'est dirigé *ts* (4).

Nous avons pourtant vu qu'en espagnol, *kj* (1) et *tj* (2) se sont confondus en toute position. Malheureusement, nous ne disposons ici d'aucun indice, tel que le traitement français à l'intervocalique, qui nous permette d'établir si *kj* (1) et *tj* (2) se sont confondus en *t'j* (1, 2) avant de se confondre également avec *ki* (3) en *t'* (1, 2, 3). Mais étant donné que tous les idiomes romans ayant à leur base un latin de caractère plus ou moins urbain, le toscan, le rhétique et le français à l'intervocalique, témoignent jusqu'à nos jours d'une distinction entre *kj* (1) et *tj* (2), il nous semble normal de supposer que ces deux groupes sont distincts en espagnol aussi, avant de se confondre avec *ki* (3) en *t'* (1, 2, 3).

Cette interprétation explique l'identité de traitement des trois groupes attestée par fr. *puiz*, *face*, *ciel* et par esp. *pozo*, *haz*, *cielo*, aussi bien que la distinction de /tʃ/ et /kʃ/ attestée par fr. *raison* et *face* à l'intervocalique.

L'examen fonctionnel et structural des palatalisations romanes confirme une fois de plus la thèse de von Wartburg, qui caractérise la Romania occidentale par un latin urbain, lettré et soigné, par opposition à la Romania orientale, caractérisée par un latin rustique, vulgaire et moins soigné.⁶

⁶ V. chap. L, note 12.

VII

LA PALATALISATION DE /k^a/ DANS LES PARLERS GALLOROMANS SEPTENTRIONAUX

La palatalisation de /k^a/ en /tʃ^a/ est l'un des traits essentiels qui distinguent les parlers galloromans septentrionaux des parlers méridionaux: cp. fr. *cheval* avec prov. *kaval*. En raison de son caractère particulier, ce phénomène réclame un supplément d'enquête.¹

L'articulation normale de la voyelle /a/ étant dépourvue de tout effet palatalisant, le traitement francien du groupe /k^a/ soulève des difficultés d'ordre phonétique. Il est évident que la palatalisation de la consonne présuppose une prononciation avancée de la voyelle, /ä/ voire /ɛ/.² On peut, bien sûr, postuler une influence progressive de la consonne qui, après avoir palatalisé la voyelle, donc /ka > kä/, s'est trouvée à son tour influencée régressivement par la voyelle qu'elle avait contribué à palataliser, donc /kä > k'ä/. Mais ceci n'explique pas pourquoi le francien est le seul idiome roman attestant ce genre d'interaction, le mystérieux «substrat palatalisant» invoqué par certains romanistes n'étant qu'une autre façon d'avouer notre ignorance. Inspirés par le principe fonctionnel qui conçoit, l'apparition des variantes combinatoires comme le résultat non seulement des «tendances physiologiques» gouvernées par l'inertie des organes de parole, mais aussi par des conditions inhérentes au système des combinaisons de phonèmes, nous nous attacherons à reconstituer le contexte structural du phénomène.

Le système des syllabes latines commençant par des consonnes palatales ou susceptibles de palatalisation était le suivant:

A

1) ti	2) te	3) ta	4) to	5) tu
6)	7)	8) tja	9) tjo	10) tju
11) ki	12) ke	13) ka	14) ko	15) ku
16) qui	17) q̄ue	18) qua	19) q̄uo	20)

¹ Ringenson 1922.

² Dans ce sens, cf. Meyer-Lübke 1900-6, qui, afin d'expliquer la palatalisation de /k^a/, va jusqu'à supposer le caractère secondaire de l'/a/ des parlers provençaux modernes.

Le système latin comportait donc quatre séries de combinaisons de ce type, à savoir /tV/, /kV/ et /q^uV/. On notera cependant que, les groupes */tji/ et */tje/ n'étant pas représentés en latin, les cases 6 et 7 de la seconde série restaient vides, de même que la case 20 de la quatrième, réservée en principe à */quu/. A retenir également le fait que la consonne médiane d'un mot comme POTIO, qui se rangeait dans la 9e case de la seconde série, n'était pas la même que la consonne médiane d'un mot comme RACEMUS, qui se rangeait dans la 12e case de la troisième série.

Les palatalisations galloromanes ont entraîné certains changements dans le système précédent. En effet, le yod a palatalisé la consonne de la seconde série, de sorte que *tja* (8), *tjo* (9) et *tju* (10) sont devenus *t'a* (8), *t'o* (9) et *t'u* (10). Dans la troisième série, les voyelles /e i/ ont palatalisé les consonnes précédentes, de sorte que *ki* (11) et *ke* (12) ont abouti à *t'i* (11) et *t'e* (12).³ A la suite de ces changements, le système des combinaisons se présentait de la manière suivante:

B

1) ti	2) te	3) ta	4) to	5) tu
6)	7)	8) t'a	9) t'o	10) t'u
11) t'i	12) t'e	13) ka	14) ko	15) ku
16) qui	17) que	18) qua	19) quo	20)

On s'aperçoit que les combinaisons occupant les cases 11 et 12 de la troisième série, /t'i/ et /t'e/, ont acquis la même consonne caractéristique que les combinaisons occupant les cases 8, 9 et 10 de la seconde série. Comme les cases 6 et 7 étaient vides, *t'i* (11) et *t'e* (12) les ont occupées pour former avec *t'a* (8), *t'o* (9) et *t'u* (10) une nouvelle série caractérisée par la consonne initiale /t/, de sorte que le système a pris l'aspect suivant:

C

1) ti	2) te	3) ta	4) to	5) tu
6) t'i	7) t'e	8) t'a	9) t'o	10) t'u
11)	12)	13) ka	14) ko	15) ku
16) kwi	17) kwe	18) kwa	19) kwo	20)

³ V. chap. VI.

Le système galloroman comportait donc toujours quatre séries de combinaisons, mais elles n'étaient plus celles du latin: au lieu de /tV/, /tjV/, /kV/ et /qʷV/, nous avons /tV/, /t'V/, /kV/ et /kwV/. A noter que la seconde série galloromane /t'V/ groupe les représentants de deux séries latines différentes, la seconde, /tjV/, avec /t'a t'o t'u/, et la troisième, /kV/, avec /t'i t'e/. Ceci nous explique pourquoi des formes telles que *potionem* et *racemus*, dont la consonne médiane était différente en latin (occupant respectivement la 7e case de la seconde série et la 9e case de la troisième), présentent la même consonne en galloroman, *poison* et *raisin*.

A considérer la palatalisation de /kʰ/ dans le cadre du système des combinaisons consonantiques, on comprend pourquoi l'influence palatalisante de la consonne sur la voyelle suivante n'a rencontré aucune résistance en galloroman. En effet, la case 12 réservée à */ke/ étant vide, la voyelle de la combinaison voisine *ka* (13) pouvait prendre une réalisation plus avancée, *kä* (13), voire *ke* (13), sans entraîner aucune confusion dans le système. Facilitée par la case voisine vide, l'action palatalisante de la consonne explique la première étape de la série de changements dont le résultat final a été la création d'une consonne chuintante en français, le passage de /ka/ à /kä/ ou à /ke/. En vue du caractère anticipateur de la prononciation francienne, la seconde étape phonétique, l'influence régressive exercée par la voyelle palatalisée sur la consonne précédente, /kä > k'ä/ ou /ke > k'e/, ne fait pas de difficultés.

Ce qui précède n'explique pourtant que la première grande phase du phénomène, l'apparition de la variante combinatoire [k']. Comme celle-ci ne pouvait figurer que devant /a/, elle se trouvait en distribution complémentaire avec la réalisation normale /k/, qui figurait devant /ou/. La troisième combinaison de la série /kV/ se réalisait donc comme /k'/, c'est-à-dire /k'a ko ku/, mais il n'y avait pas encore de série /k'V/, ni d'oppositions significatives entre /k'/ et /k/. Reste donc à expliquer la seconde phase du phénomène, à tirer au clair les circonstances à travers lesquelles la variante combinatoire [k'] s'est dégagée en phonème indépendant.

Ainsi que nous l'avons vu ailleurs,⁴ une variante combinatoire peut être libérée du contexte fixe qui l'empêche de participer à des oppositions significatives par le truchement d'un changement supplémentaire dont l'effet est de neutraliser la distribution complémentaire, ou bien en plaçant la réalisation normale dans le contexte réservé à la variante combinatoire, ou bien en plaçant la variante combinatoire dans le contexte réservé à la réalisation normale. Suivant qu'il s'agit du nord ou du centre de la Gaule, la phonologisation de la variante /k'/ s'est effectuée par des changements différents, agissant dans des sens différents.

Dans le nord de la Gaule, c'est la simplification de la diphtongue /aʊ/ en /o/ qui a mis fin à la distribution complémentaire en plaçant la variante combinatoire dans un contexte précédemment réservé à la réalisation normale. En effet, lorsque

⁴ V. p. 23.

la diphtongue s'est simplifiée, /k'au/ s'est réduit à /k'o/ et la variante [k'] s'est trouvée devant /o/, position réservée jusque là à la réalisation normale /k/. L'opposition /k'au : ko/ s'est transphonologisée en /k'o : ko/, de sorte que l'ancienne variante pourra assumer dorénavant des fonctions distinctives l'opposant à son ancienne réalisation normale, /k' : k/.

Dans les parlers du centre, c'est la simplification de la labiovélaire /kɸ/ en /k/ qui a neutralisé la distribution complémentaire en plaçant la réalisation normale dans un contexte précédemment réservé à la variante. En effet, lorsque cette consonne complexe a perdu son appendice labiovélaire, /kɸa/ s'est réduit à /ka/ et la réalisation normale /k/ s'est trouvée devant /a/, position réservée auparavant à la variante combinatoire [k'], les oppositions du type /kwa : k'a/ se sont transphonologisées en /ka : k'a/, de sorte que l'ancienne variante participera dorénavant à des oppositions significatives avec l'ancienne réalisation normale, /k : k'/.

VIII

SUR LES FRONTIÈRES DU FRANCO-PROVENÇAL

Depuis Ascoli,¹ les dialectologues s'efforcent d'établir la frontière qui sépare le franco-provençal du francien en prenant comme critère le traitement de la voyelle /a/ en position tonique libre: tandis qu'elle se maintient en franco-provençal, elle passe à /ɛ/ en francien.

Malheureusement, ce critère n'est plus utilisable, car dans certaines zones du franco-provençal, à Nozeroy par exemple,² /a/ tonique libre est passé à /ɛ/, tout comme en francien. C'est pourquoi Hasselrot,³ suivi par Kjellén,⁴ a proposé un nouveau critère pour départager les deux idiomes, à savoir le traitement des finales atones: tandis qu'elles se maintiennent en franco-provençal, elles disparaissent en francien.⁵ Ce critère étant basé sur un fait actuel, nous sommes en droit de nous demander, avec Jud: «cette limite est-elle très ancienne? En d'autres termes, représente-t-elle autre chose qu'un arrêt provisoire d'une ligne qui passa un jour au nord de Besançon?»⁶

Puisque nous avons essayé de montrer ailleurs⁷ que c'est la place occupée par la

¹ Ascoli 1881 et 1882-5.

² Kjellén 1945, p. 256, carte no. 2.

³ Hasselrot 1938-9, p. 90.

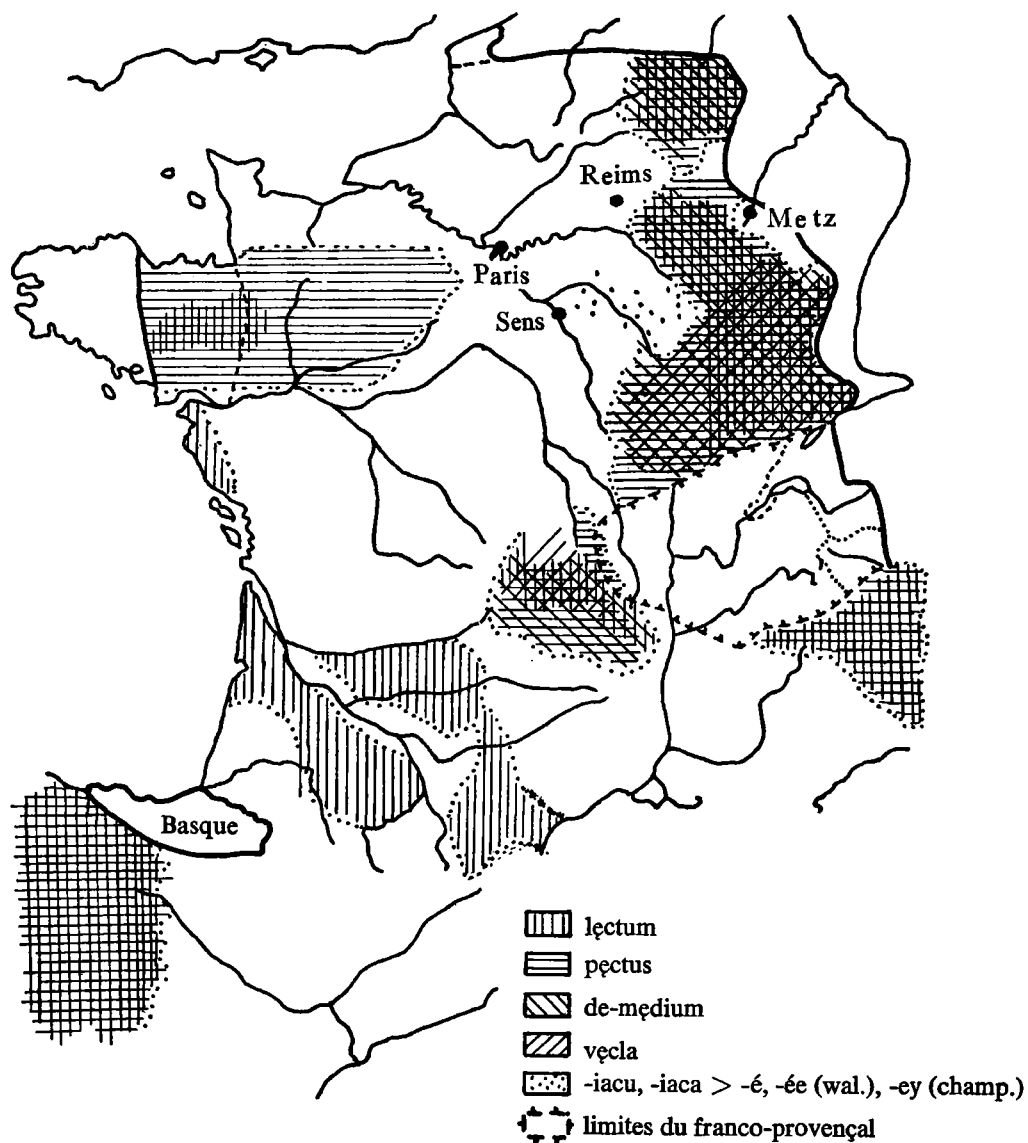
⁴ Kjellén 1945.

⁵ Il est surprenant de voir deux auteurs assez éloignés du point de vue phonologique adopter comme critère un trait fonctionnel.

⁶ Jud 1939, p. 240, bien qu'il ne semble pas voir ce qui distingue à ce point de vue l'ancien français du franco-provençal. Lorsque le français n'avait qu'une seule voyelle atone, -e, issue de -a latin ou de -u après groupe de consonnes, le franco-provençal en a plus que l'ancien provençal, -i, -e, -a et -u. On peut comparer le rapport entre l'ancien provençal et le franco-provençal vers le VIIIe et IXe siècles au rapport qui existe de nos jours entre le danois et le suédois: comme l'ancien français, le danois ne connaît plus que -e en position atone et a transformé ses oppositions de gémiation du type *ata:atta* en oppositions vocaliques du type *āta:āta*; par contre, le suédois a conservé comme l'ancien provençal plusieurs timbres en position atone. -e, -a, de même qu'il a préservé ses oppositions de gémiation. Comme nous l'avons signalé plus haut, ce n'est qu'au XIIIe siècle que, d'après Stimm 1952, le franco-provençal transforme ses oppositions de gémiation consonantique en oppositions de quantité vocalique et que la monophthongaison de /ay/ en /o/ long paraît certaine. Il était beaucoup plus facile aux parlers francomtois de perdre leur seule voyelle atone (comme en français) qu'aux parlers franco-provençaux, ce qui explique que la frontière soit restée remarquablement stable. En fait, Jud extrapole surtout à partir de répartitions lexicales.

⁷ V. p. 47.

CARTE NO. 15



CARTE NO. 15, Les parlers attestant la non-diphthongaison de /e/ suivi d'une prépalatale, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10, cartes *lit*, *pis*, *demi* et *vieille*.

diphtongue /au/ dans le système vocalique qui caractérise le franco-provençal, essayons ce que vaut ce critère pour le départager du francien.

L'ancienne diphtongue /au/ est le plus souvent représentée en français par une voyelle de même aperture que l'ancien /a/ long: cp. *clos* et *clore* avec *clé* et *père*. Mais en examinant le phonétisme des patois du Jura bernois⁸ et de la Franche-Comté du nord,⁹ nous constatons que si /ø/ fermé long représente effectivement l'ancienne diphtongue /au/, par contre, /ē/ fermé long ne représente pas l'ancien /ā/ long, comme dans fr. *clé*, mais le groupe latin vulgaire /ei/: *pe* (< PĒCTUS), *dme* (< DEMĒDIU), etc. Nous nous trouvons, par conséquent, en présence d'un groupe de parlers qui, à l'encontre des autres parlers galloromans, ne diphtonguent pas /ē/ ouvert en position prépalatale.

Essayons de délimiter l'extension moderne de ces parlers. Les cartes 307, 778, 1020, et 1390 de l'Atlas Linguistique de la France montrent que les formes *demi*, *lit*, *pis*, et *vieille*, qui confirment la diphtongaison de /ē/ ouvert en position prépalatale, sont représentées par *demeie*, *lei*, *pei*, et *vieille*,¹⁰ qui attestent sa conservation, sur un territoire englobant grosso modo la Wallonie, la Lorraine, la Bourgogne, l'Auvergne, quelques vallées du sud-est de Grenoble, le Val de Suze et le Piémont (v. Carte No. 15).

Quant à l'extension ancienne de la zone de conservation de /ē/ ouvert prépalatal, nous avons pu la reconstituer en suivant la répartition géographique des toponymes en *-iacu*, dont la terminaison devait passer d'abord à *-ei*. Il est intéressant de noter que la répartition ancienne, délimitée par les descendants de *-iacu*, coïncide avec la répartition actuelle, délimitée par l'extension de *demeie*, *lei*, *pei*, et *vieille*, à l'exception de quelques points où la zone moderne est en retrait sur la zone ancienne. Ainsi en Belgique, où les formes en *-ée* avancent jusqu'à Thuin: *Biercée*, *Gozée*, *Berzée*, *Rognée*, etc.¹¹ En Champagne, les formes en *-ey* dépassent la frontière actuelle: on les rencontre dans l'Aube, *Les Riceys*, *Clerey*, *Mergety*, *Bucey-en-Othe*, *Quincey*, etc., et même dans la Marne, *Chichey*.¹² Dans le Doubs, le Jura et la Saône-et-Loire, la répartition des toponymes en *-ey* et *-y* coïncide avec la zone actuelle de non-diphtongaison établie par *demeie*, etc. (v. Carte No. 15).

Les formes précédentes nous permettent donc de délimiter l'aire de diffusion ancienne et de la comparer avec la zone de diffusion moderne. L'examen de la Carte No. 15 révèle que cette zone dessine autour du franco-provençal une ceinture nette constituée par une région intermédiaire qui sépare le franco-provençal du francien, d'une part, du provençal, de l'autre. La seule façon d'expliquer cette

⁸ Schindler 1887; Deger 1896; Jecker 1938.

⁹ Grammont 1893; Roussey 1884; Humbert 1939.

¹⁰ Dans les parlers franc-comtois, /ei/ se réduit à /ē/.

¹¹ Vincent 1927.

¹² Longnon 1891.

coïncidence est de supposer qu'à l'époque ancienne, la diphtongue /aʊ/, encore intacte en francien et en provençal mais déjà réduite à /o/ en franco-provençal, se trouvait au stade intermédiaire /ou/ dans la zone de transition.¹³ Il y avait donc dans le système des voyelles longues des parlers situés dans cette zone de ceinture un phonème postérieur /ou/ dépourvu de corrélatif antérieur. Nous pouvons donc supposer que la voyelle ouverte /ɛ/ ne s'est pas diphtonguée en position prépalatale afin de permettre à la diphtongue /ɛi/, qui commençait à se comporter comme phonème unique, de remplir dans la série antérieure la case restée vide devant la diphtongue monophonématique postérieure /ou/.

Suivant cette interprétation, les systèmes vocaliques de la zone intermédiaire et du franco-provençal se présentaient de la manière suivante¹⁴ au moment de l'allongement phonologique en francien:

Francien		Zone intermédiaire		Franco-provençal	
ɛ (III)	ɔ (V)	e (III)	o (V)	ɛ (III)	ɔ (V, VIII)
aɛ (IV)	aʊ (VIII)	ɛi (3 + j)	ou (VIII)	a (IV)	
		a (IV)			

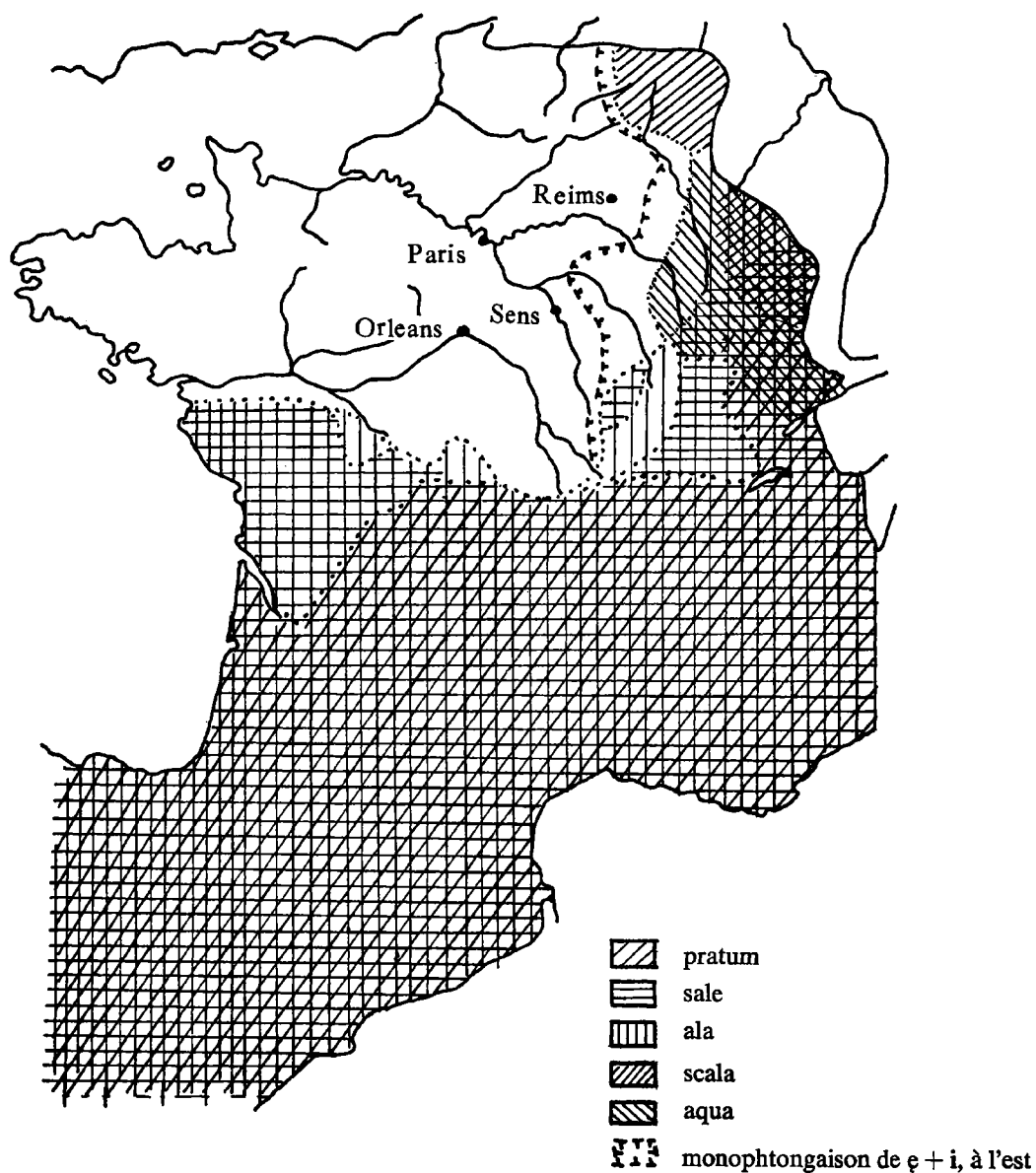
La preuve indirecte du fait que la diphtongue /aʊ/ se trouvait en wallon au stade /ou/ lorsqu'elle restait intacte en picard, nous semble fournie par le traitement de /k^a/ dans les deux régions.

Rappelons que la variante combinatoire [k'] ne s'est dégagée en phonème indépendant qu'au moment où la diphtongue /aʊ/ est passée à /ou/ dans la zone

¹³ La simplification /aʊ > ɔ/ en franco-provençal ne date pas d'une époque où la diphtongue se maintenait encore en français. C'est un fait de chronologie relative. En effet, la diphtongaison de /ɔ/ provenant de /aʊ/ suggère seulement que la simplification a été antérieure à la diphtongaison; et le fait que la voyelle correspondante ne s'est pas diphtonguée en francien prouve que la simplification /aʊ > o/ a été ici postérieure à la diphtongaison /ɔ > ʊo/.

¹⁴ A l'interprétation qui suppose le maintien de /a/ long dans la zone intermédiaire, on pourrait opposer le fait que cette voyelle est représentée de nos jours en wallon, lorrain et bourguignon par la même prononciation antérieure qu'en francien. C'est pourquoi il est important de souligner que nos schémas sont valables pour une période qui s'étend du VI^e au VIII^e siècle et que /a/ long s'est déplacé vers l'avant à une époque ultérieure et pour des raisons autres qu'en francien. Il serait dangereux de s'appuyer sur le parallélisme avec le français actuel pour postuler un parallélisme similaire à l'époque ancienne. En effet, si des graphies telles que *fradre* ou *salvar* dans les Serments de Strasbourg peuvent être contestées comme étymologiques, il en va tout autrement du traitement de notre voyelle devant consonne ou semi-consonne vélaire /l/ ou /w/, position dans laquelle /a/ libre s'est maintenu ou est passé à /ɔ/ ouvert. Les cartes *aile* (18) et *sel* (1215) de l'Atlas Linguistique de France attestent le même traitement qu'au Poitou, qui se trouvait encore en territoire d'oc à l'époque et conservait dans ces mots le /a/ long. De même, les cartes *eau* (431) et *échelle* (446) indiquent que la Lorraine est plus archaïsante que le franco-provençal en ce qui concerne la conservation du timbre postérieur de /a/. Il s'ensuit que le déplacement vers l'avant de /a/ long dans la zone intermédiaire est ultérieur au stade représenté par nos schémas.

CARTE NO. 16



CARTE NO. 16, Les parlers attestant la conservation de /a/ long libre, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10, cartes *pré*, *sel*, *aile*, *échelle* et *eau*.

intermédiaire.¹⁵ On sait, d'autre part, que le groupe /kʰ/ s'est palatalisé en wallon lorsqu'il est resté intact en picard. Comment expliquer cette différence de traitement? Dauzat¹⁶ et von Wartburg¹⁷ attribuent ce trait conservateur du picard à l'influence germanique. Ce dernier va jusqu'à supposer que «la palatalisation avait commencé ici comme le montre le *i* des formes comme *kief* (*caput*, afr. *chief*), mais elle fut arrêtée, selon toute probabilité, par le fort élément germanique qui était réfractaire à ce son palatal.»¹⁸

Même si l'on admet un commencement de palatalisation en Picardie,¹⁹ on se demande pourquoi l'influence germanique n'a pas empêché la palatalisation en Wallonie, où elle a été aussi forte qu'en Picardie.²⁰ Comment rendre compte par le germanique d'un traitement exclusivement picard, lorsque la Picardie appartient à une région d'influence germanique homogène englobant aussi la Wallonie et la Lorraine? Cette différence de traitement ne doit pas exclure l'influence germanique en Picardie. En effet, il suffit de se rappeler que l'action exercée par le système phonétique d'une langue sur celui d'une autre opère de manière inconsciente: en tant que membres des oppositions significatives, en raison de leur caractère conscient, les *phonèmes* échappent à toute influence de cet ordre, tandis que les *variantes*, simple faits de réalisation inconsciente, y sont tout à fait soumis. Ceci dit, le fait que l'influence germanique a pu empêcher la palatalisation du [k'] picard nous oblige de conclure que ce son n'était qu'une variante combinatoire à l'époque où cette influence s'est exercée en picard. Puisque c'est par la simplification de la diphtongue /au/ que la variante [k'] s'est dégagée en phonème indépendant dans cette région, il est évident que la monophthongaison n'avait pas encore eu lieu en picard au moment où l'influence germanique a agi.

Par contre, n'ayant pas empêché la palatalisation en wallon, il faut supposer que la variante [k'] était déjà devenue un phonème indépendant au moment où l'influence germanique a agi dans cette région. Puisque la variante combinatoire [k'] s'est dégagée ici en phonème par la simplification de la diphtongue /au/, il faut conclure que ce phénomène avait déjà eu lieu en wallon à l'époque de l'influence germanique.

Cet ensemble de concordances nous semble prouver l'antériorité du passage de /au/ à /ou/ en wallon par rapport au picard.

¹⁵ V. p. 97-8.

¹⁶ V. p.

¹⁷ Dauzat 1937.

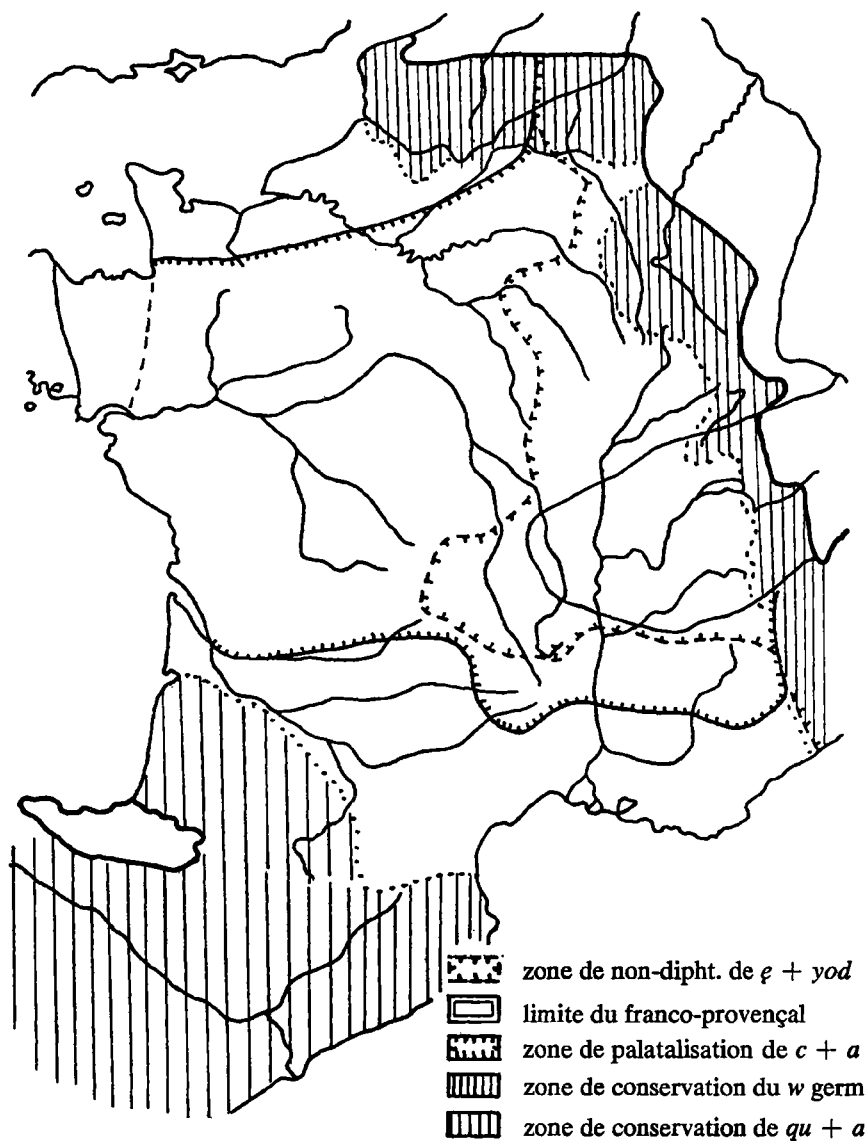
¹⁸ von Wartburg 1946, p. 83.

¹⁹ *Idem* 1946, p. 140.

²⁰ Il est pourtant douteux que le *i* des formes comme *kief* indique la palatalisation de la consonne initiale, puisqu'il est préférable d'interpréter ce symbole comme appartenant à la diphtongue issue de /a/ tonique libre en position après la consonne palatale: /k-a-p-u > k-a-v-u > k-ie-f/ et non /ki-e-f/.

²¹ Von Wartburg 1946.

CARTE NO. 17



CARTE NO. 17, Les parlers attestant la non-palatalisation de /k^a/, reconstituée à l'aide de Gillieron et Edmond 1902-10, carte *chanter*.

IX

SUR LA FRONTIÈRE DE NON-PALATALISATION DE /k^a/ EN FRANCIEN

La palatalisation de /k^a/ distingue essentiellement le francien du provençal: cp. fr. *chanter* avec pr. *cantar*.

Il reste cependant que la palatalisation de /k^a/ n'a pas eu lieu dans une zone assez étendue du galloroman septentrional comprenant les parlers picards et la moitié nord des parlers normands: cp. fr. *chanter*, *chat*, *cheval* et *vache* avec pic. et norm. *canter*, *cat*, *keval* et *vaque*.

La frontière qui sépare cette zone conservatrice des autres parlers franciens correspond à une ligne qui va de Coutances à Valenciennes en passant par Lisieux, Evreux, Beauvais, Noyons et Saint Quentin.¹

On s'accorde généralement pour admettre que le traitement spécial de /k^a/ est dû à la forte influence exercée dans la région par des idiomes germaniques qui, ignorant les palatales, ont empêché la palatalisation de se produire.² Von Wartburg est même tenté de voir dans ce phénomène le résultat d'une régression.

Si les romanistes sont presque unanimes à reconnaître dans ce trait le résultat d'une conservation ou d'une régression d'origine germanique, son extension géographique soulève des difficultés: une justification en termes extra-linguistiques demeurant obscure, les spécialistes ont fini par la déclarer accidentelle. Dauzat, par exemple, affirme qu'elle «ne correspond à aucune division politique ou sociale de l'époque.»³ En effet, si la section normande de la frontière «s'arrête exactement aux limites de leur invasion [des Germains],»⁴ aucune correspondance de cet ordre n'a pu être invoquée à l'appui de la section qui, en séparant le wallon du picard, coupe en deux une région d'influence germanique homogène.

Dans le chapitre précédent, nous avons essayé de montrer pourquoi, efficace en picard, l'influence dépalatalisante du germanique n'a pas eu de prise en wallon, dont les parlers sont restés en dehors de la zone de non-palatalisation de /k^a/. Ainsi que nous l'avons vu, le sort de la diphtongue /au/ a joué ici un rôle décisif: passée à /ou/, elle a transformé [k'] en phonème indépendant, de façon à le rendre ainsi inaccessible à l'influence inconsciente que peut exercer un système phonique

¹ Bourciez 1930, et 269.

² von Wartburg 1946, p. 83; Dauzat 1938, p. 193 et 193.

³ Dauzat 193.

⁴ von Wartburg 1946, p. 83.

étranger sur les variantes. Par contre, la diphtongue étant restée intacte en picard, [kʰ] n'avait pas été encore libéré au moment où l'influence germanique s'est fait sentir: simple variante combinatoire il restait ouvert à l'influence dépalatalisante du germanique qui devait le ramener à une prononciation vélaire.

Le rapport que nous avons établi entre les deux phénomènes permet de fournir une justification linguistique satisfaisante de la frontière qui sépare la zone de palatalisation de la zone de conservation. En effet, les premiers 50 kilomètres de la frontière coïncident avec la ligne qui sépare les parlers caractérisés par la conservation de /ɛ + j/ et le passage de /aʊ/ à /ou/, des parlers caractérisés par la diphtongaison de /ɛ/ prépalatal et la conservation de /aʊ/. Ceci donné, nous pouvons supposer que l'influence germanique se propageait du nord-est au sud-ouest dans la zone /aʊ/, c'est-à-dire dans la région où la variante combinatoire [kʰ] n'opposait aucune résistance et se laissait régresser en [k]. Par contre, la monophthongaison de la diphtongue /aʊ/ se propageait en sens inverse du sud-est au nord-ouest et, en transformant [kʰ] en phonème indépendant, le rendait inaccessible à l'influence dépalatalisante exercée par le germanique.

La frontière qui sépare la zone de palatalisation de la zone de régression apparaît ainsi comme le lieu géométrique de deux tendances antagonistes: elle s'est fixée sur la ligne où la monophthongaison de la diphtongue /aʊ/ a rencontré la dépalatalisation de la variante [kʰ]. Ceci explique pourquoi la frontière «ne correspond à aucune division politique ou sociale de l'époque»: ses conditions profondes ne sont pas à chercher dans l'influence des facteurs extra-linguistiques, mais dans les conséquences des processus internes qui affectent et altèrent la structure des systèmes phonologiques.

X

LA PALATALISATION GALLOROMANE DE / $\bar{u}$ / LATIN

Le passage de la voyelle latine /u/ à /y/ constitue l'un des problèmes le plus épineux de la phonologie historique galloromane.

Soulevée par Diez en 1869,¹ la question fut reprise par Lücking qui, en 1872,² effleura l'idée que dix ans plus tard Ascoli devait faire sienne en formulant pour la première fois une théorie plus ou moins cohérente attribuant ce changement à l'influence exercée en latin de Gaule par le substrat celtique.³ Critiquée par Gaston Paris⁴ et renforcée par de nouveaux arguments d'ordre géographique avancés par Schuchardt,⁵ l'hypothèse celtique a provoqué tour à tour les prises de position de Thurneysen,⁶ Gröber,⁷ Meyer-Lübke,⁸ Meillet,⁹ Suchier,¹⁰ Goidanich,¹¹ von Wartburg,¹² Gamillscheg,¹³ Bourciez,¹⁴ Piguet,¹⁵ Jacobi,¹⁶ Ford¹⁷ et Bertoni.¹⁸

Sans entrer dans le détail du débat,¹⁹ nous nous contenterons de retenir l'essentiel des arguments présentés en faveur de la théorie qui explique la palatalisation de /u/ latin comme l'adaptation d'un son inconnu aux autochtones, de même que les arguments opposés à une théorie dont les origines se trouvent dans certaines correspondances d'ordre linguistique, historique et géographique. En effet, à part certaines zones du Portugal et la côte italienne du sud, /u/ passe à /y/ dans une

¹ Diez, 1869.

² Lücking 1872.

³ Ascoli 1881.

⁴ Paris 1882.

⁵ Schuchardt 1860.

⁶ Thurneysen 1884.

⁷ Gröber 1888.

⁸ Suchier 1885.

⁹ Meyer-Lübke 1900-6, 1914, 1917, 1949, et 1920.

¹⁰ Goidanich 1907.

¹¹ Bertoni 1913.

¹² Jacobi 1916.

¹³ Ford 1927.

¹⁴ Bourciez 1930.

¹⁵ Piguet 1931.

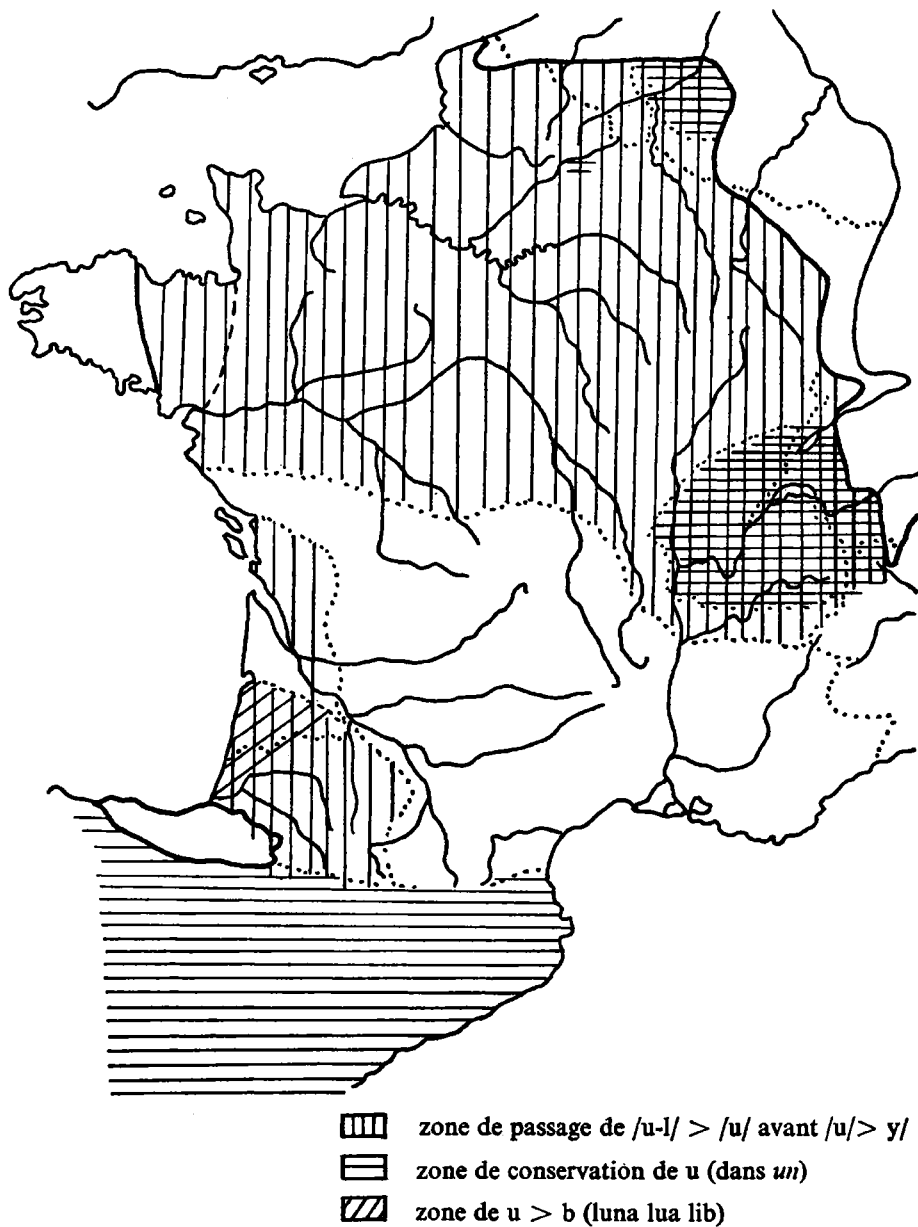
¹⁶ Meillet 1932.

¹⁷ von Wartburg 1936.

¹⁸ Gamillscheg 1938.

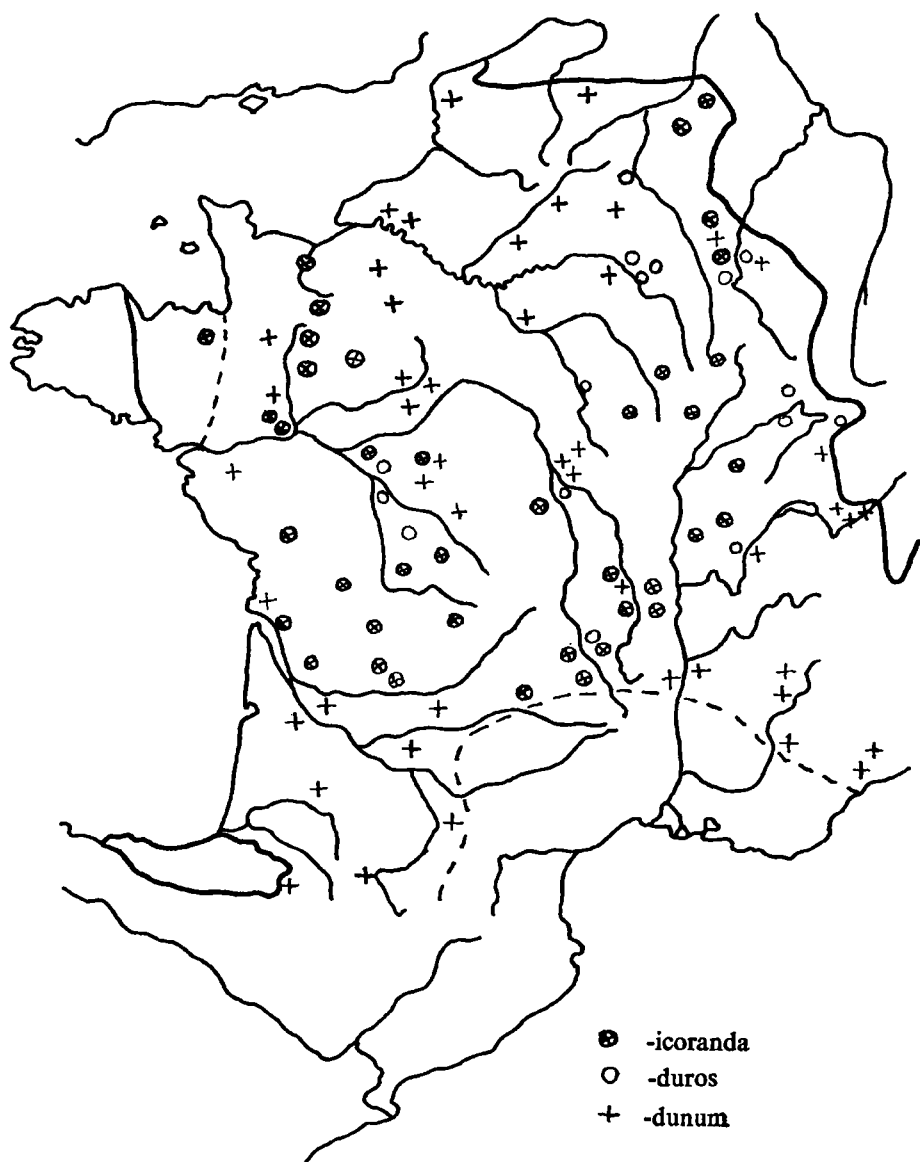
¹⁹ Nous renvoyons à l'excellente mise au point de von Wartburg 1936.

CARTE NO. 18



CARTE NO. 18, Les parlers ayant résisté à la palatalisation de /u/, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10, cartes *puce*, *lundi* et *lune*.

CARTE NO. 19



CARTE NO. 19, Les toponymes celtiques, d'après Brun 1936.

région comprenant l'ensemble du galloroman, la Haute Italie jusqu'au lac de Garde à Malcesina, ainsi que les deux Rhéties, c'est-à-dire sur des territoires anciennement occupés par des populations celtiques.²⁰ Cette correspondance s'est rencontrée avec l'opinion de certains spécialistes suivant lesquels le celtique connaissait la voyelle antérieure arrondie /y/ mais ignorait probablement la postérieure arrondie /u/.²¹ Phénomènes linguistiques, événements historiques et distribution géographique se combinent donc dans une théorie qui explique le changement /u > y/ comme une prononciation «à la gauloise» d'un phonème latin qu'ignoraient les populations romanisées.

Il est vrai que c'est également sur des considérations d'ordre géographique que se sont appuyés les adversaires de cette théorie pour contester le rôle attribué au celtique dans le phénomène le plus caractéristique du vocalisme galloroman: la conservation de l'articulation postérieure dans certains parlers situés à l'intérieur de la région de substrat a fourni aux adversaires de la thèse celtique un argument qui n'est point négligeable, bien que ses partisans aient essayé de le tourner en déclarant le /u/ secondaire. Suivant cette interprétation, après être passé à /y/ sur l'ensemble du territoire de substrat, /u/ serait revenu à sa prononciation originelle dans les zones apparemment conservatrices.²² Sur ce point, la discussion reste ouverte, car la régression a été contestée.²³

En se fondant sur le traitement des formes latines CULU, MULU et PULICE, Meyer-Lübke a montré que le foyer du changement se trouve dans une zone assez restreinte située au centre de la Provence, d'où il s'est propagé pour gagner l'ensemble du territoire galloroman.²⁴ Afin de vérifier l'hypothèse celtique, nous avons reconstitué la carte de l'influence du substrat en superposant les cartes des toponymes celtiques établies par Brun.²⁵ Or, il suffit de comparer l'extension du changement /u > y/ à l'époque ancienne (v. Carte No. 18) avec la région d'influence celtique (v. Carte No. 19) pour se rendre compte qu'aucun rapport n'a pu exister entre les deux: le foyer de la région de palatalisation recouvre une zone où aucun toponyme celtique n'étant attesté, l'influence du substrat peut être considérée comme très faible, sinon inexistante.

Mais les arguments les plus convaincants opposés à la théorie du substrat ont été, il nous semble, d'ordre chronologique. Suivi uniquement par Suchier,²⁶ Lücking avait renvoyé le changement /u > y/ à l'époque de la romanisation, c'est-à-dire aux environs du III^e siècle.²⁷ Par contre, Gaston Paris a montré que

²⁰ Meyer-Lübke, 1900-6, p. 646.

²¹ Thurneysen 1884, p. 10, qui conteste l'ancienneté de l'/y/ celtique par des arguments qui ne sont pas toujours convaincants.

²² Bertoni 1913.

²³ Meyer-Lübke 1914, 1917 et 1919. On ne connaît guère d'exemple en phonétique historique de /y > u/.

²⁴ Meyer-Lübke 1914, 1917 et 1919.

²⁵ Brun 1936, pp. 217-8.

²⁶ Suchier 1885.

²⁷ Lücking 1872.

le changement n'a pu se produire avant le VIII^e siècle.²⁸ Depuis, Meyer-Lübke,²⁹ Richter³⁰ et von Wartburg³¹ ont fourni des preuves irréfutables qui situent le phénomène au Xe siècle au plus tôt.

Il va sans dire que le renvoi du phénomène après le Xe siècle compromet gravement l'hypothèse du substrat: le décalage qu'il implique révèle l'incompatibilité entre l'«effet» et sa «cause», entre la prononciation antérieure de la voyelle latine postérieure la plus fermée et l'action du substrat celtique. Comment, en effet, admettre qu'une langue morte, dont le souvenir même avait disparu depuis des siècles, ait pu exercer une influence quelconque longtemps après son extinction? Même en admettant, contre Thurneysen, que les Celtes accusaient la tendance à prononcer /u/ comme /y/, celle-ci aurait dû agir au moment de la substitution des langues, pendant la période de bilinguisme qui marque l'époque de la romanisation. Car comment ne pas remarquer que la «tendance» en question n'a pas empêché les populations d'origine celtique de prononcer correctement la voyelle latine pendant au moins six siècles, pour ne se manifester qu'abruptement à partir du X^e?

Dans cette posture assez délicate, les partisans du substrat en appellent à la biologie: la manifestation tardive de la tendance à réaliser /u/ comme /y/ après la disparition du celtique serait un fait d'hérédité. Comme l'hypothèse de l'hérédité anatomique d'une certaine configuration des organes de parole était invraisemblable au point de décourager les partisans les plus acharnés du substrat, on s'est rabattu sur l'hérédité des habitudes acquises.³²

Comme les innovations considérées (u > ü notamment) ont lieu longtemps après le moment du changement de langue, on ne saurait les expliquer par une déviation initiale qui aurait lieu à l'époque du changement. Dès lors, on est amené à supposer que ces innovations résulteraient de tendances existant chez les sujets dont les ancêtres ont changé de langue. Hypothèse hardie qui tend à faire croire que certaines habitudes acquises auraient pu être transmises par hérédité. Il ne s'agirait pas de l'hérédité des habitudes acquises.³³

Malgré la liste impressionnante des savants qui se sont ralliés à cette thèse, nous ne saurions éviter de faire remarquer que, dans ce cas les linguistes ont voulu expliquer un phénomène linguistique à l'aide de notions biologiques que les biologistes ont abandonnées depuis longtemps. En effet, de l'aveu même de Pavlov, dont certaines expériences avaient été interprétées en faveur de l'hérédité des habitudes acquises, ses premières conclusions sont à corriger dans le sens que ce qu'on avait d'abord attribué à l'hérédité n'est en réalité qu'un fait de sélection

²⁸ Paris 1882.

²⁹ Meyer-Lübke 1914, 1917 et 1919.

³⁰ Richter 1934.

³¹ von Wartburg 1936.

³² Meillet 1932.

³³ *Idem* 1932.

naturelle d'un génotype particulièrement apte à réaliser le réflexe conditionnel. Les recherches ultérieures de Crew, Sonneborn et Rhine,³⁴ entre autres, ont montré le manque de fondement de l'interprétation initiale. Mais même en admettant la possibilité d'une hérédité des habitudes acquises, comment expliquer que plus d'un demi-millénaire de pratique n'ait pas suffi aux populations gallo-romanes pour acquérir la nouvelle habitude d'une prononciation arrondie et postérieure venant se superposer à l'ancienne habitude d'une arrondie antérieure? Admettre dans ce cas l'hypothèse du substrat signifie ni plus ni moins qu'adopter une hypothèse dont la vérification scientifique est pratiquement exclue.

Comme les arguments d'ordre géographique et historique que nous venons d'avancer nous paraissent exclure toute possibilité d'explication par le substrat celtique, il ne nous reste qu'à chercher la cause profonde de la palatalisation gallo-romane de /u/ dans une nouvelle direction.

Conformément au principe de comparaison structurale qui envisage des systèmes de phonèmes plutôt que des phonèmes isolés, nous examinerons d'abord un certain nombre de structures vocaliques qui accusent le même changement, dans l'espoir d'y déceler les conditions communes susceptibles d'éclairer le phénomène qui nous occupe. En effet, comme la palatalisation de la voyelle postérieure arrondie a eu lieu également en suédois, en grec ancien et dans le portugais des Açores, nous analyserons les conditions inhérentes aux systèmes vocaliques de ces langues à l'époque où s'est produit le phénomène analogue.

Le système vocalique de l'ancien suédois³⁵ était similaire au système du danois moderne.³⁶ C'était un système à quatre degrés d'aperture répartis en trois séries, dont l'intermédiaire comportait une arrondie fermée /y/ et une arrondie plus ouverte /ö/, comme suit:

Ancien suédois

<i>i</i> (1)	<i>y</i> (8)	<i>u</i> (7)
<i>e</i> (2)	<i>ö</i> (9)	<i>o</i> (6)
<i>ä</i> (3)		<i>a</i> (5)
	<i>a</i> (4)	

Par rapport au système ancien, le suédois moderne³⁷ présente une mixte arrondie /ü/, qui, bien que phonétiquement très rapprochée de l'ancienne palatale arrondie /y/, ne se confond pas avec elle, de sorte que le système présente quatre voyelles de fermeture maxima, /i y ü u/:

³⁴ Encyclopédie Française 1937, tome V, pp. 524-9.

³⁵ Borgström s.d.

³⁶ Martinet 1937.

³⁷ Danell 1947.

Suédois moderne

<i>i</i> (1)	<i>y</i> (8)	<i>ü</i> (7)	<i>u</i> (6)
<i>e</i> (2)		<i>ö</i> (9)	<i>o</i> (5)
<i>ä</i> (3)			<i>a</i> (5)

En confrontant ces deux tranches synchroniques, l'évolution du vocalisme suédois est marquée par les changements suivants:

- (a) le représentant du diaphonème (7) passe de /u/ à /ü/;
- (b) le représentant de diaphonème (6) passe de /o/ à /u/;
- (c) représenté par /a/ en suédois ancien, le diaphonème (5) obtient une seconde réalisation /o/ en suédois moderne.

Ces changements interdépendants s'expliquent de la manière suivante:

(1) Strictement phonétique, le changement /u > ü/ n'affecte pas le système: réalisée comme /o/ : /u/ à l'époque ancienne, l'opposition (6) : (7) se transphonologise en /o/ : /ü/, de sorte qu'un nouveau trait, le caractère antérieur du dernier par opposition au caractère postérieur du premier, vient s'ajouter à la différence entre le timbre plus ouvert de celui-ci par opposition au timbre fermé de celui-là. Mais la distinction entre les deux phonèmes continue à être assurée par le degré d'aperture, le point d'articulation antérieur de /ü/ restant un simple fait de réalisation phonétique.

Cette situation change au moment où la langue, à la suite d'un changement de structure phonologique, commence à utiliser les différences de palatalisation³⁸ dans des buts distinctifs: la valeur différenciatrice se reporte sur les oppositions du type *antérieur* : *postérieur*, et les oppositions du type *ouvert* : *fermé* deviennent à leur tour des faits de réalisation phonétique. Ceci permet à /o/, représentant du diaphonème (6), qui accusait la tendance à se réaliser avec le même degré d'aperture que son corrélatif antérieur /ü/, de se fermer en /u/ pour occuper la case vidée par la palatalisation du diaphonème (7). Le changement /u > ü/ est donc suivi par un changement /o > u/, de sorte que l'opposition (6) : (7), réalisée en ancien suédois comme /o/ : /u/ devient /u/ : /ü/ en suédois moderne.

Mais le changement /o > u/ a vidé la case réservée à /o/, ce qui permet à certaines réalisations du diaphonème (5) d'occuper la case vidée par les représentants du diaphonème (6). Ceci explique pourquoi les réalisations brèves ou entravées du diaphonème (5) continuent à se réaliser comme /a/ en suédois moderne, tandis que ses réalisations longues ou non-entravées se réalisent comme /o/.

Le système vocalique du grec ancien était le système indo-européen à trois degrés d'aperture répartis en deux séries, l'une brève, l'autre longue:

Grec ancien

<i>ι</i> (1)	<i>υ</i> (5)	<i>ī</i> (I)	<i>ī̄</i> (V)
<i>ε</i> (2)	<i>ο</i> (4)	<i>η</i> (II)	<i>ω</i> (IV)
	<i>α</i> (3)		<i>ā</i> (III)

³⁸ Martinet 1938.

Dès l'apparition des premiers textes, le corinthien, l'attique et de nombreux autres dialectes emploient un signe autre que η pour noter un nouveau phonème antérieur résultant de la contraction de /u/ ou d'allongements compensatoires: il s'agit d'une voyelle longue très fermée qui s'insère entre /i/ et / η /.³⁹ Vers la même époque, un signe autre que ω sert à noter un nouveau phonème postérieur résultant de la contraction de /oo/ ou d'allongements compensatoires: il s'agit d'une voyelle longue très fermée qui s'insère entre /v/ et / ω /.⁴⁰ Il est donc évident qu'à l'époque des premiers textes, vers le VI^e ou VII^e siècle, le système des voyelles longues s'était enrichi d'un quatrième degré d'aperture:

Grec archaïque

$\bar{\iota}$ /i:/	$\bar{v}$ /u:/
$\epsilon\iota$ /ei:/	ov /ou/
η / ϵ :/	ω /o:/
α /a:/	

Si nous considérons le système des voyelles longues tel qu'il se présentait à l'époque classique, nous constatons que /v/ s'est déplacé vers l'avant pour aboutir à / $\bar{v}$ /, tandis que la voyelle longue notée /ov/ s'est fermée en /v/:⁴¹

Grec classique

ι /i:/	$\bar{v}$ /y:/	ov /u:/
$\epsilon\iota$ /e:/		ω /o:/
η / ϵ :/		
α /a:/		

En comparant ces deux tranches synchroniques, l'évolution qui marque le passage du système grec ancien au grec classique peut être résumée par les changements suivants:

- (a) le représentant du diaphonème (VII) passe de /u/ à /y/;
- (b) le représentant du diaphonème (VI) passe de /ou/ à /u/.

Le parallélisme de ces déplacements avec les changements enregistrés en suédois est à retenir.

Le changement /u > y/ dans le portugais des Açores présente certains traits communs avec le suédois et le grec.⁴² Alors que le castillan ne distingue que trois degrés d'aperture, et que certains dialectes catalans tendent à confondre les deux

³⁹ Lejeune 1946, p. 199.

⁴⁰ *Idem* 1946, p. 199.

⁴¹ *Idem* 1946, p. 200.

⁴² Nous devons ce paragraphe à une suggestion d'André Martinet, que nous tenons à remercier.

degrés moyens, le portugais en présente nettement quatre. Tel qu'il est parlé sur le continent, le portugais a conservé la valeur primitive de la voyelle latine /*u*/, tout comme les autres idiomes ibériques. Par contre, /*u*/ accuse la tendance à se palataliser en /*y*/ dans les variétés insulaires parlées à Madère et aux Açores. A Madère, où l'évolution semble avoir moins progressé, la voyelle correspondant au latin /*u*/ est «légèrement moins avancée que le *ü* de l'allemand *müde* ou le *u* du français *pur*.»⁴³ Mais dans l'île de Saint Miguel, où /*u*/ a avancé jusqu'à /*y*/, la voyelle qui correspond au portugais continental /*o*/ fermé est représentée par /*u*/ quand elle correspond à la graphie *ô*, par /*ö*/ quand elle correspond à la graphie *ou*. D'autre part, le réflexe du portugais continental /*o*/ ouvert est le plus souvent représenté par /*o*/ fermé à Saint Miguel. Quant à la voyelle accentuée des mots comme *vaca*, elle a pris un timbre très profond.⁴⁴

Il résulte de la confrontation des faits suédois, grecs et portugais que le phénomène qui nous occupe se produit dans des cadres synchroniques et diachroniques qui présentent des analogies frappantes: tous les systèmes affectés par le changement /*u* > *y*/ sont des systèmes à quatre degrés d'aperture qui accusent le changement /*o* > *u*/ ainsi que d'autres déplacements fermants dans la série postérieure. Or, le changement qui fait l'objet de ce chapitre a lieu dans un contexte structural similaire et s'accompagne de changements parallèles: comme /*ɛ*/ ouvert et /*ɛ*/ fermé restaient distincts à l'époque, le système vocalique galloroman était lui aussi un système à quatre degrés d'aperture ayant connu vers la même époque la fermeture de /*o*/ en /*u*/. D'ici à conclure qu'un rapport devrait exister entre le phénomène et la structure des systèmes qui le régissent, il n'y a qu'un pas que nous n'hésiterons pas à franchir. Dans les paragraphes suivants, nous nous attacherons à tirer au clair la nature de ce rapport.

Nous avons déjà eu l'occasion de mettre en relief le rôle joué dans l'évolution des systèmes vocaliques par l'antinomie qui oppose la tendance à l'équilibre des systèmes à la configuration asymétrique des organes de parole, antinomie qui peut compromettre la stabilité des systèmes vocaliques dans les corrélations d'articulation linguale opposant les voyelles antérieures aux postérieures.⁴⁷ En vue de cette asymétrie, les voyelles antérieures disposent d'une marge articulatoire qui est presque le double de celle qui revient aux postérieures. Purement théoriques dans les systèmes à deux ou trois degrés d'aperture, ses effets deviennent réels dans ceux qui atteignent ou dépassent quatre, dont les voyelles postérieures subissent la pression exercée par une marge articulatoire trop étroite pour assurer aux phonèmes une articulation nette et distincte.⁴⁵

Les dangers créés dans la série postérieure par le manque d'espace articulatoire peuvent être évités en élargissant cet espace ou, plus précisément, en distribuant les phonèmes sur une surface articulatoire plus étendue, permettant de mettre

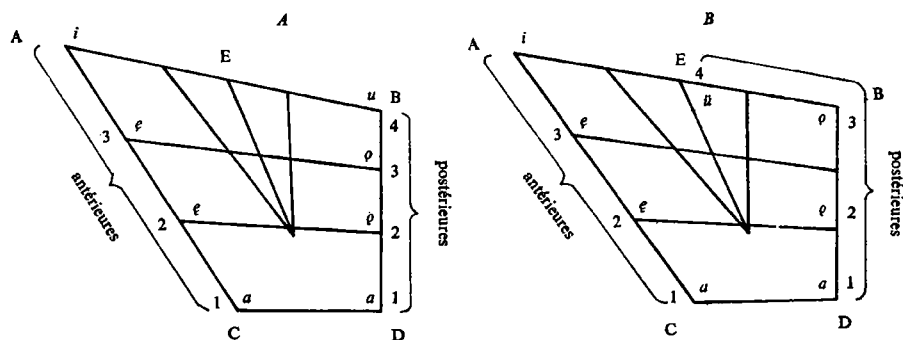
⁴³ Rogers 1946, p. 241.

⁴⁴ *Idem* 1948.

⁴⁵ V. p. 35.

entre eux la distance nécessaire pour éviter les confusions. Pour les postérieures, un tel gain d'espace articuloire ne saurait être réalisé qu'en centralisant ou en palatalisant le point d'articulation. Dans notre cas, c'est la voyelle de fermeture maxima qui, sous la pression des autres voyelles postérieures, s'est déplacée vers l'avant pour devenir /y/. Le rajustement complémentaire destiné à mettre plus de distance entre les postérieures a été réalisé par la fermeture de /ɔ/ qui a évité le danger de confusion avec /ɔ/ ouvert en occupant la case libérée par la palatalisation de /u/. A noter que les changements /u > y/ et /o > u/ ont été partout suivis de déplacements complémentaires: en suédois, dont le système ne distinguait pas dans la série postérieure entre voyelle d'aperture moyenne ouverte et fermée, les variantes allongées de /a/ ont pu occuper l'espace articuloire libéré par la fermeture de /o/ en /u/; en portugais des Açores, où le dégagement de la série postérieure a été réalisé par la fermeture de certains /ɔ/ en /u/ et par la centralisation de certains autres en /ö/, /ɔ/ ouvert a pris ses distances par rapport à /a/ en se fermant en /ɔ/.

A la suite de ces déplacements, l'espace articuloire imparti à chaque phonème postérieur francien a été augmenté, les quatre voyelles postérieures /u ɔ ɔ a/ se trouvant réparties sur l'espace précédemment occupé par /y u o a/. Autrement dit, trois phonèmes seulement, /u a o/, se partagent maintenant la zone articuloire réservée à quatre, /u ɔ ɔ a/, ainsi qu'il résulte des schémas suivants:



Si notre interprétation est correcte, la palatalisation galloromane de la voyelle latine /u/ a été conditionnée par deux facteurs: d'une part, les remaniements prosodiques qui ont compensé la perte des distinctions quantitatives par des distinctions qualitatives et dont l'effet a été d'augmenter le nombre des degrés d'aperture; d'autre part, la pression exercée par la configuration asymétrique des organes de parole qui réserve aux voyelles postérieures beaucoup moins d'espace articuloire qu'aux antérieures.

Quant au foyer du phénomène, le passage de /u/ à /y/ semble avoir eu lieu vers le VIII^e siècle en provençal, d'où il s'est propagé vers l'Italie, d'une part, vers la France du nord, d'autre part. Ne connaissant plus que trois degrés d'aperture, les autres parlers italiens et les idiomes ibériques y ont été réfractaires, car la pression exercée sur les postérieures dans les systèmes à au moins quatre degrés d'aperture était absente. En France, le wallon et le franco-provençal ont résisté à un changement qui a débordé sur le néerlandais par l'intermédiaire du picard, sur l'alsacien d'Alsace par l'intermédiaire du lorrain.

Ayant tiré au clair les causes du changement, il est utile d'indiquer ses conséquences, étant donné que le passage de /u/ à /y/ a déclenché certains remaniements systématiques qui ont fini par donner au français sa physionomie propre. (v. Carte No. 20).

Considérons d'abord les voyelles nasales. Comme les articulations qui correspondaient aux graphies *ain*, *ein* et *oin* étaient biphonématiques en ancien français (*ain* assonnait avec *an*), le système des voyelles nasales se présentait de la manière suivante:

A		
<i>in</i> (1)		<i>un</i> (5)
<i>en</i> (2)		<i>on</i> (4)
	<i>an</i> (3)	

Les changements /u > y/ et /o > u/ ont déséquilibré ce système pour le transformer en:

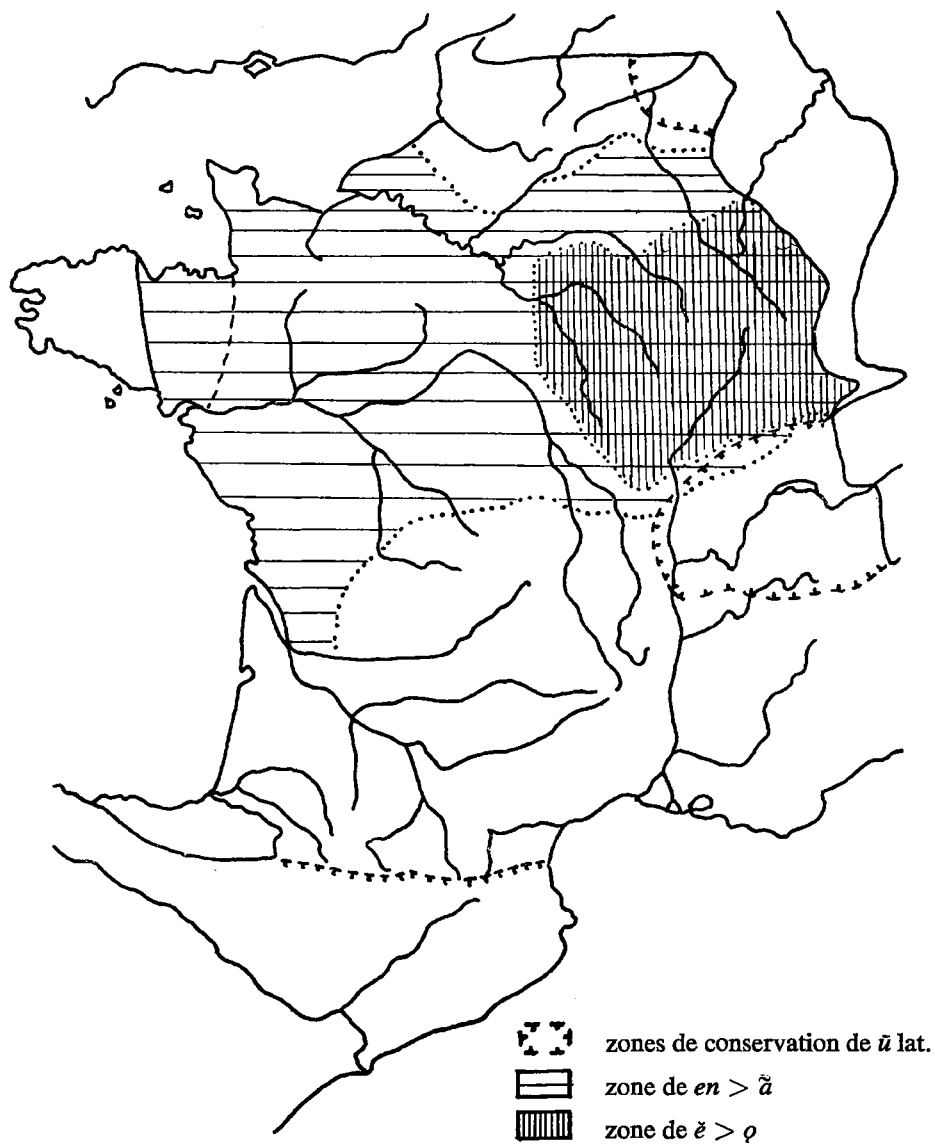
B		
<i>in</i> (1)	<i>yn</i> (5)	<i>on</i> (4)
<i>en</i> (2)		
	<i>an</i> (3)	

Comme *en* (2) était dépourvu de corrélatif postérieur, la réaction destinée à rétablir l'équilibre compromis s'est traduite par la centralisation de cette nasale qui, vers le XI^e siècle, s'est confondue avec *an* (3):⁴⁸

C		
<i>in</i> (1)	<i>yn</i> (5)	<i>on</i> (4)
	<i>an</i> (2, 3)	

⁴⁸ En réalité *an* et *en* ne se confondent que par le timbre, mais restent distincts par la quantité. Pour une discussion plus détaillée, cf. Haudricourt 1948.

CARTE NO. 20



CARTE NO. 20, Les conséquences de la palatalisation de /u/ en /y/, reconstituée à l'aide de Gillieron et Edmond 1902-10, cartes *vent* et *gens*.

Quant aux voyelles orales, leur système avant la palatalisation de /u/ était le suivant:

A

<i>i</i> (1)	<i>u</i> (7)
<i>ɛ</i> (2)	<i>ɔ</i> (6)
<i>ɛ</i> (3)	<i>ɔ</i> (5)
<i>a</i> (4)	

Les changements /u > y/ et /o > u/ l'ont également déséquilibré en:

B

<i>i</i> (1)	<i>y</i> (7)	<i>u</i> (6)
<i>ɛ</i> (2)		<i>ɔ</i> (5)
<i>ɛ</i> (3)		
<i>a</i> (4)		

La voyelle antérieure *ɛ* (2) étant dépourvue de corrélatif postérieur, la réaction structurale visant à rétablir l'équilibre systématique a été différente, suivant les parlers.

A l'ouest, le système a retrouvé son équilibre par la confusion de *ɛ* (2) avec *ɛ* (3), *vert* (< VĪRIDIS) et *ver* (< VĒRMIS) ayant maintenant la même voyelle:

Est

<i>i</i> (1)	<i>y</i> (7)	<i>u</i> (6)
<i>e</i> (2, 3)		<i>o</i> (5)
<i>a</i> (4)		

A l'est, entre la Wallonie et le territoire franco-provençal, le système a retrouvé son équilibre par la centralisation de *ɛ* (2) qui s'est confondu avec /a/ ou avec /o/:⁴⁷

<i>Brotte-lez-Luxeuil</i>			<i>Damprichard</i>			<i>Lorrain</i>		
<i>i</i> (1)	<i>y</i> (7)	<i>u</i> (6)	<i>i</i> (1)	<i>y</i> (7)	<i>u</i> (6)	<i>i</i> (1)	<i>y</i> (7)	<i>u</i> (6)
<i>ɛ</i> (3)		<i>ɔ</i> (5)	<i>e</i> (3, 4)		<i>o</i> (5, 2)	<i>e</i> (3, 4)		<i>o</i> (5)
<i>ɛ</i> (4)		<i>ɔ</i> (2)					<i>a</i> (2)	

⁴⁷ Pour une discussion plus détaillée, cf. Haudricourt 1948b.

CONCLUSIONS: LA FRAGMENTATION DU LATIN VULGAIRE

Avant de conclure, deux points de méthode demandent à être éclaircis.

Lorsqu'en présence de deux dialectes de structure analogue, *A* connaît un changement *X* qu'ignore son voisin *B*, il s'agit de déterminer pourquoi le changement ne s'est pas produit ou propagé dans le dialecte adjacent. Le plus souvent, les linguistes cherchent à justifier ces fragmentations par des barrières ethniques, historiques ou géographiques, par l'action d'un substrat, adstrat ou superstrat, c'est-à-dire à l'aide de facteurs de nature «extra-linguistique». La perspective structurale permet cependant de poser de tels problèmes dans des termes nouveaux. En effet, tout comme l'objet de la phonologie n'est pas constitué par des phonèmes indépendants mais par des systèmes de phonèmes, la phonologie diachronique n'étudie pas des changements isolés mais des séries de changements dans le cadre des systèmes qui les régissent. Dans notre cas, il se peut qu'un autre changement *Y* ait eu lieu dans les deux dialectes, qui, pour des raisons à établir, s'est produit en *B* avant de se réaliser en *A*. Or, si le changement *Y* a modifié la structure de *B* de façon à bloquer le changement *X*, l'isoglosse qui sépare les deux dialectes apparaîtra comme «accidentelle» ou «contingente», autrement dit, elle ne trouvera aucune justification dans une barrière ethnique, historique ou géographique. L'interprétation diachronique d'une fragmentation dialectale ne demande pourtant pas toujours le recours à des facteurs extra-linguistiques, à un substrat, adstrat ou superstrat quelconque, puisque la justification de la frontière peut être fournie par le léger décalage initial du changement complémentaire dans les deux dialectes. (v. chap. III, le rapport entre les changements /a > ɛ/ et /u > y/ à Novellara et à Castelnovo del Monte; et chap. IX, entre /k* > tʃ/ et /au > ou/ en Picardie et Wallonie).

Du point de vue linguistique, un changement phonétique n'affecte pas le système aussi longtemps qu'il n'aboutit qu'à la création d'une variante combinatoire ou d'un archiphonème. En effet, ces changements ne représentent pas un «instantané» de la vie du langage, mais une durée. (Les phonéticiens, qui parlent de «changements en cours», se représentent ces phénomènes de manière assez confuse). Un changement phonétique n'est linguistiquement achevé, c'est-à-dire «consigné» dans le système, qu'au moment où un changement phonétique complémentaire (v. chap. VII, VIII et IX) ou un changement de structure phonologique

(v. chap. II et IX) libère la variante combinatoire pour lui permettre de figurer dans tous les contextes pertinents et de participer ainsi à des oppositions significatives. Ce fait est décisif pour la chronologie relative aussi bien que pour l'interprétation des divisions dialectales.

Deux facteurs essentiels contribuent à expliquer les différences dialectales accusées par le latin vulgaire dans son expansion vers les frontières de la Romania: un facteur externe, l'action des «strats», et un facteur interne, la qualité du latin propagé.

Les différences de timbre s'expliquent en latin vulgaire par la perte de la quantité, plus précoce sur le front sud, face aux langues non-indoeuropéennes qui l'ignoraient, plus tardive sur le front nord, face aux langues indo-européennes qui la connaissaient. C'est précisément le long de cette zone de contact nordique que la quantité vocalique réapparaîtra plus tard. (v. chap. III).

La phonologisation de la quantité vocalique sur le front nord a facilité la déphonologisation des consonnes géminées. les anciennes oppositions du type *ala : alla* s'étant transphonologisées en *āla : āla*, il ne reste plus qu'un seul genre d'intervocalique, *-l-*, qui est le même qu'à l'initiale, *l-*. Les deux subsistent en francien et en franco-provençal, à l'exception d'une région du Valais où */l/* passe à */Ø/*, mais aussi bien à l'initiale qu'à l'intervocalique.

Dans les parlers où la quantité n'est pas réapparue (ou n'est apparue que tardivement), c'est-à-dire aux frontières du franco-provençal, en italien du nord et partiellement en génois, le maintien de la valeur distinctive des oppositions de longueur consonantique explique le maintien des géminées: *-ll-* s'identifie avec *l-* tandis que *-l-* disparaît ou devient un autre phonème, *-r-*, *-w-*, *-h-*, *-Ø-* ou *hiatus*. (v. chap. V). Si la disparition ou l'altération de *-l-* était due, comme le veulent certains phonéticiens, à une tendance à l'affaiblissement des articulations intervocaliques, comment expliquer que *-l-* et *-n-* restent intacts en français, c'est-à-dire dans la région où *-p-*, *-t-*, *-k-* subissent l'affaiblissement maximum et disparaissent, tandis qu'ils se sont amuis en béarnais, dans la région où les occlusives sourdes intervocaliques restent intactes, et en gascon, provençal ou génois, où ces dernières se sonorisent sans s'amuir?

En dehors des deux grands substrats nord : sud (indo-européen versus non-indoeuropéen), un troisième substrat intervient, le basque, dont le système prismatique de corrélations de plosion est limité d'abord au gascon, mais gagne du terrain par la suite. (v. chap. V).

A côté des différenciations dues à l'influence du substrat, il faut retenir celles qui résultent de la qualité du latin propagé.

La prononciation plus soignée a déterminé à l'ouest la conservation de la diphongue */aʏ/*, malgré la tendance à la simplification (v. chap. I), aussi bien que le maintien de la distinction de */tʰ/* et */kʰ/*, malgré la tendance à la confusion qui a d'ailleurs abouti au sud et à l'est (v. chap. VI).

Ces deux facteurs de segmentation dialectale donnent la clé de la plupart des

changements qui ont différencié les structures phonologiques des divers idiomes romans.

Le fait que le franco-provençal avait simplifié la diphtongue /au/ au moment de l'allongement vocalique (v. chap. II) explique pourquoi /a/, tonique libre se maintient au lieu de passer à /ɛ/ comme en francien. Le fait que le lombard et le piémontais avait palatalisé /u/ en /y/ explique le maintien de la voyelle qui passe à /ɛ/ en émilien. (v. chap. III).

Le fait que la zone de transition entre le franco-provençal et le francien devait présenter la diphtongue /au/ au stade intermédiaire /ou/ explique pourquoi le wallon et le bourguignon n'ont pas diphtongué le groupe /ɛi/ (v. chap. VII) et n'ont pas fait régresser /k^a/ en /ka/ comme en picard ou en normand, où la conservation de /k^a/ entraîne la non-assibilation de /k^{e.ɪ}/. (v. chap. IX).

La coïncidence des isoglosses qui permet de délimiter des dialectes est généralement expliquée à l'aide de facteurs extra-linguistiques, en faisant appel à des barrières ethniques, historiques et géographiques ou à des substrats qui persisteraient depuis les brumes de la préhistoire. Le point de vue que nous avons adopté permet souvent d'expliquer les frontières dialectales par des moyens linguistiques. D'une part, cette méthode reconnaît l'existence des changements discontinus: représentés dans le système par des «sauts» d'une case à l'autre, ils se matérialisent sur le terrain par des isoglosses. D'autre part, elle insiste sur les répercussions des changements particuliers qui déclenchent des changements complémentaires, ce qui permet d'expliquer la coïncidence des isoglosses sans faire intervenir des facteurs extérieurs à la langue.

Cela ne veut nullement dire qu'il n'y aurait pas une certaine façon purement phonétique de réaliser les phonèmes, capable d'orienter l'évolution phonique. Ainsi, par exemple, une certaine tension syllabique qui protégera les phonèmes en fin de syllabe: en haut allemand, la fin de syllabe est stable, tandis qu'en français *-n* et *-l* ont disparu, tout comme *-r* dans les patois. Mais ce sont des phénomènes généraux qui affectent tous les sons situés dans une position donnée dans la chaîne, c'est-à-dire des réalisations plutôt que des phonèmes. Par contre, les changements qui portent sur ces derniers et affectent les réalisations indépendamment de leur position dans le mot ou dans la syllabe, nous semblent relever surtout de la linguistique structurale.

Parvenus au terme de notre exposé, nous tenons à être les premiers à reconnaître que bien des points insuffisamment éclaircis réclament un supplément d'enquête, et que certains autres prêtent à contestation et risquent d'être caducs. Le relativisme des résultats bruts ne saurait pour autant entacher l'inspiration qui a guidé nos recherches: il comptait beaucoup moins d'apporter la solution de tel ou tel problème soulevé par l'histoire de la prononciation romane ou galloromane, que de dégager certains principes d'analyse et de proposer une méthode d'interprétation assortie à la conception moderne de la langue et de son évolution. Ceci dit, soulignons qu'il n'est pas dans notre intention de jeter l'exclusive sur les

facteurs extrinsèques, tels l'inertie des organes de parole ou les substrats: nous avons simplement essayé d'en définir la place en donnant tout son relief au facteur intrinsèque constitué par l'ensemble des conditions structurales proprement dites.

Ce sera servir à notre dessein que de faire à notre enquête l'honneur de la réflexion, de la critique, voire de la contradiction. S'il pouvait en être ainsi, nous aurions le sentiment que notre peine n'a pas été perdue.

BIBLIOGRAPHIE

- Ascoli, G.,
1881 «Una lettera glottologica», *Rivista di Filologia Classica*, 10.10-90.
1886-8 «Lettere glottologiche», *Archivio Glottologico Italiano*, 2.345-52.
- Bally, Ch.,
1937 «Synchronie et diachronie», *Vox Romanica*, 2.345-52.
- Bally, Ch. et A. Sechehaye,
1928 «Sur les méthodes d'exposé de la grammaire», *Actes du Premier Congrès International des Linguistes* (La Haye et Leyde), 33-53.
- Bendel, H.,
1934 *Laut- und Formenlehre der Mundart von Lescun* (Tübingen).
- Bertoni, G.,
1913 «Sur la prononciation de u (lat. ū) en ancien provençal», *Annales du Midi*, 25.472-5.
- Biondelli, B.,
1913 «Versione valdostana della parabola del figliuol prodigo», *Romania*, 42.430-7.
- Bloch, J.,
1934 *L'Indo-aryen, du Vêda aux temps modernes* (Paris).
- Bloch, O.,
1936 Assibilation d'R dans les parlers galloromans, *Revue de Linguistique Romane*, 3.92-156.
1917 *Atlas linguistique des Vosges méridionales* (Paris).
1917 *Lexique patois-français des Vosges méridionales* (Paris).
- Boillot, F.,
1910 *Les Patois de la commune de La Grand'Combe* (Paris).
1930 *De Français régional de La Grand'Combe* (Paris).
- Borgström, M.,
s.d. *Svenska språkets historia* (Upsala).
- Bourciez, E.,
1930 *Éléments de linguistique romane* (Paris).
1936 «Le domaine gascon», *Revue de Linguistique Romane*, 12.1-9.
- Brink, T.,
1879 *Dauer und Klang: Ein Beitrag zur Geschichte der Vokalquantität im Altfranzösischen* (Strassburg).
- Brøndal, V.,
1939 «Linguistique structurale», *Acta Linguistica*, 1.2-10.
- Brun, A.,
1936 «Linguistique et peuplement», *Revue de Linguistique Romane*, 12.165-251.
- Bruneau, Ch.,
1937 «La Diphtongaison des voyelles françaises», *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 57.170-92.
- Buckenmayer, A.,
1934 *Die Mundart von Camarès: Avignon* (Tübingen).

- Cercle Linguistique de Prague,
 1928 «Propositions», *Actes du Premier Congrès International des Linguistes* (La Haye et Leyde).
 1929 «Manifeste présenté au Premier Congrès International des Linguistes Slaves», *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 1.7-1.
- Coustenable, H.,
 1945 *La Phonétique du provençal moderne en Terre d'Arles* (Hertford).
- Danell, G.,
 1947 *Svensk ljudlära* (Upsala).
- Dauzat, A.,
 1897 *Phonétique historique du patois de Vinzelles* (Strasbourg).
 1913-25 «Glossaire étymologique du patois de Vinzelles», *Revue de Linguistique Romane*, 56.285-412 (1913), 57.1-112 (1914), 60.425-72 (1917) et 63.101-9 (1925).
 1930 *Histoire de la langue française* (Paris).
 1937 «Le Substrat germanique dans l'évolution phonétique du français», *Mélanges de linguistique et de philologie offerts à J. van Ginneken* (Paris), 267-72.
 1938 *Essais de géographie linguistique* (Paris).
- Deanović, M.,
 1952 «Remarques sur le système phonologique de l'istro-roman», *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 48.79-83.
- Degen, W.,
 1896 *Das Patois von Crémone* (Halle).
- Delacroix, H.,
 1924 *La Langue et la pensée* (Paris).
- Dengler, B.,
 1934 *Beiträge zur Mundart von Saint-Vincent-de-Tyr: Landes* (Tübingen).
- Despoix, J.,
 1946 *Glossaire du patois de Lantignié en Beaujolais: Rhône* (Paris).
- Dietrich, A.,
 1945 *Le Parler de Martigny: Valais* (Bienne).
- Dietz, F.,
 1869 *Grammatik der romanischen Sprachen* (Bonn).
- Doroszewski, W.,
 1938 Le Critère fonctionnel et l'évolution du langage, *Proceedings of the Third International Congress of Phonetic Sciences* (Ghent), 299-307.
- Duraffour, A.,
 1932 «Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes franco-provençaux», *Revue de Linguistique Romane*, 8.1-280.
 1941 *Lexique patois-français du parler de Vaux-en-Bugey: Ain* (Grenoble).
- Egloff, W.,
 1937 *Le Paysan dombiste. Étude sur la vie et les travaux des champs dans un village de la Dombes: Versailleux-Ains* (Paris).
- Elcock, W.,
 1938 *De quelques affinités phonétiques entre l'aragonais et le béarnais: la conservation des occlusives sourdes entre voyelles* (Paris).
- English, J.,
 1926 *The Alternation of F and H in Old Spanish* (New York).
- Ettmayer, K.,
 1938 *Das Ganze der Sprache und seine logische Begründung* (Jena und Leipzig).
- Ford, J.,
 1927 «The Passage of Vulgar Latin Close *u* to French Rounded *i* (*ü*) is Purely a Romance Phenomenon», *Mélanges de Philologie et d'Histoire offerts à M. Antoine Thomas par ses élèves et amis* (Paris).
- Fouché, P.,
 1924 *Phonétique historique du roussillonnais* (Paris).
 1927 *Études de phonétique générale* (Paris).

- Gamillscheg, E.,
1919 «Zur u > ü Frage». *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur*, 45.341-9.
- Gavel, H.,
1936 «Remarques sur les substrats ibériques», *Revue de Linguistique Romane*, 12.36-43.
- Gilliéron, J.,
1891 «Remarque sur la vitalité phonétique des patois», *Études romanes dédiées à Gaston Paris* (Paris).
- Gilliéron J. et E. Edmond,
1902-10 *Atlas linguistique de la France* (Paris).
- Goidanich, P.,
1907 *L'Origine e le forme della dittoganzione romanza* (Halle).
- Gougenheim, G.,
1939 «Réflexions sur la phonologie historique du français», *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 8.262-9.
- Grammont, M.,
1893 «Les Patois de la Franche-Montagne et en particulier de Damprichard», *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, 8.316-47.
1933 *Traité de phonétique générale* (Paris).
- Grandgent, C.,
1907 *An Introduction to Vulgar Latin* (Boston).
- Gröber, G.,
1888 *Grundriss der romanischen Philologie* (Strassburg).
- Groot, A. de,
1941 «Structural Linguistics and Phonetic Law», *Archives Néerlandaises de Phonétique Expérimentale*, 17.71-106.
- Haigneré, D.,
1901 *Le Patois boulonnais comparé avec le patois du nord de la France* (Boulogne-sur-Mer).
- Hasselrot, B.,
1937 *Étude sur les dialectes d'Ollon et du district d'Aigle: Vaud* (Upsala et Paris).
1938-9 «Sur l'origine des adjectifs *nostron*, *vostron* en franco-provençal», *Studia Neophilologica*, 10.62-84.
- Haudricourt, A.,
1939 «Quelques principes de phonologie historique», *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 8.270-2.
1948 «en et an en français», *Word*, 3.39-47.
1948 «Problèmes de phonologie diachronique: ei > oi», *Lingua*, 1.209-18.
- Henry, V.,
1902 *Le dialecte alaman de Colmar* (Strasbourg).
- Hill, A.,
1936 «Phonetic and Phonemic Change», *Language*, 12.15-22.
- Hubschmied, L.,
1938 «Deux noms de rivière gallois», *Actes du Premier Congrès d'Anthropologie* (Paris), 149-55.
- Humbert, J.,
1939 *Glossaire du patois de Brotte-les-Luxeuil* (Paris).
- Jaberg, K. und J. Jud,
1928-40 *Sprach- und Sach-Atlas Italiens und der Süd Schweiz* (Bern).
- Jacoby, E.,
1916 *Zur Geschichte der Wandel von Lat. /u/ zu /y/ im Galloromanischen* (Berlin).
- Jakobson, R.,
1928 «La Notion des lois phonétiques et le principe téléologique», *Casopis pro Moderni Filologii*, 14.182-4.
1929 *Remarques sur l'évolution phonologique du russe* (Prague).
1931 «Die Betonung und ihre Rolle in der Wort- und Syntagmaphonologie», *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 4.164-82.

- 1931 «Prinzipien der historischen Phonologie», *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 4.247-67.
- Jecker, W.,
1938 *Lautlehre des Dialektes der Ajoie: Berner Jura* (Basel und Aarau).
- Johnston, R.,
1939 «How Close O Tonic and Free Became ö, a Discussion of Some Current Theories», *Studies in French Language and Medieval Literature presented to Prof. Mildred K. Pope* (Manchester), 215-24.
- Jud, J.,
1939 «Observations sur le lexique de la Franche-Montagne et du provençal», *Studies in French Language and Medieval Literature presented to Prof. Mildred K. Pope* (Manchester), 225-40.
- Juilland, A.,
1953 «A Bibliography of Diachronic Phonemics», *Word*, 9.198-208.
1969 «Perspectives du structuralisme évolutif», *Linguistic Studies Presented to André Martinet* (New York and London).
- Karčevsky, S.,
1933 «Le Système linguistique», *Actes du Deuxième Congrès International des Linguistes* (Paris), 114-56.
- Kjellen, O.,
1945 *Les patois de la région de Nozeroy: Jura* (Göteborg et Paris).
- Křepinski, M.,
1931 «Chronologie de la diphtongaison de ç, q et ɛ en français», *Časopis pro Moderní Filologii*, 17.55-7.
- Kuckuck, E.,
1936 *Die Mundart von Saint-Martin-de-la-Porte und Lanslebourg* (Jena und Leipzig).
- Kuhn, A.,
1935 «Der hocharagonesische Dialekt», *Revue de Linguistique Romane*, 11.1-312.
- Kurylowicz, J.,
1938 «Lois générales de changement linguistique», *Onzième Congrès International de Psychologie* (Agen), 244.
1947 «Le sens des mutations consonantiques», *Lingua*, 1.77-85.
- Larrasquet, J.,
1929 *Le basque de la Basse-Soule orientale* (Paris).
- Lausberg, H.,
1939 *Die Mundart Südlukaniens* (Halle).
- Lavallaz, L. de,
1889 et 1935 *Essai sur le patois d'Hérémence: Valais* (Paris).
- Lejeune, M.,
1946 *Traité de phonétique grecque* (Paris).
- Longnon, A.,
1891 *Dictionnaire topographique de la Marne* (Paris).
- Lücking, G.,
1872 *Die ältesten französischen Mundarten* (Berlin).
- Malagoli, G.,
1911 «Studi sui dialetti reggiani: I. Fonologia del dialetto di Novellara», *Archivio Glottologico Italiano*, 17.29-117.
1934 «Studi sui dialetti reggiani: Fonologia del dialetto di Valestra», *Italia Dialettale*, 10.63-110.
- Martinet, A.,
1937 *La Gémation consonantique d'origine expressive dans les langues germaniques* (Copenhague et Paris).
1937 «La Phonologie du mot en danois», *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 38.113-69.
1938a «Équilibre et instabilité des systèmes phonologiques», *Proceedings of the Third International Congress of Phonetic Sciences* (Ghent), 30-4.

- 1938b «Rôle de la corrélation dans la phonologie diachronique», *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 8.273-88.
- 1938c «Phonologie synchronique et diachronique», *Conférences de l'Institut de Linguistique de l'Université de Paris*, 6.41-58.
- 1938d «La Phonologie», *Le Français Moderne*, 6.131-46.
- 1939a «Description phonologique du parler franco-provençal d'Hauteville», *Revue de Linguistique Romane*, 15.1-186.
- 1939b «Un ou deux phonèmes?», *Acta Linguistica*, 1.94-103.
- 1947 «Où en est la phonologie?», *Lingua*, 1.34-58.
- Mathesius, V.,
1929 «Ziele und Aufgaben der vergleichenden Phonologie», *Xenia Pragensia* (Prague), 432-45.
- Maze, C.,
1903 *Étude sur le langage de la banlieue du Havre* (Paris, Rouen et Le Havre).
- Meillet, A.,
1913 «De la différenciation des phonèmes», *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, 12.16-34.
1921 *Linguistique historique et linguistique générale* (Paris).
1930 «Compte-rendu de R. Menéndez-Pidal», *Orígenes del español* (Madrid 1929), *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 30.152-3.
1932 «Sur les effets des changements de langue», *Scientia*, 41.91-8.
- Merlo, C.,
1934 «Note fonetica sul dialetto franco-provenzale di Valtournanche», *Italia Dialettale*, 10.23-43.
- Meyer-Lübke, W.,
1899-1930 *Grammaire historique de la langue française* (Paris).
1900-06 *Grammaire des langues romanes* (Paris).
1920 *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft* (Heidelberg).
1936 «Zur Geschichte von Latein *Ge*, *Gi* und *j* im Romanischen», *Vox Romanica*, 1.1-31.
1914-19 «Zur *u* > *ü* Frage», *Zeitschrift für Französische Sprache und Literatur*, 41.1-7 (1914), 44.75-84 (1917) und 45.350-8 (1919).
- Millardet, G.,
1937 «Sur *h* < *f* en espagnol», *Revue de Linguistique Romane*, 13.67-71.
- Novak, L.,
1932 «De la phonologie historique romane: la quantité et l'accent», *Charisteria Gulielmo Mathesio ... oblata* (Prague), 45-7.
- Nyrop, K.,
1899-1930 *Grammaire historique de la langue française* (Paris).
- Odin, L.,
1910 *Le Parler de Blonay* (Lausanne).
- Orr, J.,
1936 «*f* > *h* phénomène ibère ou roman?», *Revue de linguistique Romane*, 12.10-35.
- Osterwalder, Th.,
1933 *Beiträge zur Kenntnis des Dialektes von Magland: Hochsavoyen* (Leipzig und Paris).
- Paris, G.,
1882 «Compte-rendu de G. Ascoli», *Una lettera glottologica, Romania*, 11.130-4.
- Passy, P.,
1890 *Étude sur les changements phonétiques* (Paris).
- Pastre, L.,
1913 *Le Sous-Dialecte bas-languedocien de Clermont* (Perpignan).
- Menéndez Pidal, R.,
1929 *Orígenes del español: Estudio lingüístico de la península ibérica hasta el siglo XI* (Madrid).
1939 «Sobre el sustrato mediterráneo occidental». *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 58.189-206.

- Piguet, A.,
1931 «Genèse et empiètement de l'u dans certains parlers jurassiens vaudo-comtois», *Revue de Linguistique Romane*, 7.170-249.
- Pogatscher, A.,
1888 *Zur Lautlehre der griechischen, lateinischen und romanischen Lehnwörter im Alt-englischen* (Strassburg).
- Pos, H.,
1928 «Quelques Perspectives philosophiques de la phonologie», *Actes du Premier Congrès International des Linguistes* (La Haye et Leyde), 226.
1939a «Perspectives du structuralisme», *Travaux du Cercle Linguistique de Prague* 8.71-8.
1939b «Phénoménologie et linguistique», *Revue Internationale de Philosophie*, 1.354-65.
- Puşcariu, S.,
1904 *Lateinisches ty und ky im Rumänischen* (Leipzig).
1937 *Études de linguistique roumaine* (Cluj et Bucarest).
1938 «Fonetică şi fonologie; dezechilibrul fonologic», *Dacoromania*, 9.407.
- Richter, E.,
1911 «Der innere Zusammenhang in der Entwicklung der romanischen Sprachen», *Prinzipienfragen der romanischen Sprachwissenschaft* (Halle), 54-143.
1934 *Beiträge zur Geschichte der Romanismen: Chronologische Phonetik des Französischen bis zum Ende des 8. Jahrhunderts* (Halle).
- Ringenson, K.,
1922 *Étude sur la palatalisation de k devant une voyelle en français* (Paris).
1930 «Étude sur la palatalisation de k dans les parlers provençaux», *Revue de Linguistique Romane*, 6.31-91.
- Rogers, F.,
1946 «Insular Portuguese Pronunciation: Madeira», *Hispanic Review*, 14.235-53.
1948 «Insular Portuguese Pronunciation: Porto Santo and Eastern Azores», *Hispanic Review*, 16.1-32.
- Rohlf, G.,
1930 *Le Gascon: études de philologie pyrénéenne* (Halle).
1932 *Dizionario dialettale delle Tre Calabre* (Halle e Milano).
- Ronjat, J.,
1924 «Accent, quantité et diphtongaison en roman et ailleurs», *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 24.356-77.
1932 *Grammaire historique des parlers provençaux modernes* (Montpellier).
- Roussey, Ch.,
1884 *Glossaire du patois de Bournois* (Paris).
- Salverda de Grave, J.,
1928 *Sur une double accentuation des diphtongues en français* (Amsterdam).
- Sarroiñandi, J.,
1913 «Des Vestiges de phonétique ibérienne en terre romane», *Revue Internationale des Études Basques*, 7.475-97.
- Saussure, F. de,
1916 *Cours de linguistique générale* (Genève).
- Schindler, D.,
1887 *Der Vokalismus der Mundart von Sornetan* (Leipzig).
- Schmitt, A.,
1931 *Akzent und Diphtongierung* (Heidelberg).
- Schönthaler, W.,
1937 *Die Mundart des Bethmalethales: Arrière* (Tübingen).
- Schuchardt, H.,
1860-6 *Der Vokalismus des Vulgärlatein* (Leipzig).
1884 *Slawo-Deutsches und Slawo-Italienisches* (Graz).

- Schürr, F.,
1936 «Umlaut und Diphthongierung in der Romania», *Romanische Forschungen*, 50.275-316.
- Sechehaye, A.,
1939 «Évolution organique et évolution contingentielle», *Mélanges de linguistique et de philologie offerts à Charles Bally* (Genève), 19-29.
1940 «Les trois linguistiques saussuriennes», *Vox Romanica*, 5.1-48.
- Seidel, E.,
1942 *Das Wesen der Phonologie* (Bukarest).
- Seifert, E.,
1923 *Die Proparoxytone im Galloromanischen* (Halle).
- Sommerfelt, A.,
1930 «Points de vue diachronique, synchronique et pancronique en linguistique générale», *Norsk Tidsskrift for Sprogvidenskap*, 9.240.
- Stimm, P.,
1952 *Studien zur Entwicklungsgeschichte des Frankoprovenzalischen* (Wiesbaden).
- Suchier, H.,
1888 «Die französische und provenzalische Sprache und ihre Mundarten in G. Gröber», *Grundriss der romanischen Philologie*, 1.561-668. (Strassburg).
- Sweet, H.,
1874 *A History of English Sounds* (London).
- Talmon, A.,
1913 «Saggio sul dialetto di Pragelatto», *Archivio Glottologico Italiano*, 18.1-104.
- Tamas, L.,
1937 «Zur Phonologie des Lateinischen und des Balkanromanischen», *Archivum Europae Centro-Orientalis*, 3.340-6.
- Terracini, B.,
1941 «L'Héritage de la méthode comparative», *Acta Linguistica*, 3.1-22 et 69-82.
- Thurneysen, R.,
1884 *Keltoromanisches* (Halle).
- Thurot, Th.,
1881-3 *De la Prononciation française depuis le commencement du XVI siècle* (Paris).
- Trnka, B.,
1929 «Méthode de comparaison analytique et grammaire comparée historique», *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 1.33-8.
- Trubetskoy, N.,
1929 «Zur allgemeinen Theorie der phonologischen Vokalsysteme», *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 1.39-67.
1931 «Die phonologischen Systeme», *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 4.96-116.
1933 «La Phonologie actuelle», *Journal de Psychologie*, 30.227-46.
1939 *Grundzüge der Phonologie* (Prag).
- Vincent, A.,
1927 *Les Noms de lieu de la Belgique* (Bruxelles).
- Walser, W.,
1937 *Zur Charakteristik des Mundart des Aostatales* (Aarau).
- Wartburg, W. von,
1931 «Das Ineinandergreifen von deskriptiver und historischer Sprachwissenschaft», *Berichte über die Verhandlungen der Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften zu Leipzig: Philologisch-Historische Classe*, 83.1-23.
1936 «Die Ausgliederung der romanische Sprachräume», *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 56.1-48.
1937 «Betrachtungen über die Gliederung des Wortschatzes und die Gestaltung des Wörterbuches», *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 57.296-312.
1939a «Betrachtungen über das Verhältnis von historischer und deskriptiver Sprachwissenschaft», *Mélanges de linguistique et de philologie offerts à Charles Bally* (Genève), 3-18.

- 1939b *Die Entstehung der romanischen Völker* (Halle).
1939c «Die fränkische Siedlung in Nordfrankreich im Spiegel seiner Ortsnamen», *Zeitschrift für Romanische Philologie*, 59.284-301.
1945 *Problèmes et méthodes de la linguistique* (Paris).
1946 *Évolution et structure de la langue française* (Berne).
- Weerenbeck, B.,
1933 «Le Système vocalique français du XIe siècle, d'après les assonances de la Vie de Saint Alexis», *Archives Néerlandaises de Phonétique Expérimentale*, 8.252-62.
1930 «Remarques sur l'ancienne diphtongaison dans les langues romanes», *Neophilologus*, 15.161-78.
- Wijk, N. van,
1939 «De Saussure en de phonologische school», *Album philolog. voor Th. Baader* (Amsterdam).
1939a «L'Étude phonologique et diachronique des phénomènes phonologiques et extra-phonologiques», *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, 8.297-318.
1939b *Phonologie, een hoofdstuk uit de structurele taalwetenschap* (Den Haag).

INDEX DES CARTES

- CARTE No. 1, Les idiomes romans ayant acquis de nouvelles corrélations de longueur vocalique sous l'influence du germanique, d'après von Wartburg 1939.
- CARTE No. 2, Les parlers italiens accusant le passage de /a/ long libre à /ɛ/, reconstituée à l'aide de Malagoli 1911 et 1934 et Jasberg et Jud 1928-40.
- CARTE No. 3, Les parlers galloromans ayant conservé les occlusives sourdes intervocaliques, reconstituée à l'aide de Elcock 1938, de Gilliéron et Edmond 1902-10, carte *veau*, et de Kuhn 1935.
- CARTE No. 4, Les parlers galloromans ayant conservé ou transformé l'opposition *-l- : -ll-*, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10 et Dauzat 1938.
- CARTE No. 5, Les parlers galloromans ayant conservé ou transformé l'opposition *-n- : -nn-*, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10, cartes 41 et 956, de Talmon 1913 et de Walser 1937.
- CARTE No. 6, Les parlers galloromans ayant conservé ou transformé l'opposition *-r- : -rr-*, reconstituée à l'aide de Osterwalder 1933, Bloch 1936, Dauzat 1938 et Martinet 1939.
- CARTE No. 7, Les parlers galloromans ayant acquis le premier type de corrélation de plosion, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10, cartes *vent* et *venir*.
- CARTE No. 8, Les parlers galloromans et les toponymes accusant le passage *f > h*, reconstituée à l'aide de Orr 1936 et Pidal 1929.
- CARTE No. 9, Les parlers italiens présentant le premier type de corrélation de plosion, reconstituée à l'aide de Rohlf's 1932 et de Jaberg et Jud 1928-40, carte *barba*.
- CARTE No. 10, Les parlers galloromans attestant l'assourdissement de la consonne intervocalique provenant de *j-* initial latin, reconstituée à l'aide de Kuhn 1935 et de Gilliéron et Edmond 1902-10, cartes *joug* et *germain*.
- CARTE No. 11, Les parlers galloromans attestant l'assourdissement de l'intervocalique, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10, cartes *douze*, *treize*, *seize* et *douzaine*.
- CARTE No. 12, Les parlers galloromans attestant l'assourdissement de l'intervocalique, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10, cartes *piège* et *foie*.
- CARTE No. 13, Les parlers attestant l'assourdissement du *-bb-* géminé, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10, carte *double*.
- CARTE No. 14, Les parlers galloromans présentant le deuxième type de corrélation de plosion, reconstituée à l'aide de Gilliéron, cartes *gens* et *germain*.
- CARTE No. 15, Les parlers attestant la non-diphthongaison de /ɛ/ suivi d'une prépalatale, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10, cartes *lit*, *pis*, *demi* et *vieille*.
- CARTE No. 16, Les parlers attestant la conservation de /a/ long libre, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10, cartes *pré*, *sel*, *aile*, *échelle* et *eau*.
- CARTE No. 17, Les parlers attestant la non-palatalisation de /k^h/, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10, carte *chanter*.
- CARTE No. 18, Les parlers ayant résisté à la palatalisation de /u/, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10, cartes *puce*, *lundi* et *lune*.
- CARTE No. 19, Les toponymes celtiques, d'après Brun 1936.
- CARTE No. 20, Les conséquences de la palatalisation de /u/ en /y/, reconstituée à l'aide de Gilliéron et Edmond 1902-10, cartes *vent* et *gens*.

INDEX DES AUTEURS

- Ascoli 99, 108
- Bally 19
- Bendel 71
- Bertoni 108, 111
- Biondelli 63
- Bloch 60, 66, 67
- Borgstrøm 113
- Bourciez 32, 48, 72, 73, 106, 108
- Brink 46
- Brøndal 17
- Brun 43, 110, 111
- Buckenmayer 62, 66
- Carnoy 90
- Castro 72
- Chatterji 35
- Coustenoble 68
- Crew 113
- Cuervo 90
- Danell 113
- Dauzat 43, 63, 64, 66, 67, 82, 104, 106
- Deanovic 40
- Deger 101
- Delacroix 20
- Dengler 39
- Dietrich 56, 83, 85
- Diez 108
- Doroszewsky 20
- Duraffour 41, 47, 56, 66, 85
- Edmond 59, 63, 64, 65, 70, 78, 79, 80, 81, 84, 86, 100, 103, 105, 108, 119
- Egloff 66
- Elcock 59, 60
- Ford 43, 90, 108
- Fouché 33, 43, 66, 79
- Gamillscheg 108
- Gavel 63
- Gilliéron 19, 59, 63, 64, 65, 70, 78, 79, 80, 81, 84, 86, 100, 103, 105, 108, 119
- Goidanich 108
- Gougenheim 20
- Grammont 21, 22, 25, 101
- Grandgent 43
- Gröber 108
- de Groot 20
- Haignéré 66
- Hasselrot 56, 82, 83, 99
- Haudricourt 20, 118, 120
- Herzog 90
- Hill 20
- Hubschmied 56
- Humbert 101
- Jaberg 76
- Jacobi 108
- Jakobson 17, 18, 19, 24, 31, 55
- Jecker 101
- Johnston 55
- Jud 76, 90, 99
- Juilland 20
- Kjellén 56, 99
- Kuckuck 83
- Kuhn 59, 78, 79
- Kurylowicz 20
- Larrasquet 66, 71
- Lausberg 40
- Lavallaz 83
- Lejeune 115
- Longnon 101
- Lücking 108, 111
- Malagoli 49, 50
- Martinet 18, 19, 24, 26, 31, 35, 47, 60, 61, 67, 85, 91, 113, 114, 115
- Maze 66
- Meillet 43, 72, 73, 75, 108, 112

- Merlo 68
Meyer-Lübke, 17, 31, 33, 38, 40, 71, 73,
90, 95, 108, 111, 112
Mussafia 90

Neumann 90
Novak 20, 32
Nyrop 55

Odin 82
Orr 72, 74
Osterwalder 67, 68

Paris 108, 112
Passy 33, 43
Pastre 66
Pavlov 112
Pidal 60, 71, 72, 74, 90
Piguet 108
Pogatscher 33, 38
Pos 17
Puşcariu 20

Rhine 113
Richter 43, 112
Ringenson 95
Rogers 116
Rohlf's 40, 60, 62, 71, 73, 75, 76, 77
Ronjat 77, 79
Roussey 101

Salverda de Grave 43
Sarroihandi 60, 90
Saussure 18, 19
Schindler 101
Schönthaler 66, 69, 77
Schuchardt 43, 108
Sechehaye 19
Seidel 17
Seifert 82
Sommerfelt 20
Sonneborn 113
Steiger 90
Stimm 56, 99
Suchier 108, 111
Sweet 43

Talmon 62, 63, 65
Thurneysen 108, 111
Thurot 66
Troubetskoy 17, 18, 19

Vincent 101

Walser 63, 65
von Wartburg 19, 32, 38, 42, 43, 44, 45, 47,
48, 50, 72, 73, 94, 104, 106, 108, 112
Weerenbeck 46
van Wijk 18, 20

